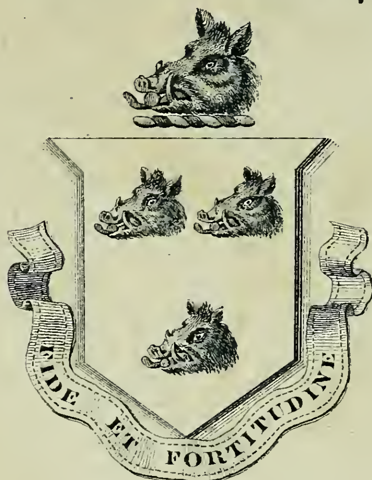
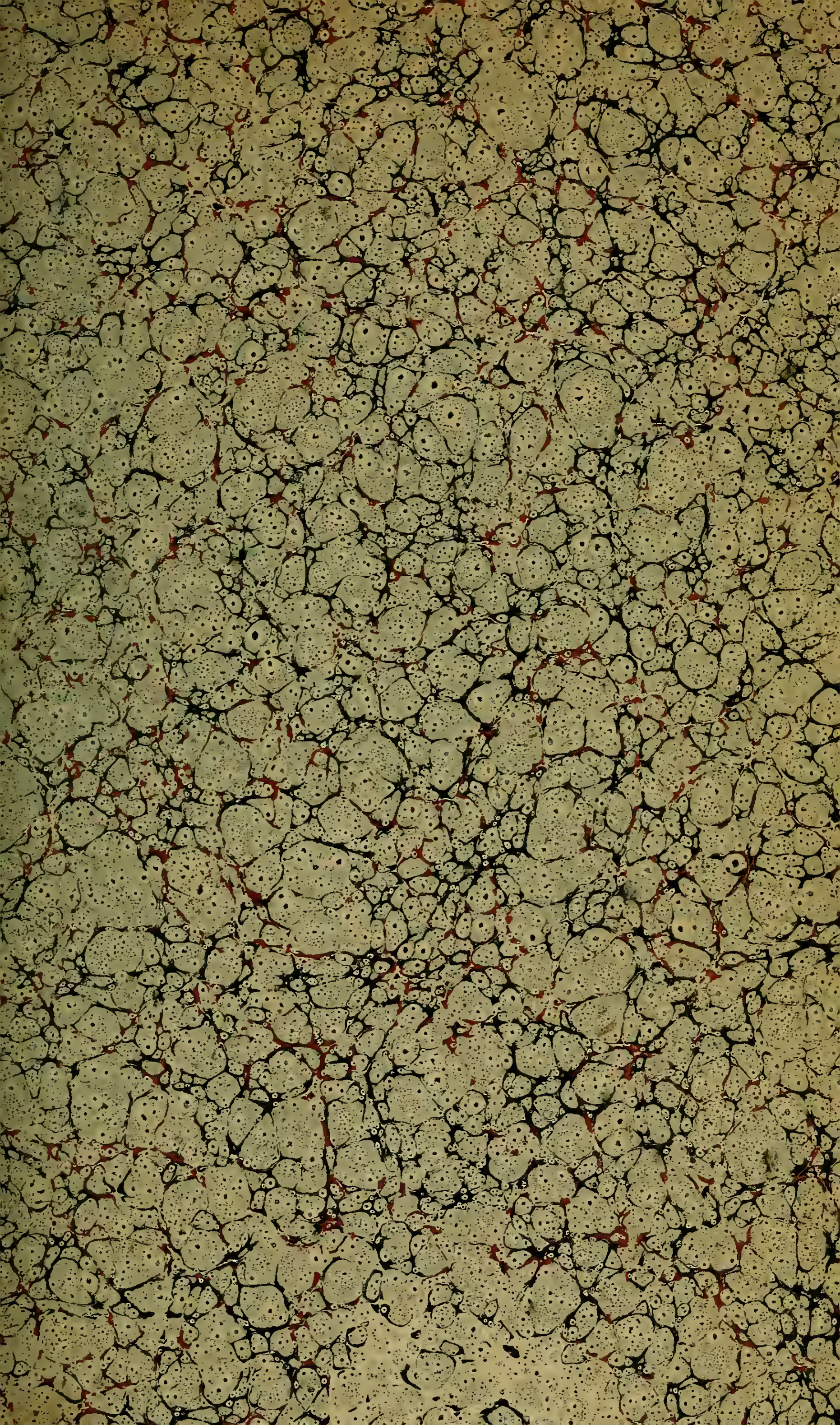

FIDE ET FORTITUDINE



JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE

DE LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

Paris. — Imp. Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.

JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE

DE LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

PAR

LOUIS REYBAUD

III



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
de la Bibliothèque littéraire et de la Bibliothèque dramatique,
format in-18 anglais.

RUE VIVIENNE, 1.

1849

CHAPITRE XXVI.



Les Victimes des événements.

Les récits de voyages nous ont appris ce qu'est un ouragan sous l'équateur, et en ont fait des descriptions terribles. Nulle part le désordre des éléments n'acquiert plus d'intensité et ne se signale par des vestiges plus profonds. Dans le ciel, les nuages se choquent avec fureur, tandis que le vent passe sur le sol comme une faux tranchante. Rien n'échappe, rien ne résiste à cet effort, ni les récoltes, ni les bestiaux, ni les habitations. Aux ruines qu'il laisse, on reconnaît le passage du fléau.

C'est ainsi que les révolutions sévissent; elles jonchent le sol de débris. Les hautes existences sont

frappées d'abord ; puis vient le tour des existences plus modestes. Dans cet ébranlement général, nul abri n'est sûr ; il faut subir la loi commune. Aussi, que de victimes autour de nous! Que de chênes foudroyés ! que de roseaux brisés à la racine ! Tout sert de litière aux révolutions, les priviléges de la naissance et ceux de la richesse, les palmes du talent et la splendeur des arts ; point de grandeur qui se dérobe à leur implacable niveau.

Au nombre des existences que les événements avaient le plus cruellement froissées, il faut compter celle des hommes de style. C'était à faire pitié. On sait quelle gloire et quel profit s'attachaient naguère à ce titre. Un homme de style était un capitaliste, ou peu s'en faut. Ses substantifs avaient cours forcé; on mettait un prix jusqu'à ses virgules. Le fonds de ce commerce égalait en solidité un immeuble à Paris, ou une terre dans l'Anjou. Rien n'en troublait le rapport, ni les inondations, ni la grêle. Pourvu que l'homme de style eût la main prompte au badigeon et se prodiguât en arabesques, il était sûr de maintenir ses revenus au niveau de ceux d'un financier et de faire une très-grande figure.

Ainsi favorisé pour le profit, un homme de style

n'était pas moins heureusement partagé du côté du bruit. Il remplissait l'Europe de ses alinéas ; il tenait les populations sous le charme. D'écho en écho, son nom était allé surprendre le Samoïède dans ses glaces et l'Arabe dans ses déserts. Un brevet d'homme de style, bien exploité, conduisait là. C'était peu au début : quelques voix d'amis, une industrie limitée. Avec le temps, ces voix gagnaient du terrain ; l'admiration mutuelle a tant de ressort ! Se traiter d'homme de style, à l'envi, à tout propos, en apparence c'est un mince résultat; en réalité, c'est ainsi que se construisent les grandes gloires. Il en est d'elles comme des fleuves à leur source. C'est un filet de talent, d'esprit, comme on voudra, qui s'échappe de la base du rocher et murmure dans un vallon discret, à l'ombre de quelques sureaux : alimenté en chemin par les affluents de l'éloge, il voit ses rives s'étendre, et s'accroître son lit, jusqu'à ce qu'il se jette par sept bouches dans les eaux profondes de la célébrité.

A l'aide d'un procédé si simple, bien des hommes de style avaient fait leur chemin, et dans toutes les nuances de l'emploi. Les uns avaient réussi par la voltige littéraire et les jeux folâtres exécutés sur l'herbe du feuilleton. D'autres avaient abordé les

grands moyens et construit leur nid sur les hauteurs de l'antithèse. Ceux-ci marchaient à la gloire par le vermillon, et, se sentant vieillir, en usaient comme d'un fard pour cacher leurs rides. Ceux-là employaient l'histoire en guise de balancier, et en frappaient une monnaie de très-mauvais aloi. Il en était qui inclinaient au pis et poursuivaient leur fortune à travers les décombres. Ils fomentaient au sein des masses les instincts violents et les conviaient à des révoltes sacriléges. Ou bien, pour flétrir notre civilisation, ils n'en montraient au peuple que les impuretés, et le conduisaient à la colère par le dégoût. Ainsi procédaient les hommes de style : grâce à l'emploi de ces modes variés, ils arrivaient le plus naturellement du monde à la richesse et aux honneurs. Pour être acquise à peu de frais, la couronne n'en était pas moins belle, et semblait être solidement posée sur le front des élus.

Qui eût pu croire à un revers éclatant? Qui eût présagé une déchéance prochaine? L'empire de la forme ne devait-il pas survivre à tous les ébranlements de l'opinion? Ses sphères sereines n'étaient-elles pas au-dessus de la région des orages? Hélas, non! L'événement le prouva. Au premier souffle, ces gloires s'effeuillèrent et jonchèrent le sol de

leurs débris; ces noms, adoptés par la foule, se perdirent dans le bruit immense que soulèvent les révolutions. Les vanités d'auteurs durent en éprouver un choc terrible. Un tel délaissement après une vogue si grande! Tant de fanfares remplacées par un silence absolu! C'était à s'ouvrir le ventre de désespoir, à la manière des Japonais. La fortune se vengeait durement. En un jour, sur le premier prétexte, elle jetait dans le fleuve d'oubli des hommes qui avaient fait les délices des deux hémisphères; elle obligeait ces condors de la pensée et du style à quitter les hautes cimes et le commerce du soleil, pour descendre à des abris indignes d'eux et à des relations plus obscures. Triste retour des grandeurs! Spectacle fécond en découragements! Les républiques abondent en traits pareils; elles aiment à dévorer les hommes. Celle-ci s'en prenait aux hommes de style; c'était d'un goût plus relevé.

Pour comble d'amertume, l'honneur ne demeurait pas seul sur ce champ de bataille calamiteux; les billets de banque y succombaient également. Il fallait en conduire le deuil. Adieu, dès lors, à ces raffinements mêlés de créanciers dont se composait la grande vie littéraire. Plus de château moresque,

voué d'avance à l'expropriation. Plus de pavillon sur le lac offert en holocauste au génie de l'inventaire. Plus de mobilier et plus d'huissiers, deux objets qui se suivent et se complètent si bien. Du même coup, la révolution avait tout supprimé, splendeurs et misères. Qui l'eût dit aux jours opulents, lorsqu'au bout de chaque ligne se trouvait une pièce d'or, comme le produit naturel d'un filon inépuisable? Qui l'eût dit aux heures du succès, au milieu des enivrements du luxe et de ces mille fantaisies dignes d'un prince d'Orient? Tout chemin était alors semé d'émeraudes, tout sentier couvert de rubis. Il n'était point d'état de maison que l'imagination, de ses doigts de fée, ne pût soutenir. Elle assurait tout à ses favoris, carrosses et gens, table ouverte et train de seigneur. Comme ce temps est loin! et quel déchet dans cette existence asiatique! Où sont les émeraudes aujourd'hui? où sont les rubis? Le billet de banque est entré dans le domaine du fabuleux; l'or est une chimère. Le vide s'est fait sur tous les points; argent et gloire sont descendus au même cercueil.

En face d'une telle déchéance, quelle âme n'eût été ébranlée? quel cœur n'eût défailli? L'homme de style ne fléchit pas. Devant ces foudres déchaînées,

il garda le front haut et jeta au malheur d'orgueilleux défis. Le destin pouvait le ruiner, mais non l'abattre. Il pouvait le frapper dans sa cuisine et dans sa vanité, sans affaiblir en rien cette satisfaction de soi, ce contentement intérieur auxquels se reconnaît un coloriste. L'Europe le délaissait; tant pis pour l'Europe. C'était une éclipse; quel astre n'en a pas? Le soleil disparaît dans la brume; en est-il moins le soleil? Ainsi pensait l'homme de style. Dans sa conviction, le globe ne pouvait, sans dommage, se passer longtemps de ses soins. Sans vouloir nuire au soleil, il croyait jouer un rôle plus essentiel encore dans l'évolution terrestre. Le flambeau de l'âme n'est-il pas supérieur au flambeau du corps? Singulière prétention que celle d'effacer, d'amoindrir l'homme de style, c'est-à-dire le souffle qui vivifie, le pinceau qui colore, la voix qui résonne, l'œil qui sonde les abîmes, la main qui tient le gouvernail et dirige sur un océan plein d'écueils nos générations éplorées et flottantes!

L'homme de style se crut donc un élément nécessaire dans l'économie de l'univers, et il persista. Il brava l'abandon; il se mit à l'œuvre. Seulement, à l'exemple des divinités indiennes, il eut le soin de se transformer. Jusqu'alors la politique ne lui avait

paru qu'un objet secondaire, abandonné aux coloristes d'un degré inférieur. Longtemps il l'avait couverte de ses dédains. En présence des événements, cette opinion devait se modifier. Ils avaient fait à la politique une telle place que les grands pinceaux de l'époque étaient mis en demeure d'y concourir.

— Ah ! ils l'ont voulu, se dit l'homme de style ; ah ! ils nous y forcent ; eh bien, ils vont voir. Nous vivions tranquilles dans le sanctuaire de l'art, ne demandant au monde extérieur que des sequins et des parfums. Pourvu que le sorbet fût frais et l'ambre luisant, que nous importait le reste ? Mais on nous assiége aujourd'hui dans notre asile favori. La détresse est sur le seuil ; elle presse, elle menace. Aux armes donc ! et instituons une politique nouvelle, la politique des alinéas. Les écoliers avaient seuls donné ; c'est le tour des maîtres. Vous allez voir, vous dis-je, vous allez voir. Personne n'a encore envisagé le premier Paris au point de vue de Louis XIV, ni l'entre-filets dans ses rapports avec Jeanne d'Arc. Ce spectacle va vous être donné. Le journal était livré aux doublures ; place aux premiers sujets, et attention !

Ce fut ainsi que l'homme de style entra dans la

politique, la férule en main et sans quitter ses éperons. La suite répondit à ce début. Son premier soin fut d'entreprendre l'éducation des lecteurs et d'initier le pays à une histoire pittoresque de son invention. Il avait en cela un double but : le premier, d'élever le ton du journal de manière à le rendre digne d'un homme de style, comme le poëte des Bucoliques rendit les forêts dignes d'un consul romain ; le second de mettre le passé au service de l'article de fonds et d'y puiser de fructueux éléments pour la politique des alinéas. Faut-il le dire? un si vaste dessein fut mal servi par les événements. Le génie vint se briser contre la force des habitudes. Ce public que l'on espérait éblouir se refusa aux excès de couleur ; il préféra le vol du passereau au vol de l'aigle ; il se montra insensible aux fantaisies historiques dont on l'inondait. Triste et dernier échec! Décidément l'homme de style entrait dans une veine malheureuse. De ce naufrage universel, il ne lui restait qu'une épave, et elle venait de disparaître en le livrant sans défense au flot orageux du discrédit.

Était-ce justice? Je n'oserais pas dire non. Toute fausse gloire s'expie; toute surprise a des retours. Jeune, j'avais pu assister à l'éclosion de ces renom-

mées, et j'en avais baptisé plusieurs de mes mains. Elles avaient toutes reçu l'eau lustrale de la réciprocité. Les choses se faisaient d'ailleurs dignement et de la meilleure foi du monde. On s'admirait en famille; on y échangeait l'expression d'un enthousiasme naïf. Jamais plus de ferveur ne régna dans le culte des lettres; on croyait aux idoles consacrées d'hier; on serait mort pour elles, s'il l'eût fallu. De pareilles dispositions sont contagieuses; bon gré, malgré, le public les subit. Les mêmes noms lui sont répétés tant de fois, entourés d'hommages si grands et d'épithètes si sonores, qu'il cède de guerre lasse et désarme devant le bruit. Sous cette pression, les grands hommes ne se discutent pas, ils s'imposent.

Une origine pareille entraînait à sa suite de nombreux inconvénients; ils se révélèrent bientôt. Ces parvenus de la gloire avaient tous les défauts des parvenus. Les airs fanfarons ne leur manquaient pas, et ils tranchaient volontiers du matamore. Ils apportaient dans les lettres un élément à la fois fécond et fatal, la jeunesse, c'est-à-dire beaucoup d'audace et point de maturité. Aussi quel empire turbulent et quelle orageuse puissance! J'ai raconté ailleurs ces débuts qu'accompagnèrent de puériles

exécutions. Il est superflu d'y revenir. Je ne parlerai pas non plus des violences que les maîtres nouveaux exercèrent sur la langue, et de la sentence portée contre son génie abstrait au profit d'un retour vers de grossières réalités. Ce sont là pourtant des erreurs dignes de châtiment ; car c'est quitter le ciel pour la terre, et sacrifier l'idéal du style à l'enluminure et au relief.

Mais ce que je reproche surtout à ces esprits enivrés d'eux-mêmes, ce qui donne à leur chute le caractère d'une expiation, c'est l'influence funeste qui s'est attachée à leurs travaux. Chacun d'eux a choisi librement son rôle, et l'on ne saurait dire quel a été le plus fâcheux. Les uns étaient pour la société des baladins ; les autres, des empoisonneurs. Il était de mise de répéter à la ronde que l'art ne doit compte qu'à lui-même de l'action qu'il exerce et des moyens qu'il emploie. On célébrait de toute part la fantaisie, et sous le couvert de ce mot il n'était pas d'impureté, pas d'extravagance qui ne pussent se donner carrière. Les plumes frivoles se jetaient hors de toute voie ; les plumes violentes allaient jusqu'aux plus sombres écarts. Le faux, le monstrueux, composaient la monnaie courante des lettres. Pas un sentiment vrai, naturel, sensé ; par-

tout un excès de pensée et de forme. Au lieu du mot juste, le mot outré; tout pour l'oreille, rien pour le cœur. Au théâtre et dans les livres, ces déviations se retrouvaient; point d'art qui n'en fût atteint jusqu'au pervertissement. Les âmes s'en allaient éperdues et comme sous l'empire d'un mauvais rêve. On se demandait avec effroi ce qu'était devenue la sainte mission de l'écrivain au milieu de ce désordre des consciences et de cet égarement des esprits. On se demandait si c'était là une déchéance irrémédiable, et s'il ne fallait voir désormais dans la phalange des lettres qu'une tribu de bohémiens, chargés de vermine et d'oripeaux.

Voilà les fautes; on peut les comparer au châtiment. Pour tant de débauches de la plume, est-ce une peine trop dure que l'abandon? Pour tant de violences, est-ce trop que le délaissement? Les écrivains périssaient dans la tempête qu'ils avaient préparée de leurs mains; c'était justice. Dans le champ de la pensée, ils n'avaient semé que des écarts; ils recueillaient la misère et le dédain. La morale se vengeait. Ils retournaient à la meilleure des écoles, celle de l'adversité.

Dans la sphère des arts, ces victimes n'étaient pas les seules. La détresse s'étendait à tout ce qui

manie le pinceau ou le crayon, à tout ce qui tient l'ébauchoir, ou le ciseau. A l'aspect de tant de douleurs, Oscar lui-même était ébranlé. Il avait envisagé la République à un point de vue plus substantiel, il en avait fait une mère attentive et pourvue de mamelles fécondes, il l'avait crue incapable de réduire ses enfants au régime de l'inanition. L'évidence était là pourtant ; impossible de s'y refuser. Des artistes célèbres, des hommes d'un vrai talent ne trouvaient plus dans le travail accoutumé de quoi suffire à leurs plus urgents besoins. La faim les assiégeait devant leur chevalet vide ; le désespoir habitait leurs ateliers. Les plus forts résistaient seuls ; les autres prenaient en dégoût une carrière ingrate et demandaient à la pioche ce que le crayon leur refusait. Il fallait vivre ; le chantier national s'ouvrit devant eux. La République n'avait qu'un seul hospice pour les blessés de l'industrie et de l'art : le règne de l'égalité commençait, de l'égalité dans la misère.

N'était-ce pas là une autre et une nouvelle expiation? Aucun des arts plastiques n'avait échappé au désordre introduit dans les lettres. Le faux et l'obscène, l'outré et le hideux y tenaient une grande et large place, et nulle part on n'avait fait plus

beau jeu aux intempérances de la forme et de la couleur. Il se trouvait de par le monde des brocanteurs et des critiques habitués à toutes les prostitutions de l'encan et de la plume. On les voyait prendre des réputations à l'entreprise et se mettre au service des talents les plus équivoques et des noms les plus obscurs. Rien de mesuré, rien de sincère dans cet ordre de relations. Une toile ne valait que par le bruit qui se faisait autour d'elle. La bête était toujours assez belle pourvu que le maquignon fût adroit. Il est vrai qu'on n'y épargnait pas les grands éclats de voix, ni les enthousiasmes de commande. L'enchère était conduite avec une vigueur qui désarmait le soupçon et ne laissait point de prise aux clauses rédhibitoires. Quel œil pénétrant que celui de ces critiques et de ces brocanteurs ! Quelle vigilante amitié ! Comme ils savaient faire valoir les coloristes qui les honoraient de leur confiance ! Que de beautés cachées ils découvraient là où le public ne voyait que des masses confuses ! Le mot de chef-d'œuvre ne leur coûtait rien ; à tout propos ils l'avaient à la bouche. Un pâté de couleurs, chef-d'œuvre ; quelques coups d'estompe, chef-d'œuvre. Puis ils y mettaient le prix en hommes qui visent au solide et savent ce que vaut une apologie de leur façon.

C'est par de tels procédés que les arts avaient préparé leur ruine ; c'est cette période de maquignonnage qu'ils expiaient. La mystification la plus effrontée y avait établi son siége ; on n'y voyait que gloires surprises et noms imposés. Les talents sérieux se tenaient à l'écart et protestaient par le silence ; ils désertaient ce champ de foire où le succès se mesurait au bruit et regardaient comme indigne d'eux de faire les frais d'un orchestre. La place restait donc libre aux célébrités de la fantaisie et de la couleur et aux champignons qui poussaient à leurs pieds et sous leur ombre. Ce commerce en plein vent dura tant que le ciel se maintint d'azur ; mais un ouragan suffit pour tout emporter, industriels, queues rouges et public. Sur ce terrain, naguère si animé, la solitude régna. Justice était faite.

Ce sort fut aussi celui des comédiens ; ils passèrent par les mêmes épreuves. Certes, si quelqu'un pouvait se croire à l'abri de coups pareils, c'était le comédien, ce favori du siècle. Naguère encore il régnait, il faisait la loi. Ses notes de poitrine ou de tête étaient hors de prix ; ses gestes avaient cours forcé. Pour lui, la Banque n'avait pas assez de billets ; la renommée, pas assez de trompettes. Les populations se pressaient sur son passage comme sur

celui d'un prince du sang. Vienne et Saint-Pétersbourg se l'enviaient ; les deux mondes étaient son domaine. Comment croire qu'une pareille idole serait tout à coup renversée de son piédestal, qu'une industrie si achalandée perdrait en un jour sa clientèle? C'est ce qui arriva néanmoins ; la révolution sévit contre le comédien, cet enfant gâté de l'art et de la fortune. Resté en face de bancs déserts et d'une caisse vide, il résigna l'empire, il entra dans la catégorie des dieux déchus. La vie des planches conduit à l'imprévoyance, et l'ombre des jours prospères ne s'étendit pas longtemps sur les mauvais jours. Le comédien connut la détresse ; elle vint s'asseoir à son foyer.

Peut-être alors se souvint-il des défis jetés au destin et de tant de richesses dispersées aux vents. Ce fut un examen de conscience où rien ne fut omis. Qui sait si le remords ne s'y mêla point ? Le comédien n'avait-il pas abusé de tout, de sa santé et de son talent, du public et de lui-même ! N'avait-il pas abondé dans cette veine du faux et du monstrueux qui fit du théâtre une école de perversité, et de l'art un instrument de désordre ! N'avait-il pas dégradé la scène par des grincements de tabatière et des hoquets transposés ? Ne s'était-il pas joué,

dans un type célèbre, des instincts les plus sacrés, les plus dignes de respect? Non, de pareils excès ne restent point impunis. On ne saurait sacrifier à des effets violents sans essuyer, au jour de l'explosion, quelques atteintes de ces violences. C'est ce qui était arrivé. Les comptes se réglaient, et ils embrassaient un passé onéreux. Tout ce théâtre de clinquant et d'oripeaux, ces verroteries que l'on offrait comme des pierres précieuses, ces cheveux dénoués où les doigts se promenaient en guise de peigne, ces attitudes de saule pleureur, ces premiers sujets vus de dos, ces tirades haletantes, ces poses échevelées, ces imprécations empruntées au moyen âge comme le décor, ces spectacles où le bruit suppléait l'idée, et où le sifflet du machiniste remplaçait avec avantage les grandes passions du cœur, tout cet ensemble de formes véhémentes et de sentiments outrés ne pouvait pas demeurer sans châtiment, sans expiation. Il fallait que le comédien apprît, comme l'écrivain, que les arts ont leur dignité, et qu'ils se vengent tôt ou tard de ceux qui la méconnaissent. C'était une leçon : peut-on dire qu'elle fut imméritée?

Ainsi, dans toutes les branches, l'art portait la peine d'excès antérieurs : il était mis en demeure

de rentrer dans des voies plus saines et plus vraies. Le malheur des temps avait fait justice de toutes les prétentions, de toutes les vanités. Des fronts altiers se courbaient devant la loi commune : plus d'un Homère était près de tendre la main. Le gouvernement compatit à ces souffrances et les secourut à sa façon. Pour les sculpteurs, il eut les statues en plein vent ; pour les comédiens, il eut les représentations populaires. Nous jouîmes, pour notre argent, de ce spectacle gratuit, et il n'est pas sans intérêt d'en consigner ici le souvenir.



CHAPITRE XXVII.



Une représentation populaire.

Parmi les choses auxquelles le gouvernement inauguré en février se montrait sensible, il faut placer en première ligne les souvenirs de l'antiquité. La France, en se donnant de tels maîtres, avait joué d'un rare bonheur; elle avait mis la main sur des érudits. Il faut ajouter que, pour eux, c'était à la fois un goût et une tradition. On sait que nos premiers révolutionnaires avaient le même penchant, et qu'ils relevaient volontiers leurs discours de quelques parfums d'hellénisme et de latinité. Il ne s'agissait plus que de se maintenir dans la même ligne de préférences et d'études et de marquer les

actes publics d'un cachet digne de cette intention.

Au jour de sa grandeur, Rome avait prononcé un mot qui causait à notre gouvernement de cruelles insomnies. Attentive aux besoins du peuple, elle les avait énergiquement résumés : Du pain et les jeux du cirque, disait-elle. C'était un programme simple et court, mais grand comme tout ce qui est simple, et fécond comme tout ce qui est court. Du pain et les jeux du cirque ! notre gouvernement en rêvait chaque nuit, entre deux insurrections. Il s'était dit qu'il ne resterait point au-dessous de Rome, et qu'il ne ferait pas pour le peuple moins qu'elle n'avait fait. Malheureusement, en étudiant sous tous les aspects les termes du programme, il restait à court de la moitié. Il avait le pain ; il n'avait pas le cirque. C'était le désespoir des membres du gouvernement, et surtout de celui que l'imagination portait sur ses ailes.

— Un cirque romain, se disait-il, que n'ai-je un cirque ? et ce peuple frémissant serait à l'instant dompté ! Un cirque ! mon écharpe pour un cirque ! Nous prodiguons le pain sec; mais le cirque, où est le cirque ? Il me semble le voir s'élever dans la plaine des Vertus ! Trois cent mille enfants de Paris débouchent à la fois par ses vomitoires ! Quel spec-

tacle irrésistible! Quel remède souverain! Je comprends Rome maintenant. Voici l'enceinte avec un obélisque à chaque bout; puis les statues des déesses et des dieux : Cybèle, couronnée de tours, Cérès en bronze doré, Seja et Segesta, déesses des semences et des moissons; plus loin, deux édicules, celui de Phœbus, dieu tutélaire de l'édifice, et celui d'Hercule, qui préside aux luttes des gladiateurs. Attention! la fête commence. Voyez ce peuple, comme il est charmé! Ah! mes révolutionnaires, je vous y tiens! Vous ne me parlerez plus du drapeau rouge à présent. Silence! les joueurs de flûte ouvrent la marche; puis viennent les joueurs de harpe, et ensuite les joueurs de luth. Aux bouffons maintenant. Peuple, en avant les rires! qui rit est désarmé! Sont-ils grotesques ces satyres avec leurs peaux de bouc et leurs crinières hérissées! Et ces Silènes, qu'en dis-tu? Vois leurs tuniques à longs poils et leurs manteaux composés de toutes sortes de fleurs. Comme ils dansent en criant : Évohé! Quels ventres rebondis! quels visages écarlates! Voilà des plaisirs, j'espère! voilà des divertissements! L'aspect n'en est-il pas plus récréatif que celui des barricades?

Ainsi s'exprimait le membre du gouvernement,

laissant flotter sa pensée à travers des siècles. Chaque fois que la multitude grondait à ses portes, l'idée d'un cirque lui revenait à l'esprit. Il doublait les rations de pain, mais le programme n'en restait pas moins incomplet. Élever un cirque pour trois cent mille spectateurs, c'était une grande idée, mais qui eût entraîné à quelques délais. Avant la première assise, le gouvernement pouvait être emporté. Que faire ? A quel expédient recourir? Comment suivre le conseil légué par la sagesse des anciens? Le gouvernement agita longtemps ce problème; enfin une idée s'échappa de son sein.

— Si nous donnions des représentations populaires? s'écria-t-on. Faute de cirque, on a des théâtres.

L'avis passa. Il fut convenu que l'on dompterait le peuple à l'aide de spectacles gratuits, qu'on le désarmerait par les chefs-d'œuvre de notre scène. Au contact du tendre Racine, la multitude ne pouvait que s'adoucir, et Molière agirait sur ses hypocondres dans un sens favorable à l'ordre public. Le gouvernement espérait retrouver ainsi des nuits tranquilles et des jours moins sombres. Le commerce des grands auteurs a tant de vertu! Rome avait eu le cirque, Paris aurait la tragédie; c'était le remède

à petites doses. Il était impossible qu'un régime d'hémistiches bien appliqué, bien suivi, n'amenât pas dans l'état des masses un notable changement. L'esprit de désordre ne pouvait résister à un traitement si héroïque.

— Va pour la tragédie ! dit le membre ailé du gouvernement. Que désirais-je, après tout? Quelque chose de romain. Tout chemin mène à Rome.

Cette considération philosophique termina le débat ; dès le lendemain, la représentation populaire fut annoncée sur les murs de Paris. On dit, à la ronde, que, pour la première fois, nos maîtres de la scène allaient trouver leurs juges, et qu'à un auditoire blasé succéderait la fleur des intelligences primitives. Les illustres morts en tressailliraient d'aise dans leurs tombeaux. En même temps, on ajoutait que les billets d'entrée se distribuaient aux diverses mairies, et qu'on avait eu le soin de répartir entre elles, d'une manière équitable, le nombre de places que la salle pouvait contenir. Ainsi le faubourg Saint-Marceau n'aurait rien à envier au faubourg du Roule, et dans ce système d'apaisement fondé sur la tragédie, les divers quartiers fourniraient un contingent égal de passions, et participeraient au traitement d'une manière uni-

forme. On ne pouvait procéder ni avec plus de prudence, ni avec plus de justice.

Un incident trompa ces sages calculs. Il existe à Paris une tribu qui vit du théâtre et en connaît parfaitement les détours. Elle se compose de marchands de lorgnettes et de contremarques, auxquels se réunit, dans les grandes occasions, le double commerce des pastilles du sérail et des chaînes de sûreté. Ces vertueux spéculateurs constituent, en matière de spectacles, une force à laquelle rien ne résiste. Plus d'une fois on a voulu les briser. Prétention vaine ! Cinq préfets de police y ont échoué. C'est dans les rangs de cette milice que se recrute le personnel de l'entreprise des succès, industrie digne de tous les respects et qui confine à celle des lettres par tant de points. Ainsi le théâtre se trouve enlacé dans une organisation savante à laquelle il lui est difficile de se dérober. Prétoriens aux abords de la salle, janissaires sous le lustre, ces hommes semblent tenir dans leurs mains son existence et son repos. Ils s'identifient à ses misères et vivent de sa prospérité. Ils ressemblent à ces cristallisations parasites qu'aucun effort humain ne saurait détacher de la masse où elles adhèrent.

Tel était le peuple promis aux représentations

gratuites. Il se trouvait sur son terrain et n'entendait pas le céder sans combat. Quiconque a suivi de près ces brocanteurs en plein vent, a pu s'assurer des ressources qu'ils déploient en matière stratégique. C'est un talent voisin du génie. Aux allures d'un homme, ils devinent s'il désire un billet de spectacle et quel prix il y mettra. L'état du ciel, la composition de l'affiche, tout limite et modifie leurs prétentions. N'ayez pas peur qu'ils fassent grâce à qui porte un bouton en brillant ! Ils pénètrent jusque dans ses entrailles pour y lire son dernier mot, et ne se relâchent que de ce qu'ils ne peuvent victorieusement défendre. Laborieuse école où la diplomatie se complique de coups de soleil, et l'éloquence de giboulées ! Que d'hommes d'État gagneraient à venir poursuivre, sur ce théâtre orageux, la connaissance des hommes et l'étude des physionomies !

C'est à ces vétérans du péristyle que le véritable peuple avait à disputer ses entrées de faveur. Le résultat ne pouvait être douteux. Dans toutes les mairies s'organisa un système d'embûches qui fit tomber la plus grande partie des billets gratuits entre les mains des spéculateurs. Noms supposés, substitutions de personnes, rien ne leur coûta pour

arriver à leurs fins. Le point d'honneur s'en mêlait ; ils voulaient rester maîtres de leur domaine. Ainsi le gouvernement manquait son but. Ce peuple qu'il espérait captiver par les prestiges de la tragédie était un mélange de marchands de contremarques et de pastilles du sérail. La seule littérature à laquelle ils fussent sensibles était celle des lorgnettes et des chaînes de sûreté. Leurs vues ne se portaient point au delà. C'était un véritable échec pour les hommes d'État qui avaient rêvé l'équivalent des jeux du Cirque, et une rude atteinte portée à leur programme.

Je ne parle pas de cette circonstance par ouï-dire et sur un simple bruit. Le hasard m'en fit acquérir la preuve directe et personnelle. Nous passions un soir, Oscar et moi, dans la rue Richelieu, sans dessein arrêté et en curieux. Il y avait foule aux abords du théâtre ; nous allâmes aux enquêtes : c'était un spectacle gratuit :

— Viens voir l'entrée, me dit le peintre. La pièce qui se joue au dehors vaut mieux que celle qu'on représente au dedans. Viens, Jérôme.

— Tant de blouses ?

— C'est le plaisant ! Ils s'administrent des poussées à démolir les murs. Viens donc.

J'allais le suivre, lorsqu'un tiers survint. C'était un homme sur le retour, exhalant une odeur infecte où dominaient le rhum et le tabac, et accommodant le français à la façon des Juifs d'Allemagne :

— Monsir, disait-il, un pillet de sbegdàcle! un pon billet!

Ce dialecte avait un tel cachet d'originalité que je n'y démêlai rien d'intelligible :

— Qu'est-ce donc? lui répondis-je, et pourquoi m'arrêtez-vous en chemin?

— Un pon pillet, monsir, un pon pillet, répéta-t-il en m'inondant de vapeurs malsaines. Un tézième loche dé vasse!

Je compris, avec un violent effort, qu'il m'offrait des deuxièmes loges de face. Un coupon jaune qu'il avait à la main me favorisa beaucoup dans cette interprétation.

— Qu'est-ce à dire? m'écriai-je. Il s'agit de représentations gratuites, et l'on vend des billets sur le pavé? Voilà qui est curieux.

— Oh! voui, monsir, pien qirieux, reprit l'Allemand en s'emparant de mon dernier mot. Pien qirieux, mein Gott! La coufvernment brofissoire et zon vamille!

Je commençais à m'y reconnaître. Cet homme

me proposait en spectacle le gouvernement provisoire et sa famille. La proposition n'eût rien perdu à ne point passer par sa bouche, car elle infectait. Je me détournai avec dégoût et allais quitter la partie, lorsqu'un jeune homme arriva, svelte, élégant, le jonc en main, la lèvre ornée de petites moustaches. Administrer un royal coup de poing sur l'épaule de notre interlocuteur, et lui faire exécuter deux pirouettes sur lui-même, fut l'affaire d'un instant :

— File, Isaac, ajouta-t-il d'une voix de maître.

L'Allemand vida les lieux en homme dressé à cet exercice ; après quoi le nouveau venu tira de sa poche un portefeuille de maroquin :

— Voici, messieurs, dit-il ; il y a là de quoi vous arranger. Prenez, choisissez.

Le portefeuille renfermait des coupons de toute couleur, verts, jaunes, bleus. Le jeune homme les faisait papilloter entre ses doigts avec une grâce et une aisance incomparables.

— Ces messieurs veulent-ils des galeries ? J'en ai. Des premières de côté ? j'en ai. Des balcons ? des baignoires ? j'ai de tout cela. Mais qu'on se presse ! l'article est au feu.

Tout en poursuivant ce dialogue avec nous, le jeune industriel surveillait du regard toutes les

avenues et détachait quelques avis à l'adresse de ses lieutenants.

— Attention, Michel ! le trottoir à gauche ! il y a là une mine de client. Et toi, Joseph, vite sur la chaussée, voici une voiture de remise. Offre des loges de face.

C'était plaisir de voir comme ce garçon se multipliait et suffisait à tout. Un général d'armée n'a pas le coup d'œil plus sûr, le geste plus bref, le commandement plus rapide. Il nous tenait en arrêt comme une proie qui ne pouvait lui échapper. Jamais je ne vis tant de confiance éclater dans le maintien. Nous hésitions encore, que déjà pour lui c'était une affaire conclue :

— Je vois ce qu'il faut à ces messieurs, nous dit-il : deux stalles d'orchestre et numérotées ; 66 et 68, voilà ; à deux pas du gouvernement provisoire. Ils jouiront du spectacle des enfants de l'État. Dix francs par stalle ; en tout vingt francs. C'est donné. J'ai vendu les pareilles quatre-vingts francs à un Anglais. Tout l'Hôtel de Ville y sera ; les dames du gouvernement honorent les premières loges de leur présence. Numéros 66 et 68, ce qu'il y a de mieux, des stalles à souhait. Messieurs les journaux de la République y conduisent leurs

familles. Soirée complète, magnifique réunion. Le tout pour la bagatelle de vingt francs, c'est pour rien.

Pas moyen de résister à cet homme ; d'une main il introduisait les deux coupons dans notre poche ; de l'autre il réclamait le prix du marché. C'était de la violence, nous y cédâmes en riant.

La salle offrait le plus étrange coup d'œil. Sur quelque point que se portât le regard, on n'apercevait qu'une immense couronne de blouses. C'était le vêtement en faveur ; il tenait dans la cour nouvelle la place que l'habit français occupait dans l'ancienne cour. On m'assura que plusieurs de ces blouses cachaient du linge fin et des bottes vernies. Je le crois sans peine. Il est des gens qui vont vers le succès et qui ont un penchant invincible pour les partis qui triomphent. Néanmoins, dans l'ensemble, le marchand de contremarques dominait. Il occupait les places qu'il n'avait pu vendre, comme le détaillant dévore ses rebuts de magasin. C'est sur ce public que le gouvernement poursuivait ses expériences ; c'est sur lui qu'il voulait essayer la puissance des grands tragiques. L'auditoire s'y prêtait avec abandon ; nos auteurs lui étaient familiers, et il en avait gardé un excellent souvenir. Parmi ces spectateurs, il en était

plus d'un accoutumé à déjeuner du Racine et à souper du Molière. Comment auraient-ils pu se montrer ingrats envers de tels bienfaiteurs ?

Il faut le dire, l'ensemble de ce spectacle était original, et je ne regrettai pas la violence exercée sur ma bourse. A peu de distance de nous, et sur des stalles d'orchestre, siégeait le gouvernement : quelques blouses d'honneur l'entouraient. Aux premières loges figuraient les familles du pouvoir exécutif et celles de messieurs les journaux de la République. Une réflexion involontaire m'échappa, c'est qu'on peuple beaucoup dans ces hautes régions. Dans une addition rapide, j'arrivai au chiffre de quarante, et il n'est guère que le lapin qui ait jusqu'ici fourni la preuve d'une pareille fécondité. Du reste, ces héritiers du gouvernement me firent l'effet de créatures bien constituées, et pouvant chanter déjà avec quelque succès :

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus.

Peut-être aurait-on pu désirer de leur part quelque réserve au sujet des sucres d'orge, dont ils expédiaient des quantités effrayantes ; mais les grands ont tant de besoins !

Le spectacle venait de commencer ; toutes les blouses appartenaient aux émotions tragiques. De son côté, le gouvernement poursuivait son étude sur le vif. Il continuait à espérer beaucoup du commerce des maîtres de la scène, et rien de ce qu'il avait sous les yeux n'était de nature à modifier ce sentiment. L'hémistiche laissait une certaine empreinte sur cette foule ; elle admirait aussi le casque du confident. C'était un pas de fait ; le reste devait suivre. Sans doute les jeux du Cirque eussent été d'un effet plus soudain. Ces courses de chars entre deux rangs de colonnes surmontées d'oves et de dauphins, ces jeux triomphaux auxquels présidait l'édile, ces athlètes coiffés de casques d'airain, ces choréges qui dirigeaient les danses guerrières, tout cet ensemble de spectacles créés pour les yeux était de nature à agir plus vivement sur la multitude ; mais l'alexandrin n'avait pas encore dit son dernier mot, et en l'accompagnant de barbes neuves et de manteaux de pourpre, en redorant les cothurnes et soumettant les colonnades à un badigeon, il était permis d'espérer que cet instrument suffirait pour calmer les âmes et délasser les esprits.

La représentation s'acheva au milieu d'incidents variés et romanesques. Cet auditoire de blouses eut

des manières de chevalier. Il se prodigua vis-à-vis du gouvernement en témoignages d'approbation, demanda *la Marseillaise* à tout propos et n'établit pas entre le parterre et le paradis un cours suivi de dialogues. Une pièce de circonstance lui fut offerte ; il eût pu dormir, il eût pu bâiller ; il s'abstint de ces deux genres de manifestation. Un troubadour n'eût pas mieux fait ; il supporta tout, même le lyrisme. On lui adressa à brûle-pourpoint des compliments excessifs, jusqu'à l'injure ; il ne sourcilla pas. La flatterie glissait sur lui comme le dénigrement. Il se montra admirable en toute chose. Il est vrai que la salle comptait bien des athlètes vieillis sous les feux du lustre et dont le cœur était inaccessible à l'émotion. Ils avaient assisté, dans la même enceinte, aux combats orageux de l'art, et de ces souvenirs ils s'étaient composé à leur usage une philosophie voisine du stoïcisme.

Cependant il y eut, même pour ces caractères de bronze, un moment d'épreuve, c'est celui où la tragédienne s'avança vers la rampe, un drapeau tricolore à la main. Elle avait une manière de comprendre et de chanter l'hymne républicain qui entraînait et révoltait les âmes. On eût dit le rugissement de la lionne quand elle pousse le mâle au

combat. Cet accent n'était pas de notre époque ; rien n'en motivait l'énergie et la férocité. Il respirait la vengeance ; où était l'injure à venger ? Il respirait la conquête ; où était le sol à conquérir ? Même comme étude d'artiste, l'effet en aurait dû être plus mesuré, plus contenu. Cet effet était grand néanmoins, et personne dans la salle n'y échappait. Sous l'éclair de ce regard, sous la puissance de cette voix, un frémissement sourd parcourait les bancs et n'était interrompu que par une acclamation universelle. L'enthousiasme se soutenait ainsi jusqu'au dernier couplet, qui formait à lui seul une scène et un tableau.

La tragédienne venait de l'achever, quand un dénoûment imprévu attira l'attention de la salle. De l'un des côtés de l'orchestre, venait de se détacher un ouvrier en blouse, porteur d'un énorme bouquet de fleurs rares et choisies. Jeune et agile, il franchit la rampe d'un bond et marcha vers l'actrice troublée et surprise. Arrivé près d'elle, il mit un genou en terre, comme eût pu le faire un chevalier, et lui présenta son tribut parfumé aux applaudissements de l'assistance. Au bouquet était attaché un billet, et, bon gré, malgré, il fallut que le régisseur vînt en donner lec-

ture. C'était un acrostiche ; voici ce qu'il disait :

R eine de l'empire tragique,
A vous ce don de l'ouvrier ;
C harmez-nous par votre art magique,
H éroïne au royal cimier,
E t chantez d'un accent guerrier
L 'hymne ardent de la République.

— Bravo ! s'écrièrent mille voix.

— Pas mal pour un ouvrier ! dirent les membres du gouvernement.

L'auteur de cet incident avait quitté la scène comme il l'avait abordée, c'est-à-dire en franchissant la rampe et passant sur le corps des instruments à vent. Dans ce second trajet, son visage mieux éclairé me frappa. Je craignais de me tromper, d'être le jouet d'un souvenir confus ; au témoignage de mes yeux je voulus joindre celui d'Oscar :

— Ne le reconnais-tu pas ? lui dis-je

— Qui ? répliqua-t-il.

— L'ouvrier du bouquet. Tiens, examine-le avec attention ; le voici qui franchit la barrière.

— En effet, j'ai un soupçon vague, reprit le peintre. J'ai vu cette figure quelque part. Mais dire où...

— Décidément, c'est lui, Oscar, c'est notre homme. Plus de doute à présent !

— Quel homme?

— Notre marchand! celui des coupons d'orchestre.

— Tu as, ma foi, raison; c'est bien lui. Où diable la galanterie va-t-elle se nicher? Un marchand de contremarques travesti en troubadour ! En voilà une sévère!

Je n'écoutais plus Oscar; mon attention s'était porté ailleurs. Le héros de l'incident avait repris sa place à l'orchestre et un groupe d'amis l'entourait.

—Diable de Mitouflet! disait l'un d'eux; y a-t-il mis de la grâce!

— N'est-ce pas, fiston, que c'était filé un peu proprement?

—En troubadour, en vrai troubadour! On dirait que tu n'as fait que ça de ta vie.

— Et le bouquet, donc? reprit un autre interlocuteur. Voilà qui est d'un genre un peu cossu! Plus que ça de tubéreuses! merci!

— Des tubéreuses, fiston! pour qui me prends-tu? Pour un étudiant? Toutes fleurs de serre, mon petit, et des noms latins! Ah bien! oui, des tubéreuses! Pourquoi pas des coquelicots?

— Mais ça t'aura coûté les yeux de la tête, Mitouflet. Un si gros bouquet, et tout choix !

— Bah ! mon petit, de quoi se compose la vie, si ce n'est de ça ? On se doit aux dames ; c'est ma devise.

— Diable ! Et l'argent, donc ?

— Nos moyens nous le permettent, fiston ; d'ailleurs, soyons galants avant tout ; ça pose les gens en société.

— Belle avance ! J'aime mieux les écus.

— Cuistre, va ! Eh bien, quoi ? On fait une soirée de cinq cents francs et on se fend de cinquante, voyez le beau malheur !

— Et ta poésie ?

— Coût cinq francs ! C'est ce qu'il y a de meilleur marché : l'homme de lettres est à rien.

— En tout vingt-cinq francs de fricassés ; c'est un compte aisé à faire, Mitouflet.

— Ta, ta, ta, voilà bien des giries pour peu de chose ! Écoutez, mes petits, voulez-vous tout savoir ?

— Mais sans doute, dirent les interlocuteurs.

— C'est moi qui régale ; mais c'est le gouvernement qui paye. Est-ce clair ?

— Que ne parlais-tu ?

— Chut! mes mignons! Secret d'État, entendez-vous? secret d'État! Vas-tu croire encore, mon fils, que ce sont des tubéreuses?

Le groupe poussa de joyeux rires et se dissipa. La salle se vidait peu à peu; le gouvernement avait regagné ses carrosses. Sans doute sa nuit fut plus calme et des songes riants visitèrent son chevet. Le peuple s'accoutumait évidemment au commerce des grands auteurs, et son caractère ne pouvait que gagner à ce contact. Encore quelques représentations gratuites, et cette éducation s'achevait; il arrivait par l'hémistiche au perfectionnement absolu. Heureux peuple! On le comblait de pain et de tragédies! Que pouvait-il désirer de plus?



CHAPITRE XXVIII.



Les Mains cachées.

Il est temps que je fasse un retour sur moi-même et dise quelle était, au milieu de ce chaos, la situation de mon esprit.

Je l'avoue, le spectacle déroulé sous mes yeux trompait tous mes calculs et sapait par la base l'édifice de mes illusions. Une foi moins robuste que la mienne y eût succombé. C'était mon rêve pris au rebours. A voir de près les choses, je sentais mon âme se briser de douleur. Tous les reproches que nous avions faits à la monarchie, on pouvait désormais les retourner contre nous. Il n'en était point que nous n'eussions pris à tâche d'encourir.

Les mêmes abus se reproduisaient obstinément comme ces plantes parasites qui trompent les mains les plus vigilantes. Le terrain administratif en était de nouveau envahi. L'intrigue que l'on voulait bannir du gouvernement s'y était seulement déplacée. Avec d'autres noms, c'étaient les mêmes errements. Elle descendait plus bas et n'en était pour cela ni plus décente ni plus légitime.

L'esprit humain est-il donc destiné à s'agiter dans le même cercle, et ne serons-nous conséquents que dans nos inconséquences? Nous avions blâmé la mendicité organisée autour des fonctions publiques, et jamais cette mendicité ne s'était produite avec plus d'ensemble et plus d'impudeur. Nous avions attaqué, et à juste titre, ces envahissements de famille qui s'exécutaient à l'abri d'un nom illustre et tendaient à faire de la France un territoire conquis. Ces usurpations n'avaient point cessé, et quelques chefs de race disposaient encore des emplois comme d'autant de fiefs en faveur des membres de leur maison. Nous avions chargé d'anathèmes les gouvernements qui usaient de la menace ou de la faveur pour peser sur la conscience publique, et portaient atteinte à la liberté des choix. Ces procédés étaient toujours les nôtres, et jamais l'in-

fluence du pouvoir ne s'était exercée d'une manière plus apparente et plus éhontée. Nous avions reproché aux employés d'un ordre supérieur d'avoir un pied dans leurs fonctions et un autre dans le parlement, et plus d'un s'obstinait à garder une situation qui ne convient guère qu'au colosse de Rhodes. Nous avions demandé aux gardiens du Trésor des exposés sincères et un équilibre sérieux, et nous en étions réduits à attendre encore ces deux garanties financières. Nous avions, par un décret, interdit la sollicitation aux représentants, et pour la plupart ce décret demeurait une lettre morte. Ainsi, sauf quelques noms, rien n'était changé ; les mœurs avaient été plus fortes que les institutions. Nous avions la République, nous n'avions pas les sentiments républicains.

Aussi éprouvai-je un découragement profond à l'aspect de ce qui se passait dans les régions politiques ; involontairement j'en détournai le regard. La moitié de mon rêve était détruite ; il n'en restait que l'autre moitié. C'était mon idéal de société, à laquelle j'ajoutai de loin en loin quelque perfectionnement nouveau. Des huit combinaisons qui me manquaient, j'en tenais une à l'état d'ébauche et j'espérais en faire avant peu un détail achevé. Au

milieu des avortements dont j'étais témoin, une qualité devenait nécessaire, la circonspection. Il fallait chercher dans la lenteur même du travail une garantie de plus de la bonté de l'œuvre. Sans doute, le mécanisme de l'univers était incomplet; il y manquait de nombreux rouages. Il y avait beaucoup à dire sur l'ordre des saisons, sur les fonctions du soleil et de la terre. Je n'étais pas de ceux qui acceptaient cela sans contrôle et se répandaient en extase sur l'œuvre de la création. Quant à la société, j'avais, pour l'analyser, des procédés particuliers. Je les tenais encore secrets ; mais l'univers n'y perdrait rien, et tôt ou tard je les mettrais à ses pieds comme un tribut digne de lui et de moi.

Tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais, justifiait cette prudence. Mille plans de réforme étaient offerts au public, et à chacun de ces plans correspondait une secte qui s'en servait d'enjeu pour tenter le hasard. Une fois engagée, elle ne reculait plus. Au début, le ton était mesuré; on sondait le terrain. Plus tard, l'aigreur s'en mêlait ; le langage était celui de gens qui sont las d'attendre. Enfin les blessures de l'orgueil achevaient ce que l'impatience avait commencé, et la secte entrait à pleines voiles dans les eaux de la violence et de la

colère. Ainsi animée, elle ne voyait dans la résistance de l'opinion qu'un embarras et dans la société qu'un obstacle. Les ruines ne l'effrayaient pas ; elle espérait bâtir à nouveaux frais et fournir les matériaux. Elle croyait à son règne prochain ; il y a toujours quelque conscience au fond de la vanité. De ce mélange de jactance et de ferveur, d'espérances et de mécomptes, naissait peu à peu une haine sourde et sauvage qu'animaient une pensée et un désir de destruction.

Pourquoi me serais-je engagé dans cette mêlée? Aucun de ces drapeaux n'était le mien ; je ne me ralliais à aucun de ces symboles. Il était facile de voir à quels abîmes couraient ces sectes, et quels malheureux elles y entraînaient. Entre elles, rien de commun, si ce n'est la soif de détruire. Triomphantes aujourd'hui, elles se fractionneraient demain pour se livrer bataille, et s'anéantiraient l'une l'autre dans le choc des rivalités. D'accord pour renverser, elles se divisaient sur ce qu'elles allaient mettre en place. C'est-à-dire qu'à une guerre civile succéderaient à l'instant, en cas de succès, cinq guerres civiles d'autant plus affreuses qu'elles seraient sans motif appréciable et sans issue possible. Oh ! les sectes ! les sectes ! jamais fléau plus grand

ne pesa sur la terre. Elles sont sans bonne foi comme sans pitié, sans pudeur comme sans entrailles. C'est l'orgueil humain porté à sa plus haute puissance, c'est le délire qui s'impose à l'adoration des insensés ou des ignorants.

Au milieu de cet ébranlement général, les sectes s'étaient acharnées sur le peuple comme sur une proie; elles voyaient en lui un marchepied pour leurs desseins et un instrument pour leurs rancunes. Chacune d'elles avait un organe, distribué par milliers sur la voie publique, et qu'animait le souffle des plus mauvaises passions. Tous les matins, ce poison était versé à la foule, qui y puisait une sorte d'ivresse. Ces journaux circulaient de main en main et les commentaires véhéments ne manquaient pas. Il s'en exhalait comme une odeur de salpêtre et de poudre; d'autres fois, on aurait cru entendre un bruissement d'armes. Parmi ces sectaires, il en était un qui élevait l'outrage jusqu'à Dieu et le poursuivait d'impurs blasphèmes.

— Je suis l'égal de Dieu ! disait-il dans son égarement. Je suis le chef de la création ! Dieu, esprit menteur, ton règne est fini. Jusqu'ici j'ai eu pour toi quelques égards : il fallait ménager les vieilles femmes et les bonnes d'enfants. Mais, à partir d'au-

jourd'hui, toute relation cesse entre nous. Je suis très-décidé à rompre. Nous règlerons nos comptes avant peu. Tu es trop vieux ; il faut à la terre du nouveau. Je me charge d'établir devant le public cette thèse en douze points.

Si ce n'étaient pas les paroles expresses de l'impie, c'en était du moins le sens. Je les atténue plus que je ne les exagère. Un pareil langage n'était pas celui d'un homme qui jouit de toute sa liberté d'esprit : il devait manquer dans quelque hospice un pensionnaire qui avait trompé la surveillance. C'était le cas d'y ramener celui qui parlait ainsi du ciel, et qui ne le prenait pas avec la terre sur un ton moins cavalier. A ses yeux la propriété était une infâme; et quand il rencontrait un propriétaire sur son chemin, il fallait voir comme il le redressait :

— Ah ! te voilà, filou? lui disait-il. Te voilà, Lacenaire! Viens ici que je te rectifie les épaules! Ah! tu es propriétaire, chenapan, et tu oses l'avouer! Tu ne connais donc pas les savonnages superlatifs que j'ai infligés aux propriétaires? Tenez-vous bien, flibustiers, vous n'avez pas affaire à un manchot. Je vous réserve des lessives où je ferai entrer du bleu à vous décorer les omoplates. Ah! oui, vraiment! Vous croyez qu'on vous laissera piocher

en toute liberté, greffer vos arbres, faucher vos prés, pousser vos charrues, écheniller vos vergers, manier la houe et le râteau à souhait! Merci! Vous nous la baillez belle. Videz-moi les lieux, tas de fainéants et de sans-cœur! Voici un citoyen qui passe, un être pétri de grâce, qui culotte les pipes comme pas un, et prend ses côtes au long avec une volupté incomparable. Eh bien, c'est ce mortel qui va vous enseigner vos devoirs. N'ayez pas peur qu'il ait l'envie de se déclarer propriétaire. Lui propriétaire! Vous ne le connaissez pas. Il mangera les pêches de votre verger, les côtelettes de vos étables, le pain de vos huches, les légumes de votre jardin, les fromages de vos laiteries, le miel de vos rayons, le tout avec un appétit digne des âges antiques. Mais pour se dire propriétaire, jamais! Il ne se laissera point déshonorer par un substantif pareil. Propriétaire, lui? Il est bien trop fier pour cela.

Chez aucun sectaire les systèmes n'atteignaient ce degré de violence. Il en était même qui affectaient de garder plus de mesure et de se renfermer dans un langage patelin. Ce n'étaient ni les moins opiniâtres ni les moins dangereux. Voyez celui-ci! Ne diraiton pas, à ce vêtement négligé, à cette chevelure

inculte, un de ces moines espagnols que Ribeira anima sous son pinceau ? Il croise ses bras sur sa poitrine et leur imprime ensuite un mouvement circulaire comme s'il avait à fendre les flots écumants. Son œil inspiré va chercher au ciel la vérité absente :

— Citoyens, dit-il, il faut que je vous exprime ce que j'ai sur le cœur. Les misères qui se pressent autour de nous, à nos portes, sont si grandes, que je ne puis me remettre du coup que j'en ai ressenti. Consultez les médecins ! Consultez les psychologues ! Ils vous diront si l'âme humaine peut suffire à de telles émotions. Non, citoyens, l'âme humaine n'y saurait suffire, les psychologues vous le diront. Figurez-vous que sur trente-cinq millions d'âmes, dont se compose la grande famille française, il y en a un million à peine qui mange de la viande d'une façon régulière. Consultez les médecins ! consultez les physiologistes ! Ils vous diront si la viande que consomment les opulents profite à l'estomac des pauvres. L'âme humaine peut répondre à ces questions. Il en résulte que trente-quatre millions d'âmes ne mangent pas de viande et que huit millions au plus mangent du pain. Consultez les physiologistes ! consultez les mé-

decins ! Ils vous diront si c'est là un régime satisfaisant. L'âme humaine n'y résisterait pas. Pourtant, songez-y donc ! Descendez dans vos entrailles d'être humain, d'être social, et demandez-vous pourquoi vos frères, pourvus des mêmes organes que vous, jouets comme vous du monde sensible, n'auraient pas, pour lutter contre le besoin, les mêmes ressources que vous, comme ils ont les mêmes facultés. Consultez les psychologues, et ils vous diront si c'est un régime de justice. Sur trente-cinq millions d'âmes, un seul million participe à une nourriture substantielle. C'est-à-dire, citoyens, que ce sont là des outrages au droit naturel contre lesquels la conscience antique s'est toujours révoltée. Voyez ce que vous dit Tertullien : L'insurrection est légitime quand l'âme humaine est froissée. Le repos de ceux qui possèdent n'est qu'au prix de la plus stricte équité. Consultez les médecins ! consultez les physiologistes ! Ils vous diront si l'âme humaine peut se soutenir avec une soupe aux châtaignes ou une bouillie de lait fermenté. Ce sont vos frères pourtant ; ils portent le front haut comme vous, et regardent le ciel avec fierté ; ils sont d'essence divine, et pourtant trente-quatre millions d'entre eux ne mangent pas de viande, huit millions ne mangent pas de pain !

Consultez les médecins ! consultez les physiologistes ! Ils vous diront si l'âme humaine. . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Il convient de s'arrêter ici ; ce discours est de ceux qui ne finissent pas. Il a deux pages, il pourrait en avoir vingt, il pourrait en avoir cent. C'était un procédé particulier à l'auteur : jamais il n'avait fini un discours ni un livre. Il n'a point pris de brevet pour cela. Et quels airs bénins ! quelle peau de brebis ! Prenez garde ! les griffes ne sont pas loin ! Homélies, soit ; mais c'est du fiel qu'elles distillent ! Toujours le pauvre en présence du riche, toujours ce redoutable rapprochement ! Les uns mangent, les autres ne mangent pas ! Pourquoi ce contraste ? C'est ainsi que s'amassent dans les cœurs des réservoirs de colère. La matière inflammable s'accumule, et au premier choc arrive l'explosion.

Chez d'autres sectaires, le style était plus magistral, l'appel plus direct : on conseillait la révolte de la manière la plus explicite, la plus formelle :

— Peuple, lui disait-on, un problème s'agite. On se demande si, par l'exercice de tes droits, tu t'es dessaisi de la souveraineté, ou si cette souve-

raineté réside encore en toi, avec toute sa vertu, toute sa force, toute son étendue ? D'une question ainsi posée, c'est le second terme qui est le vrai, c'est le premier qui est le faux. Tu es toujours, et en toute chose, le seul souverain, le seul juge des limites de ta souveraineté. Ce caractère est inaliénable ; il ne dépend pas de toi de le laisser prescrire. Ce caractère est universel, et à quoi qu'il s'applique, il domine tout. Tu es souverain ; pénètre-toi bien de ce mot qui implique un droit absolu. Ni le temps ni l'espace ne le limitent. Ce que tu donnes, tu peux le retirer ; ce que tu délègues, tu peux le reprendre. La souveraineté a cette valeur, ou elle n'est rien. Être souverain un jour en trois ans, quelle dérision ! Qui donc oserait dire que cette part est celle du peuple, et que des barricades arrosées de son sang il n'est sorti que ce pouvoir précaire, épuisé presque aussitôt qu'exercé ? Qui donc essayerait de réduire sa souveraineté à l'exercice illusoire d'un droit de suffrage? Peuple, souviens-toi que tu es le souverain, et agis comme tel ! Tu ne peux pas laisser amoindrir en tes mains la puissance que tu tiens de la victoire. Si l'on discute, parle ; si l'on résiste, frappe. Il n'y a pas pour toi deux manières de procéder. Puisque tu es le fort, il faut que tu restes le fort.

Puisque tu es le maître, il faut que tout ploie devant ta volonté. Une majorité de surprise ne t'enchaîne pas ; tu la respectes ou tu la brises à ton gré. Au besoin tu fais de grands exemples, et à cette majorité, produit de l'intrigue et du hasard, tu substitues une force bien plus éclatante, bien plus radieuse, celle de l'unanimité.

Sous des termes ornés, c'était là un acte de révolte contre les pouvoirs issus du suffrage universel. Chaque jour des protestations pareilles s'échappaient de plumes plus obscures. Il s'y mêlait des torrents d'invectives ou de sombres pronostics : chacun se croyait en droit de prodiguer l'insulte à des idoles désarmées. Toutes les sectes agissaient à la fois, et les clubs recrutaient leurs soldats. C'était une conspiration immense, poursuivie impunément et à la face du soleil. Il était impossible que le gouvernement l'ignorât ; on ne cherchait même pas un abri dans le mystère. La question des prises d'armes se débattait ouvertement au sein des clubs, et à peine, dans les cas graves, avait-on recours au huis clos. Personne ne semblait douter que ce pouvoir sans racines ne disparût devant le premier souffle de l'opinion, et qu'il ne s'élevât sur ses débris une initiative en harmonie avec les

voies du siècle et les tressaillements de l'humanité.

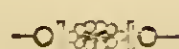
Les sectaires triomphaient; c'était leur heure, leur jour. Ils avaient semé le vent, ils recueillaient la tempête. Toutes les idées malsaines qu'ils avaient jetées çà et là, un peu au hasard, venaient de germer à la fois, et ils se promettaient bien de surveiller la moisson. En hommes prudents, ils ne se livraient pas; toute chance leur répugnait. Ils laissaient aux autres les émotions du combat, et se réservaient celles de la victoire. Ils menaient la partie et cachaient la main. Leur rôle était celui des dieux d'Homère qu'un nuage dérobe à propos et tient en réserve jusqu'au dénoûment. En attendant, ils jetaient des aliments nouveaux dans cette ardente fournaise où bouillonnaient les laves populaires. A des grondements sourds, aux langues de flammes qui s'échappaient du foyer, on pouvait suivre les progrès intérieurs et prévoir le jour où, brisant son enveloppe, ce cratère verserait dans la ville sa pluie de cendres et ses rivières de feu. Sinistre spectacle, bien digne de ces anges du mal, et où la civilisation pouvait trouver un tombeau!

Ils étaient radieux; pour la première fois ils croyaient toucher à l'empire. Cette société si rebelle, si hautaine, ils allaient enfin la tenir entre leurs

mains et la soumettre à leur traitement victorieux. Ils allaient la couper en morceaux et la faire bouillir dans la chaudière du vieil Éson, d'où elle sortirait florissante et rajeunie. Que la fortune du pays vînt s'y engloutir, qu'il fallût armer des enfants égarés contre leur mère, c'est ce qui importait peu à ces âmes perverties par l'orgueil ! L'essentiel était d'atteindre enfin les sommets aperçus dans leurs rêves et d'y mener quelque bruit en présence de l'univers ! A la bonne heure; mais quand on a dans le cœur l'ambition d'un tel dessein, il faut en avoir aussi le courage. Faire battre les gens pour soi est un procédé qui n'est plus de notre temps et répugne à nos mœurs. Les Arabes en usent seuls encore : ils assistent en témoins au spectacle de la bataille ; et quand elle est vidée, ils se rangent fièrement du côté des vainqueurs.



CHAPITRE XXIX.



Les instruments.

Nous venons de voir la main ; passons aux instruments. Il n'y en avait qu'un seul de sérieux ; c'était l'atelier national, foyer de toutes les manifestations et de tous les désordres. S'il est vrai qu'on eût à dessein constitué cette armée de prétoriens, afin de maintenir dans les esprits une agitation salutaire, il faut avouer que l'attente avait été dépassée et la faute suivie d'un prompt châtiment. C'est surtout pour le gouvernement que cette cohue d'ouvriers fut un embarras et un péril : on ne saurait mieux appliquer l'image d'une épée toujours menaçante. Au moindre prétexte ils levaient le drapeau de l'in-

surrection et assiégeaient le parc de Monceaux jusqu'à ce qu'on eût cédé à leurs exigences.

Les clubs avaient là des alliés naturels, et chacun d'eux s'y était ménagé de précieuses affiliations Le club était la tête, l'atelier national était le bras; l'un ordonnait, l'autre exécutait. Pas de mouvement sur le pavé dans lequel l'atelier national ne jouât un rôle; et il ne s'en cachait guère, en vérité. Il arrivait drapeau en tête, comme eût pu le faire un corps régulier, et troublait l'ordre avec une confiance que donne seule l'impunité. Les sectes sociales exerçaient aussi de grands ravages parmi ces ouvriers enrégimentés. Nulle part on n'avait plus de soif du chimérique et de l'impossible. Nulle part on ne prenait tant au sérieux ces républiques imaginaires, pleines de ruisseaux de lait, ou ces dictatures violentes qui préludaient par la spoliation.

Depuis quelques jours, il était question d'une prise d'armes, et les ateliers nationaux s'en préoccupaient vivement. Mais, au sein des ateliers, personne n'y songeait avec plus d'ardeur que notre ancienne connaissance le Percheron. Attaché au chantier de la Porte-Maillot, un matin, il prit à part le Comtois, et l'entraînant dans un fourré du bois de Boulogne :

— Mon fils, lui dit-il, j'ai une grande nouvelle

à t'annoncer. Mais viens plus loin : j'aperçois un garde au bout de l'avenue.

— Plus loin, à quoi bon ? répondit l'Hercule, se refusant à changer de place.

Tout effort pour l'ébranler eût été superflu : un roc a moins de solidité. Le Percheron se résigna.

— Eh bien, dit-il, c'est décidé.

— Décidé? répéta le Comtois, qui ne prodiguait jamais ses paroles.

— Décidé et arrêté, reprit le Percheron. Tous les clubs y ont mis la main ; il y a accord.

— Bah !

— C'est comme je le dis, Comtois. Bâclé, arrêté, convenu, et cætera. Tu n'es point homme à reculer, je pense.

— Moi ?

— Oui, toi. Te voilà depuis un quart d'heure immobile comme un Terme ! Vrai ! ça ne t'affecte point ? Une nouvelle comme celle-là ?

Évidemment le Comtois soutenait l'entretien sans y rien comprendre : si le Percheron n'eût pas été emporté par son idée, il s'en serait aperçu. La réponse de son camarade le remit sur la voie.

— Quelle nouvelle ? dit l'athlète.

— Ah ! tu en es là ? M'est avis qu'il faut te mâ-

cher les mots, Comtois. Eh bien, on s'insurge! Y es-tu, maintenant?

— Vrai? répondit le robuste ouvrier sans en être ébranlé. On s'insurge, et quand cela?

— Lundi, ajouta le Percheron en étouffant sa voix. Et motus.

— N'aie pas peur! Ah! c'est pour lundi, poursuivit l'Hercule en secouant philosophiquement la tête. Ça va bien. Allons faire du caillou.

— Déjà, Comtois? que tu es donc pressé! Écoute, vieux, on fait fond sur toi.

— A la bonne heure!

— Il y aura des portes à enfoncer! et des solides!

— On verra, répondit l'athlète avec un profond sentiment de confiance. Ah çà, Percheron, si j'enfonce, encore faut-il savoir pourquoi. En as-tu une idée?

— Si je l'ai! Y serais-je sans cela? Voici, Comtois. Le gouvernement manque à tous ses devoirs; il n'y a plus moyen de tolérer la chose. C'est déjà la quinzième fois que les ateliers nationaux lui ont pardonné. Pour lors, ça va de fièvre en chaud mal. On a été trop bon pour eux. Je le disais dès février; on nous sert des gants jaunes, ils nous perdront.

Faut tout de suite les confier à la Seine. On n'a pas voulu m'écouter : voilà. Aujourd'hui ils sont à démolir. Il en cuira peut-être, tandis qu'en février ça allait comme de cire. La Seine s'en serait chargée avec plaisir.

— Tu crois, Percheron?

— Oui, Comtois; mais n'importe; c'est à reprendre : il en coûtera ce qu'il en coûtera. On ne peut plus garder cette drogue de gouvernement; faut en purger le pays. D'abord, moi, il y a là-dedans un homme qui ne m'a jamais convenu.

— Et lequel ?

— Un petit gros; assez louche. Et puis un nez ! De ma vie je n'ai vu un nez comme celui-là ! C'en est humiliant !

— Adjugé ! Percheron, le nez y passera. Maintenant, viens faire du caillou.

— Est-il tannant avec son caillou ! Ton bon sens, Comtois ! Du caillou, la semaine qu'on s'insurge ! c'est bien d'autres cailloux que nous allons manier si la chose réussit ! Tu verras, mon fils, tu verras ! J'ai là un plan, ajouta-t-il en se frappant le front avec un geste expressif.

— Tiens, c'est juste, dit le colosse après s'être adossé à un tilleul qui fléchissait sous son poids ! Je

vois bien ceux qu'on démolit ; mais les autres?

— Les autres, s'écria le Percheron, dont l'œil petillait ! Ah ! tu veux les connaître les autres?

— Je n'y serais point indifférent, répondit le Comtois sans se départir de sa tranquillité ; puisque j'aide à démolir, c'est bien le moins que je sache ce que je fais.

— Curieux !

— C'est comme ça, Percheron.

— Attends alors ! Il y a un fourré derrière nous, je veux y jeter un coup d'œil. Ce bois de Boulogne est si traître !

L'ouvrier s'éloigna sur ces mots et exécuta une battue dans un circuit rapproché, pour s'assurer que les buissons n'abritaient pas quelques curieux. Pendant ce temps, le Comtois avait allumé sa pipe et la fumait le plus stoïquement du monde. L'idée de ne pas remplir ses devoirs jetait seule un peu d'ombre sur sa conscience ; mais un gouvernement à son déclin méritait-il qu'on mît tant de scrupule à le servir? Cette considération acheva de calmer l'athlète ; il se résigna à oublier les cailloux.

— Eh bien? dit-il au Percheron qui revenait de sa battue.

— Rien! Comtois! un lapin seulement qui

m'est parti d'entre les talons ! J'ai failli lui mettre le pied sur les oreilles. Fallait voir comme il a couru !

— Ça se conçoit, Percheron; on en a tant mis en gibelottes, de lapins, qu'à présent ils se défient ! Tu en ferais tout autant. Ah çà, qu'est-ce que nous disions donc? ajouta-t-il pour ramener l'entretien au point où il en était resté.

— Nous disions que le gouvernement y saute, s'écria le Percheron.

— Très-bien ! Et qui le remplace? voilà le point délicat, répliqua l'athlète. Je récidive que je veux le connaître ! Autrement, point de poussée ! Je me démets.

— Attention, Comtois, reprit le Percheron en jetant à droite et à gauche des regards soupçonneux, tu vas tout savoir. Seulement, n'en parle à âme qui vive !

— N'aie pas peur.

— Nous ne sommes que six dans les brigades à connaître la chose. Tu es le septième.

— C'est comme si tu la déposais dans un tombeau, Percheron.

— A la bonne heure, Comtois ! Eh bien, tu sauras qu'on a traité avec nous. Il faut se tenir

ferme, mon garçon, et ne pas se laisser peloter comme en février. C'est moi qui conduis l'affaire, et ne va pas nous vendre comme tu fais toujours !

— Par exemple ! dit le colosse.

— Pas volontairement, mon fils, qui ne le sait? mais tu es bon, tu es facile, et l'on te joue. Ainsi, cette fois, j'ai carte blanche, n'est-ce pas?

— Carte blanche, soit!

— Tu n'y perdras rien, Comtois. Figure-toi qu'ils sont déjà venus sept ou huit au chantier ; des messieurs bien couverts, ma foi, bonne tenue, gants frais, enfin très-bien. On s'est abouché, on a causé. Sais-tu ce qu'ils nous ont offert tout de suite, là, du premier mot?

— Non !

— Un sort à la campagne, rien que ça. En bon air ! une vie de seigneur !

— Ça me va, Percheron, s'écria le Comtois arraché à son impassibilité ordinaire. La campagne ! c'est mon rêve de tout temps. J'accepte, vois-tu?

— Voilà bien comme tu es, mon garçon ! Qu'est-ce que je te disais tout à l'heure? Tu ne sais pas résister. Pour un rien tu te rends.

— C'est qu'il fait si bon à la campagne, Percheron !

— On nous offrira mieux, mon fils, on nous offrira mieux! Où as-tu vu les gens dire tout de suite leur dernier mot? Ils se réservent, ils finassent. Voyons-les venir.

— Une campagne, juge donc, moi qui en raffole!

— Ah! pour ça, faut être juste, Comtois, il paraît qu'il n'y manquerait rien. Ils arrangent les choses le mieux du monde, ces messieurs. Il y a abondance de tout, des eaux magnifiques, un parc superbe, de belles constructions. Il y a du bétail, il y a des pouliches, il y a des cygnes sur les étangs. Enfin une véritable vie de seigneur.

— Ne me dis plus rien, Percheron, ou je vais me vendre.

— Ah çà, crois-tu, par hasard, Comtois, qu'en retour, nous ne leur donnions rien à ces messieurs en habit noir? Un gouvernement comme celui-ci! Un pays comme la France! Nous autres du peuple, nous sommes de vrais moutons. Voici deux fois que nous gagnons le gros lot à la loterie des émeutes, et que nous en est-il revenu? Une misère plus grande. Quand j'y pense, ça me butte, vois-tu, ça me jette hors des gonds. Je ferais quelque esclandre si je ne

me retenais. Mais cette fois ça tournera autrement : j'aurai l'œil à la victoire. Il faudra compter avec moi, et je compterai serré.

— Tu feras bien, Percheron.

— Primo, d'abord, point de gants jaunes, point de bottes vernies ; condition de rigueur. Les bottes vernies et les gants jaunes, c'est la mort aux révolutions. Secundo, ensuite, quarante-huit heures au peuple ; mais, là, bien franches, et sans qu'aucun habit y vienne faire ses embarras. Par exemple, Comtois, un homme comme toi, un carré, un puissant, est-ce qu'il ne serait pas bien placé à la guerre ?

— Ah ! Percheron, ne me raille pas.

— Je ne raille en aucune façon. Tu as l'étoffe d'un ministre de la guerre. Je voudrais te voir avec les broderies et le chapeau monté. La belle figure que tu ferais là-dessous ! Est-ce que tu crois, par hasard, qu'il y en ait beaucoup dans la troupe qui aient des épaules comme les tiennes et des voix de commandement d'une qualité aussi rare ? Que diable ! Comtois, il ne faut point être comme ça. Ce n'est pas le frac qui fait l'homme, mais la nature. Et mets-toi dans la tête que lorsqu'on est fabriqué dans ton genre, on est bien placé par-

tout. Ainsi, voilà qui est entendu, tu seras ministre de la guerre.

— Tu y tiens?

— Sans doute, j'y tiens; tu fais partie de ma combinaison. Ah! tu t'imagines que j'irai encore m'exposer à des jeux malsains sans y être intéressé pour mon propre compte? Je vise aux finances, Comtois, et j'y arriverai. J'y arriverai comme tu arriveras à la guerre. Oh! messieurs les bourgeois, vous croyez que le peuple se brûlera encore les doigts aux révolutions pour que vous les dévoriez sous ses yeux! Pas de ça, s'il vous plaît. Le peuple gardera ses conquêtes. Mais le peuple, Comtois, c'est la pépinière de tout! il a tout fourni sous notre première république. D'où sortaient les maréchaux? du peuple. Les généraux? du peuple. Les administrateurs? du peuple. Partout on retrouvait le peuple. Eh bien, on le retrouvera encore. C'est un pli à reprendre. Avant quinze jours, Comtois, tu seras ministre.

— Encore!

— Et moi aussi, je veux voir clair dans le trésor. Il me semble qu'on y prend beaucoup et qu'on y met peu. J'en aurai le cœur net.

— Mauvaise tire-lire, Percheron.

— Que de bien nous allons faire, Comtois! Que

la France va être fortunée ! Plus d'exploitation de l'homme par l'homme ; c'est la première réforme à introduire dans nos lois. Étions-nous exploités ! L'étions-nous ! Mais cela va cesser. Plus de salaires ! A bas les salaires ! C'est trop humiliant ! Il n'y aura plus que des associés sur le beau sol de France.

— Comme pour le caillou, dit mélancoliquement l'athlète.

— Un ouvrier, reprit le Percheron, aura toujours vingt-cinq francs dans sa poche ; l'État les lui garantit. C'est au plus juste, il n'y a pas à marchander. L'ouvrier aura un palais pour ses vieux jours, situé dans un canton salubre. Il pourra jouir du spectacle de la nature et du parfum des fleurs. J'ai là-dessus les plus grandes idées, Comtois. Vingt-quatre heures seulement de puissance, et l'on verra. Il n'en faut pas tant, quand on veut, pour faire le bien. J'assurerai à l'ouvrier le sort d'un roi sur le trône. Ce n'est pas les fracs qui feront jamais cela. Avant d'arriver, les fracs promettent monts et merveilles. L'ouvrier aura ceci, l'ouvrier aura cela. Ils n'ont pas la bouche assez grande pour dire tout ce qu'ils feront pour lui. Une fois nommés, adieu les promesses, adieu les bienfaits. Ils nous faussent

abominablement compagnie. Ainsi, plus de fracs, c'est entendu, Comtois : rien de tel que de traiter ses affaires soi-même. Je me charge du sort de l'ouvrier, et tu verras ce que j'en ferai. Il aura le couvert assuré et tout ce qui s'ensuit. Bien vêtu, bien logé, toujours cinq écus neufs dans la poche, je te l'ai dit. C'est le minimum. Devant les tribunaux, il aura toujours raison. Dans les grandes cérémonies, c'est lui qui aura le pas. Il faut donner une leçon au bourgeois. Il faut qu'on s'accoutume à honorer la blouse. Le bourgeois a assez fait le fendant, c'est au tour de l'ouvrier.

— Mais personne ne voudra plus être bourgeois, alors.

— Quand cela serait, Comtois ! Vois donc le beau mal ! Qu'est-ce que le bourgeois, après tout ? Un champignon malsain. Une société sans bourgeois n'en serait pas plus malade. Pourquoi sont-ils là, dis-le-moi ? Pour pomper notre substance, pour s'engraisser de nos sueurs. C'est assez connu qu'ils n'ont pas d'autre emploi, et celui de monter leur garde. Il n'y en aurait plus demain, que les choses n'en marcheraient ni plus ni moins que d'habitude. On s'est trop habitué à regarder le bourgeois comme un élément nécessaire dans la marche des

sociétés ; le bourgeois n'est qu'un parasite, on lit cela dans tous les papiers.

— Il est sûr et certain, dit sentencieusement le colosse, qu'on s'en passerait au caillou.

— Et le riche, voilà un préjugé ! Aussi comme je le supprime ! Oh ! là-dessus, vois-tu, je serai de fer. Plus de riches ! Plus de riches ! Et tant qu'il y en aura un, il n'y aura rien de fait. C'est notre plaie que les riches, Comtois. Les papiers publics nous le disent assez. Tout homme qui aura plus de cent francs chez lui sera fusillé ; il faut des mesures de rigueur. Cent francs, c'est encore un joli denier. Et plus de beaux meubles, entendons-nous !

— Bien ! Et les ébénistes, Percheron ?

— Ils feront autre chose ; l'ouvrage ne manquera pas. Plus de beaux carrosses à livrée, avec des cochers tout battant neufs.

— Et les carrossiers ? Et les gens de maison ? Et les marchands de chevaux ?

— Ils feront autre chose ! Ne sois pas en peine pour eux ! Plus de service d'argent surtout ! Plus de surtouts ! Plus de vermeil ! Un peu de Ruolz, et encore, encore !

— Ah çà, mais, Percheron, voilà bien des gens à qui tu fais du tort. Les orfévres, les bijoutiers,

les plaqueurs, les tourneurs, les monteurs! Qu'est-ce que tout cela va devenir avec toi?

— Ils feront autre chose, Comtois, ils feront autre chose. N'aie point de souci là-dessus.

— Il est sûr et certain, pensa le philosophe, qu'ils pourront toujours faire du caillou.

— L'essentiel, vois-tu, c'est d'aller au cœur du riche, de frapper le riche. A quoi servent ces beaux hôtels avec des cours et des jardins? N'est-ce pas trop de place pour si peu de gens?

— Et les architectes, Percheron, et les maçons, les tailleurs de pierre, et tous les gens du bâtiment?

— Ils feront autre chose! Tu t'arrêtes à des futilités. C'est comme aussi les fanfreluches, les brimborions qui garnissent ces hôtels! Un tas de camelote dont je ne donnerais pas un sou, des bronzes, des tableaux, des statues, des gravures! Je te demande à quoi cela répond?

— Dame, Percheron, répondit l'ouvrier de plus en plus scandalisé, cela répond à faire travailler des peintres, des doreurs, des dessinateurs, des graveurs, des sculpteurs, enfin tous les hommes de l'art! Ce n'est pas toi qui leur donnerais de l'ouvrage, n'est-ce pas?

— Ils feront autre chose! Tu as des vues étroites,

Comtois. Tu ne prends pas les questions de haut. Voyons, il n'y a qu'un mot qui serve. Veux-tu, oui ou non, que la société reste ce qu'elle est? Es-tu pour l'exploitation de l'homme par l'homme?

— Mais non, Percheron, mais non!

— Eh bien, alors, faut sangler le riche. Tant que le riche ne sera pas sanglé, la société sera ce qu'elle est. L'homme sera exploité par l'homme. Et à sangler le riche, il faut que ce soit vigoureusement fait. Des mains de fer, des poignes solides! Tu ne lis pas les papiers publics, Comtois. Autrement tu verrais qu'il s'est dit d'assez bonnes vérités là-dessus. Le riche! oh! le riche! c'est ma bête noire, mon cauchemar. Tant qu'il y aura un riche ici-bas, je m'y croirai déplacé. A bas le riche!

— N'empêche qu'ils font vivre bien des gens, dit le colosse en forme de conclusion. Tous les hommes des métiers puisent un peu dans leur bourse.

— Mais ils feront autre chose, malheureux, ils feront autre chose! On ne peut donc te sortir de là? Tu en deviens monotone.

— Oui, je sais, dit le Comtois. Du caillou! Ils feront du caillou! Mais ça n'est pas toujours gai, le caillou! M'est avis qu'il serait temps d'aller s'y remettre. Qu'en dis-tu, Percheron?

La séance fut levée, et les deux amis regagnèrent leurs chantiers. Le Percheron était heureux ; il avait développé ses vues et ses plans d'avenir. Ces succès le touchaient, le charmaient. Il apportait dans les questions politiques autant d'ardeur que le Comtois y mettait d'insouciance. Il s'honorait d'être là-dessus le plus fort de sa brigade ; il était ce que l'on appelle un meneur, c'est-à-dire le fléau et la honte des ateliers. Personne ne faisait plus de sacrifices que lui à l'achat de ce poison à un sou la dose qui se distribuait chaque matin dans les rues. Il avait les poches garnies de journaux de toutes les nuances, et surtout des plus foncées. Il les lisait à haute voix, les commentait, les propageait d'un chantier à l'autre, et s'y ménageait de la sorte un certain ascendant. Il était le Démosthènes des brigades, comme le Comtois en était le Milon.

La journée se passa sans autre incident. Seulement, le soir, à l'heure de la paye, les deux compagnons se retrouvèrent sous une hutte de branchages qui servait de cantine aux ouvriers :

— Eh bien, dit rapidement le Percheron à l'oreille de son ami ; ça tient toujours, Comtois ?

— Ça tient, répliqua celui-ci.

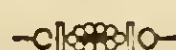
— Tu sais que nous passons ministres du coup.

Ainsi, apprête tes poignes, et mets-les à la hauteur des événements. A lundi.

— A lundi, répéta notre stoïcien.



CHAPITRE XXX.



Le Viol.

Plus on allait, plus le ciel se chargeait d'orages. Le peuple était ivre; les fumées du pouvoir lui troublaient le cerveau. Il lui tardait de s'emparer du rôle auquel de tous côtés on le conviait; il se promettait de ne plus l'amoindrir par des délégations abusives. Tout par le peuple, c'était le mot des clubs, et le Percheron leur servait d'écho. Au peuple le soin de régler désormais les conditions de son bonheur. Il ne devait compter que sur lui-même, et se payer de ses mains. Ces théories de violence trouvaient, il faut le dire, parmi les ouvriers, bien des consciences rebelles ; mais, à l'aide du bruit et

d'une sorte de pression, le mal gagnait du terrain. Il n'était pas jusqu'au Comtois, ce sage et prudent Comtois, qui ne cédât à cet entraînement et n'eût livré son âme au démon de la révolte.

De fâcheux symptômes frappaient les yeux les moins attentifs. L'Assemblée nationale, issue du suffrage universel, ne convenait déjà plus à ces masses égarées. Elles n'y trouvaient pas, à un degré suffisant, l'expression de leurs sympathies et de leurs vœux. Autour de l'enceinte législative s'élevait un concert de récriminations qui allaient jusqu'à l'outrage. A la sortie des séances, les élus du peuple avaient à affronter une double haie de mécontents, qui semblaient prendre à tâche de tempérer chez eux les joies du triomphe et les enivrements de la grandeur. L'insulte volait de bouche en bouche, et la menace s'y mêlait.

— Nos commis, voici nos commis ! disait une voix.

— Des commis à vingt-cinq francs par jour ! reprenait un autre. Si ce n'est pas de l'argent volé !

— Et nous qui ne gagnons que vingt sous ! ajoutait un troisième. Quelle pitié !

— A la porte nos commis ! répétait la foule à l'unisson.

Un jour, l'un de ces malheureux posa à haute voix le problème suivant :

— Vaut-il mieux faire passer la Seine dans l'Assemblée, ou l'Assemblée dans la Seine ?

De longs éclats de rire accueillirent cette affreuse saillie. La haine était sur les lèvres et dans les cœurs. Vingt journaux l'alimentaient et y apportaient un acharnement voisin de la férocité. L'Assemblée était réunie à peine ; elle avait huit jours de date, et déjà la presse des clubs et des carrefours l'accusait de n'avoir pas inondé la France de bienfaits, tiré une Constitution de ses flancs, introduit les populations dans la terre promise, rétabli le crédit, aboli la misère, conclu enfin le mariage du travail et du capital, ce rêve d'imaginations malades. Que de déchaînements à ce sujet ! Quelles accusations ! Quels reproches ! Un parlement populaire s'oublier ainsi ! Méconnaître tant de douleurs ! Fermer l'oreille à tant de plaintes ! Non, une telle faute ne pouvait demeurer sans châtiment. Une Assemblée à qui huit jours ne suffisaient pas pour faire le bonheur de la patrie était une institution jugée sans retour ; elle avait encouru et signé sa propre déchéance.

Ces imputations, ces propos, ces insultes présa-

geaient un éclat prochain. Dans les clubs et dans les ateliers nationaux, tout s'y préparait. Il ne s'agissait plus que de trouver un prétexte ; le plus léger devait suffire. A point nommé, la Pologne le fournit. On sait qu'à défaut d'autre appui, les discours n'ont pas manqué à ce malheureux pays. Si les paroles valaient des coups de canon, il y a fort longtemps que l'indépendance lui serait rendue, et qu'il disposerait de lui-même. En son honneur, l'Assemblée allait ouvrir un nouveau tournoi ; c'était le trentième. Ceux qui aimaient ce thème ne cachaient pas leur ravissement. Les uns mettaient à neuf d'anciennes phrases ; d'autres croyaient devoir en préparer de nouvelles. Tous éprouvaient le besoin de dire une fois de plus à ce royaume infortuné que son sort était l'objet de vœux sincères, mais impuissants, et de lui expédier, par la voie de la tribune, plus de consolations que de baïonnettes. Noble Pologne, terre des Jagellons, que ta grande âme, à de tels accents, doit tressaillir d'aise ! Si personne n'a la force de soulever le marbre sous lequel tu reposes, au moins de temps à autre le couvre-t-on de fleurs, et c'est un dédommagement glorieux.

Le dessein en était pris, on se proposait de re-

commencer l'apothéose. Il y avait vingt orateurs inscrits; la jeune et la vieille garde devaient donner. Le bruit s'y répandit au dehors, et une certaine émotion s'attacha à ce dessein. On se demandait si la République parviendrait à rajeunir un thème bien usé, et si son épée frapperait encore dans le vide. Les clubs s'en préoccupaient aussi, quoique à un point de vue différent. Au fond, la Pologne leur importait peu; les vrais révolutionnaires ont un goût médiocre pour les thèses de sentiment. Ce qu'ils poursuivaient, c'était une manifestation qui les mît en présence de l'Assemblée, et l'obligeât à transiger avec eux. Entre elle et les clubs, existait un conflit qu'il était temps de vider. Ils avaient essayé de la réduire; elle résistait. Ils avaient voulu la mettre en tutelle et lui imposer leurs affidés; l'Assemblée les avait éconduits. C'était la guerre, et le nom de la Pologne servait à couvrir l'ouverture des hostilités. Terre des Jagellons, il ne te manquait plus que cette dernière infortune!

Ce fut une journée mémorable, une date funeste dans le régime nouveau. Je laisse à d'autres le soin d'en raconter les incidents. La trompette de l'histoire serait déplacée dans mes mains. Il ne man-

quera pas d'écrivains pour retracer l'audacieux attentat qui s'accomplit, de malentendu en malentendu, en face d'une population en armes ; ce viol impudent d'une Assemblée trop jeune encore pour s'en défendre avec succès. Ce sont là des tableaux et des récits dignes d'un burin sévère. Qu'il me suffise de reproduire mes propres impressions et les épisodes auxquels nous fûmes mêlés.

On avait fait tant de bruit de cette séance où la Pologne allait reverdir, qu'à aucun prix Malvina n'eût voulu y manquer. Les craintes d'une agitation extérieure, loin de tempérer ce désir, y ajoutaient un aiguillon de plus. Elle se mit donc en quête d'un billet, et à force d'instances elle l'obtint. J'en cherchai un de mon côté; ma poursuite fut moins heureuse. Le feu était aux entrées ; partout j'arrivai trop tard. Il fallut dès lors abandonner ma femme à un huissier sur le seuil du palais. Ces séparations n'étaient pas rares, et cette fois pourtant je ne m'y décidai qu'à regret. J'avais comme l'instinct et le pressentiment d'un danger.

— Si tu y renonçais? lui dis-je au moment de la quitter.

— Et pourquoi, mon chéri?

— Que sais-je? Il y aura peut-être du bruit.

— Bah ! eh bien, au petit bonheur ! N'aie pas peur, mon mignon, on a bec et ongles.

— Et si les clubs donnent?

— Les clubs ! qu'ils y viennent! Est-ce qu'ils mangent les femmes, par hasard? Sois en paix, Jérôme, on ne m'enlèvera pas.

Je la quittai, et rejoignis Oscar, qui m'attendait sous l'obélisque, à l'ombre de ce monument. La vue des ibis charmait ses loisirs, et il remerciait le grand Sésostris de nous avoir procuré cette heureuse distraction. La seule objection qu'il élevât, c'est que le bloc de pierre ne répandait pas précisément une grande fraîcheur, et qu'en fait d'abri contre le soleil, on aurait pu trouver quelque chose de plus efficace. Ce grief écarté, il n'avait que des éloges à donner au granit de Thèbes, et se plaisait à reconnaître dans les oiseaux des Pharaons un sentiment primitif qui les rattachait aux meilleures époques de l'art.

— C'est le triomphe de la sculpture en creux, disait-il ; vois ce cachet, Jérôme. Vingt volatiles, et tous différents. Puis l'idée profonde, le sens mystérieux. N'aie pas peur de trouver chez ces Égyptiens l'art sensuel, l'art matériel. Du sombre, du grand, voilà tout. Ils n'ont point de vieillard dé-

charné, avec un bois de lance dans la cuisse; pas si puérils. Ils n'ont point de femmes nues, avec des chairs pétries voluptueusement; pas si obscènes. Mes Égyptiens sont sévères et obscurs, c'est pourquoi je les aime. Si cet obélisque fournissait un peu plus d'ombre, que de fois je viendrais l'admirer! Ces ibis surtout! Dieu! les beaux oiseaux!

Rien aux abords de l'Assemblée n'était de nature à causer de l'alarme. Le pont, les quais, la place, tout était libre. Point de foule, point de bruit. Un bataillon de garde mobile occupait seul les avenues; son attitude était celle de la sécurité et du repos. Quelques aides de camp allaient et venaient; les représentants se rendaient à leur poste. Il n'y avait dans tout cela que le mouvement habituel et la physionomie ordinaire des lieux. Comment croire qu'en un ciel si pur couvât une tempête? J'avais beau jeter les yeux sur tous les points de l'horizon, je n'y découvris pas même de nuage lointain, siége de la foudre et des éclairs. Partout une population tranquille et clair-semée; des oisifs sous les marronniers, et à peine dans les angles des rues quelques groupes inoffensifs qui se dispersaient au premier mot.

— Viens, dis-je à Oscar; il fait un soleil à mettre

l'asphalte en fusion ! Tu admireras tes ibis un autre jour.

Nous prîmes par les boulevards, en gardant le côté de l'ombre. Même calme sur notre chemin, même tranquilité. Chacun était à ses affaires ou à ses plaisirs ; les visages ne témoignaient d'aucune préoccupation. Les devantures des magasins portaient leur assortiment accoutumé ; les changeurs étalaient leurs sébiles pleines, les joailliers leurs parures de brillants ou de rubis. On eût vainement cherché un panneau fermé ou un étalage en désordre. Cet état de choses se prolongea jusqu'à la porte Saint-Denis : là nous eûmes un autre spectacle. Un changement de décor ne procède pas plus brusquement. On eût dit que la scène se transformait au coup de sifflet du machiniste. Des milliers de têtes couvraient la chaussée et s'y déroulaient jusqu'aux limites de l'horizon. A des ondulations uniformes, on voyait que cette multitude obéissait au même sentiment et marchait du même pas. Des rameaux verts formaient au-dessus d'elle un panache de verdure qui s'agitait au gré de la brise. Des chants, des cris s'échappaient du sein des groupes les plus lointains, et arrivaient jusqu'à nous. Le nom de la Pologne y dominait.

— Voici nos hommes, pensai-je ; mes pressentiments ne me trompaient pas.

Oscar s'animait à ces accents familiers ; je m'en apercevais aux frémissements dont sa barbe était le siége.

— Vive la Pologne ! s'écria-t-il, jaloux de s'associer à la manifestation.

C'était un esprit révolutionnaire : les artistes le sont volontiers. La misère même ne les corrige pas.

— Veux-tu te taire ! lui dis-je en accompagnant ces mots d'un geste assez vif. Tu vas nous compromettre horriblement.

— En criant : Vive la Pologne ! Allons, mon cher ! c'est mon cri de nature. J'ai été bercé avec ce cri-là. La Pologne, elle repose dans les abîmes de mon cœur.

— Soit ; mais qu'elle n'en sorte pas ! C'est du sérieux aujourd'hui ; je vois cela dans l'air. Tu nous compromettrais, te dis-je !

— Encore ! ah çà, pour qui me prends-tu ? moi, renier mes affections ! dissimuler mes sympathies ! trahir mes sentiments ! Je vois, Jérôme, que tu ne me connais pas. Un mot seulement, et tu en jugeras mieux. Entre huit et quinze ans, j'ai eu en face, constamment en face, le général Ponia-

towski se précipitant dans les flots de l'Elster. Je veux bien que le héros fût mal enluminé, le cheval un peu roide et la pose susceptible de retouche; mais il n'empêche que ce grand homme et son coursier sont demeurés sept ans sous mes yeux. Et tu veux que j'oublie ces estampes-là? Jamais, mon cher, jamais. Vive la Pologne!

Lutter contre Oscar était du temps perdu; d'ailleurs la colonne arrivait avec ses trophées de feuillage. Elle inondait les boulevards et menait un formidable bruit. Les premières lignes se composaient de membres des clubs, qui montraient en guise d'insignes leurs cartes fixées sous la boucle de leurs chapeaux. Puis venaient les corporations d'ouvriers précédées de leurs bannières, et les brigades des ateliers nationaux avec leurs guidons. Le Percheron et le Comtois figuraient aux premiers rangs de cette élite. D'autres drapeaux, créés pour la circonstance, portaient les mots : Vive la Pologne! grossièrement charbonnés sur la zone blanche. Cette multitude obéissait à des chefs, et dans sa confusion même gardait un certain ordre. Les files étaient régulières, et les corps d'état disposés en échelons. Çà et là, aux angles des rues, se montrait l'un des grands ordonnateurs de la manifestation. C'était ou

un président des clubs ou un personnage que la captivité avait rendu célèbre. Il assistait, le front radieux et la voix haute, au dénombrement et au défilé de son armée, la réchauffait par une courte allocution, par un cri jeté à propos, par des poignées de main distribuées avec discernement. Oscar connaissait tous ces princes de l'émeute, tous ces héros de la prison.

— Bien, disait-il, voici Doullens. Ça commence à se dessiner. Doullens, c'est un joli début. Pourvu que le Mont Saint-Michel s'en mêle, nous rirons. Dieu me pardonne, je l'aperçois. Tiens, Jérôme, envisage-moi ces boussoles. Comme c'est frappé ! Comme c'est conforme à l'emploi ! Toutes jetées dans le moule de l'exaspération. Vois donc ! l'œil allumé et la menace aux lèvres. Quand ils marchent, le pavé frémit ; quand ils chantent, la boutique se ferme. Tu as raison, mon cher, c'est du sérieux. L'état-major donne, il y aura du bruit.

— Que te disais-je ?

— Ces gens-là ne sont pas d'un tempérament à travailler pour la Pologne ; je te l'accorde, je le reconnais. Ils ont trop de prison pour cela. Dès lors tout est possible ; la chance est à l'imprévu.

— Il faut les suivre, ajoutai-je inquiet.

— Sans doute, sans doute, reprit Oscar, en proie à une certaine préoccupation. Mais je ne me trompe pas, ajouta-t-il après un court silence ; c'est lui, c'est bien lui. Mon œil n'est pas le jouet d'une illusion. Jérôme, ceci devient très-grave. Ne quittons pas la partie ; descendons avec cette multitude le fleuve des événements.

— Aurais-tu quelque indice nouveau, Oscar ?

— Tours s'en mêle, Jérôme, c'est tout dire. Si Tours descend dans la rue, le grès de Fontainebleau va se déraciner de lui-même et se former en barricades. Oui, c'est bien Tours. Ne l'aperçois-tu pas ? Si chétif en apparence, et si indomptable en réalité ! Il promène sur ses légions un regard plein de défiance et d'orgueil. Vois comme on l'accueille sur le front de bataille. Que leur dit-il ? Quelques mots seulement ; mais avec quelles acclamations ils sont reçus ! Tu as vu l'état-major, Jérôme ; voici le général ! Et quel général ! L'empire des ténèbres n'en a pas de plus sombre. Décidément la terre des Jagellons n'est qu'un vain prétexte ; il n'y a de Pologne ici que sur les drapeaux.

— Hâtons le pas, lui dis-je ; il faut les devancer.

A mesure que la colonne envahissait les quar-

tiers opulents, on voyait les magasins se fermer précipitamment devant elle. Cette portion des boulevards, si calme naguère, cédait à un effroi soudain. Depuis quatre mois, Paris s'était mis à ce régime. Il passait de l'alarme au repos, et du repos à l'alarme, avec une aisance égale et une sorte d'abandon. Aux émotions extérieures, il opposait la manœuvre des panneaux, toujours prêt, suivant l'état du pavé, à les ouvrir ou à les clore. En cette circonstance, la précaution n'était pas de trop. Animée par la présence de ses chefs, la multitude contenait mal ses ardeurs. Les chants avaient une âpreté qui trahissait l'état des esprits. Les cris s'élevaient de minute en minute à un diapason plus élevé. L'air était plein de notes menaçantes. Ce rassemblement tumultueux recevait, comme autant d'affluents, des groupes qui débouchaient de chaque rue et lui donnaient des proportions formidables. Des milliers d'Italiens et de Polonais venaient s'y joindre avec l'étendard de leurs pays. Les uniformes abondaient et les épaulettes des grades supérieurs n'étaient pas rares. Les corps même chargés de la police avaient fourni un contingent. Tout ce monde marchait avec la confiance de gens qui disposent de l'empire. De-

vant eux, la force publique semblait disparaître et s'évanouir. Ils étaient les maîtres; et s'ils n'usaient pas de leur puissance, c'était évidemment par discrétion.

Ce spectacle n'avait rien de rassurant; il promettait une journée orageuse. Les généraux de l'émeute n'étaient pas hommes à descendre inutilement sur le terrain, et leurs physionomies trahissaient le sentiment de leur force. Sur leur passage éclatait une vaste complicité. Ils s'avançaient vers le but sans embarras, sans obstacles. Jusqu'aux portes mêmes de l'Assemblée, il en fut ainsi. Sur un seul point on put croire à une répression sérieuse. Le pont qui conduit au palais était gardé par quelques baïonnettes.

— Enfin, me dis-je, on va les arrêter. Gagnons les quais, Oscar; il se peut qu'une collision s'engage.

Vain espoir! une avant-garde se détacha du rassemblement, et après quelques mots échangés, força violemment les consignes. En un instant, le palais fut cerné par des groupes furieux. L'imprévoyance ou la trahison leur en livrait l'accès. Peu de troupes dans les cours et dans les jardins; pas un préparatif de défense. C'était à se voiler le

front de honte et de douleur. Quelques milliers d'énergumènes allaient profaner une enceinte consacrée par le suffrage universel, attenter à la majesté du peuple dans la personne de ses élus. Cet acte impie n'était pas le résultat d'une surprise de nuit ; il ne s'accomplissait pas à la faveur des ténèbres : c'est en plein jour qu'il se consommait, en face d'un soleil éclatant et dans une ville gardée par deux cent mille citoyens en armes. Page honteuse pour tous! Triste et fatal début! Le temps même n'effacera pas cette souillure. Il restera dans l'histoire ce fait digne d'une horde de barbares, que, pendant trois heures, une Assemblée sortie de l'urne populaire est restée exposée sans défense, en toute impunité, aux outrages d'écoliers turbulents et au contact d'aventuriers impurs.

Des sommets du pont, nous pûmes suivre de l'œil ces odieuses scènes. Je ne pouvais croire à une trahison, et je m'attendais à un exemple terrible. Les grilles cédaient pourtant ; encore un effort et l'enceinte était violée. Elle le fut, grâce au poignet du Comtois, qui opérait au premier rang. L'issue une fois ouverte, cette foule s'y engagea en poussant des cris confus. Ce fut un tourbillon devant lequel tout céda, gardiens, huissiers,

sentinelles, vétérans. Le drame changea de théâtre. Le vide s'opéra aux abords du palais pendant que l'enceinte se peuplait d'hôtes inattendus. A cette vue, une réflexion m'assaillit. Ma femme était dans cette salle, livrée à l'envahissement. Elle y était seule; point de bras pour la défendre ou la secourir.

— Oscar, m'écriai-je, veux-tu me suivre?

— Volontiers, me répondit-il.

— Courons vers le palais et tâchons de pénétrer comme les autres. Je veux tirer Malvina de ce guêpier.

— Allons, dit Oscar.

Au moment où nous arrivâmes, la grille se refermait; un membre des clubs avait remplacé le gardien et faisait la police de l'entrée.

— Vos cartes? Montrez vos cartes.

— Quelles cartes, répliquai-je? Il me semble qu'on s'en passe aujourd'hui.

— Cela dépend, reprit le cerbère. Êtes-vous des Droits de l'Homme, ou du Conservatoire, ou du palais National? A ce compte, l'entrée est libre. Autrement, non. La carte au chapeau, c'est l'ordre.

J'eus beau insister, on m'opposa une consigne inflexible. A toutes les issues, elle se reproduisait.

Les affiliés des clubs avaient seuls la faculté de circuler. L'émeute se gardait ainsi contre les surprises :

— C'est une charge d'atelier, me dit Oscar. Vois, mon cher, comme tout est calme au dehors. Pas un fusil, pas une barricade : la population de Paris se repose sur la foi des traités. Le banquier est à la Bourse, le marchand dans sa boutique, le juge sur son siége, et personne ne se doute qu'à trois cents personnes, on escamote ici une Assemblée et une République ! Rien que ça, mon cher, et du même coup de filet. Parole d'honneur, on se dirait en Turquie. Étrangler un gouvernement entre deux portes, c'est renouvelé du sérail, comme les pastilles de ce nom. Et ils appellent cela un genre moderne !

— Tu les désavoues donc ?

— De toutes les puissances de mon âme, Jérôme ! J'aime le peuple, je ne veux que le peuple ! mais je le veux à ciel ouvert, sur le pavé, et non dans un traquenard ! Il se bat, mon peuple, mais il n'insulte pas. Il a, au plus haut degré, le sentiment des convenances. Le vois-tu, là-bas, près des ibis de l'obélisque ? voilà comment je l'aime ! Calme et fort ! Évidemment on le trompe ! Il ne sait pas ce qu'on fait en son nom.

Oscar avait raison : le gros du rassemblement demeurait sur la place, ignorant ce qui se passait et attendant en silence l'issue de la manifestation. Pour beaucoup, il ne s'agissait que de la Pologne ; les chefs n'avaient livré leur dernier mot qu'aux affidés. Ainsi s'explique cette attitude tranquille, à quelques pas du théâtre où se consommait le plus incroyable attentat. C'était une véritable journée des dupes, pleine de surprises sans motif et de trahisons par ricochets. Comme dénoûment imprévu, la prison attendait les vainqueurs.

Cependant nous ne pouvions pas pénétrer dans l'enceinte, et une inquiétude mortelle me navrait le cœur. Au milieu de ces scènes de violence, que devenait Malvina ? N'y avait-il aucun péril pour elle ? Qui sait jusqu'où iraient les fureurs de cette troupe déchaînée ? Éperdu, j'écoutais alors et recueillais les bruits qui s'échappaient de la salle envahie ! J'essayais d'y deviner l'état des esprits et les incidents de ce drame douloureux. Soin stérile ! Il n'arrivait au dehors qu'un bourdonnement confus, mêlé d'explosions soudaines. Le seul indice appréciable était l'intensité du bruit. Tantôt il éclatait au point de faire trembler le palais sur ses bases ; tantôt il passait à l'état de murmure sourd et continu.

Qu'augurer de cela, si ce n'est que l'orage intérieur avait ses périodes d'acharnement et ses moments de relâche? Je n'en étais pas mieux fixé sur le sort de ma femme et sur les dangers qu'elle courait.

Je passai ainsi trois cruelles heures; j'allais aux enquêtes, je surveillais les issues. J'espérais toujours que Malvina aurait le bon sens de se soustraire à cette mêlée ; je comptais sur son sang-froid, sur sa présence d'esprit. A chaque instant il me semblait l'entrevoir. C'était mon idée fixe, et, s'il faut l'avouer, le salut de la patrie ne venait qu'au second rang. Aussi bien des mouvements eurent-ils lieu autour de moi sans que j'y prêtasse une attention suffisante. Les plus étranges visages se succédaient, et on voyait circuler de main en main les ordres les plus contradictoires :

— Battez le rappel dans toutes les mairies !

— Défense aux mairies de battre le rappel.

— L'Assemblée est envahie ; il est urgent qu'on la délivre.

— Que personne ne s'alarme ; l'Assemblée est libre ; elle écoute des pétitions en faveur de la Pologne.

Au milieu de ces hésitations, la force publique grossissait à vue d'œil ; elle couvrait les places et les

quais ; le palais même eut bientôt une ceinture de baïonnettes. On avait sous la main tous les moyens d'action, et personne n'osait s'en servir. Les épées restaient dans le fourreau, faute d'un ordre qui les en fît sortir. En attendant, l'Assemblée demeurait sous le coup des plus abominables insultes. Le mal et le remède étaient voisins, à peine séparés par quelques murs, et pendant une heure encore on laissa empirer l'un sans user de l'autre. Ce fut en vain que je m'y prodiguai. J'allai de légion en légion, de bataillon en bataillon, indiquant la salle comme le théâtre d'une profanation flagrante. Rien n'y fit. Les ordres manquaient ; pas un soldat ne s'ébranla. On eût dit que l'émeute avait des complices sur tous les points, dans tous les rangs. Pour plusieurs, c'était un dilemme fatal ; ils n'avaient de choix qu'entre la connivence et le vertige.

Je gardai mon poste jusqu'au bout ; on ne m'en eût pas arraché vivant. Oscar surveillait une issue et moi l'autre ; Malvina ne pouvait nous échapper. Cette attente fut un long supplice ; les minutes y prenaient les proportions des heures. Mille fantômes m'assiégeaient ; je ne rêvais que deuil et catastrophes. J'allais jusqu'à me reprocher de n'avoir pas forcé des consignes arbitraires, et pénétré dans l'en-

ceinte au prix d'un combat. Peut-être eussé-je affranchi mon esprit de tout regret en essayant ce moyen extrême, si le bruit du tambour n'eût retenti sous les voûtes du palais. C'était le pas de charge, grossi par mille échos et accompagné de clameurs violentes. A ce mouvement intérieur, répondirent des opérations autour du monument. En quelques minutes l'investissement fut complet. L'effet de cette double combinaison fut prompt et décisif. Chassée du théâtre de ses violences, la foule vint se heurter contre les baïonnettes et eut quelque peine à se faire jour.

— A l'Hôtel de ville ! à l'Hôtel de ville ! criait-on de tous côtés.

Ce flot était si impétueux, qu'il m'entraîna ; Oscar n'y résista pas mieux, et ce fut à grand'peine que nous nous rejoignîmes.

— C'est trop curieux, me dit-il ; il faut que je suive l'affaire jusqu'au bout.

— Où vas-tu ? lui dis-je.

— Où je vais, Jérôme? Qui le sait ? Demande-le à ces enragés. Je vais où ils me conduisent.

— A l'Hôtel de ville ! ils le crient assez haut.

— Eh bien, va pour l'Hôtel de ville ! Ce n'est guère le chemin de la terre des Jagellons ; mais

qu'importe? Quels êtres curieux! Il faut qu'ils prennent l'Hôtel de ville tous les huit jours.

— A l'Hôtel de ville! répéta la foule.

— C'est cela, à l'Hôtel de ville! reprit Oscar. On ne saurait le prendre trop souvent.

Je voulus le retenir, il trompa mes efforts. Au contact de cette foule, le vertige révolutionnaire l'avait ressaisi. Tout le témoignait, l'éclat de ses yeux et les grands effets de sa barbe. Il fallait l'abandonner à son destin. J'avais d'ailleurs un devoir plus impérieux à remplir. Rien n'était éclairci sur le sort de Malvina. Était-elle encore dans le palais? Avait-elle suivi la foule? J'essayai d'entrer; les consignes les plus sévères s'y opposaient. Après celles des clubs, je rencontrais celles de la force publique. C'était à se désespérer. Je parcourus les abords du monument, visitai les cours intérieures, jetai les yeux dans les jardins et sous les colonnades: point de Malvina.

— Elle aura regagné l'hôtel, me dis-je. La salle est vide, les tribunes sont évacuées. Que ferait-elle ici?

Ce fut sur ce sentiment que je quittai les lieux. En toute hâte je repris le chemin de mon domicile. Dans ma pensée, elle devait s'y trouver. Depuis

longtemps elle m'y attendait, pendant que je m'obstinais à sa recherche. J'entrai à l'hôtel avec cette persuasion. Qu'on juge de ma surprise et de mon effroi : personne n'avait vu Malvina. Pour le coup, je la crus morte ou perdue. Une sueur froide se répandit sur tous mes membres ; je me sentis défaillir. Que faire? Où la chercher encore? A qui m'adresser? J'essayai de regagner le palais de l'Assemblée : impossible de s'y frayer un chemin. Les abords en étaient gardés militairement ; Paris se couvrait de troupes. Mille bruits circulaient, et, dans le nombre, des bruits sinistres. On disait que l'Hôtel de ville était le siége d'un gouvernement nouveau, et qu'avant deux heures la loi martiale serait proclamée et le régime de la Terreur inauguré par trois mille arrestations. Ces récits accroissaient mes angoisses et mon effroi. J'avais pris l'Hôtel comme dernier centre d'opérations : adossé à la porte, j'en surveillais les mouvements. Vivante ou libre, ma femme devait y chercher un abri naturel. J'y passai vingt minutes dans les tourments de l'attente. Enfin un commissionnaire passa brusquement devant moi et alla frapper aux vitres du concierge.

— Voici, monsieur, voici, dit à l'instant ce der-

nier en soulevant le loquet de la loge et faisant quelques pas de mon côté.

Il tenait un papier à la main et l'agitait avec un geste triomphant.

— Qu'est-ce? lui dis-je.

— Une lettre à l'adresse de monsieur, ajouta-t-il.

Je m'en emparai avec vivacité. O surprise! c'était l'écriture de Malvina; je l'ouvris, c'était son orthographe. Elle vivait, je respirai plus librement. Cette lettre pourtant soulevait un nouveau problème. Elle m'écrivait, au lieu d'accourir. Pourquoi cela? Qui la retenait donc? Était-elle captive? A ces heures et par un tel jour, pourquoi n'était-elle pas à mes côtés? Évidemment cette absence n'avait rien de volontaire. L'Hôtel de ville gardait un otage dans ses profondeurs; rien de plus clair. Ce fut sous cette impression douloureuse que je jetai les yeux sur la lettre de ma femme et que j'y lus ce qui suit:



CHAPITRE XXXI.



Récit de Malvina.

« Mon chéri,

« Sois sans crainte ; je jouis de tous mes membres. Rien de brisé ni de disloqué, toujours au complet. Ça n'a pas été sans peine, il est vrai ; la journée a été furieusement chaude. Quels mal appris ! Quels brutaux ! Il y a des gens qui laissent beaucoup à désirer sous le rapport de l'éducation.

« Il faut te dire d'abord que je suis hors de danger. J'ai quatre mobiles autour de moi et Simon, qui s'est très-bien conduit. Je t'écris sur la table d'un huissier dont on ne saurait trop faire l'éloge.

Ce porte-épée est plein de nobles sentiments ; il m'a donné un asile au moment de la bagarre, et va me faire replacer dans la tribune quand la séance recommencera. Tu comprends, mon chéri, que des occasions comme celle-ci sont chose rare. La nature n'en produit pas tous les jours. Quand on y est, il faut en profiter. Tu vas donc faire ton deuil de me voir avant deux ou trois heures. On n'a sauvé la patrie qu'à moitié ; dans quarante minutes d'ici on va la sauver définitivement. Ça ne peut pas se passer sans moi ; il faut que j'assiste à ce spectacle. Qu'est-ce que je risque, d'ailleurs, entre quatre mobiles et Simon par-dessus le marché, sans compter un huissier qui m'honore de sa confiance. La Belle au bois dormant n'était pas mieux gardée.

« Ainsi, mon mignon, faites vos ongles ou jouez du cure-dent ; toujours est-il que j'en ai encore pour une partie de la soirée. Et point de moue, surtout ; songez au pays qui nous contemple. Je n'ai pas cherché l'objet ; mais puisque j'y suis, il faut que j'en prenne mon plein. J'ai passé le plus dur ; il est naturel que je me dédommage. Quant à toi, Jérôme, pour te maintenir l'âme en paix, je me suis décidée à t'écrire. Je veux que tu saches que je vis, que je suis en bon état, et qu'on ne m'a pas mise en compote.

Voilà l'essentiel. Comme j'ai du temps devant moi, j'y ajoute le récit de l'événement. Écoute ça. C'est à déraciner les cheveux de ceux qui en ont.

« Je suis arrivée à l'Assemblée de fort bonne heure, comme tu sais ; j'y ai donc eu une excellente place : un coin de tribune, et sur le devant, tout ce qu'il y a de mieux. On nous promettait une séance de choix, et à grand orchestre. Les premiers orateurs devaient y donner, et on allait parler de la Pologne. Tu sais, mon chéri, que j'ai un faible pour les Polonais ; j'ai dansé tant de fois à leur sujet qu'il m'en est resté un bon souvenir. Au fait, me disais-je, tout le monde devient libre à qui mieux mieux. L'Italien, l'Autrichien, le Prussien ! Pourquoi pas le Polonais ? C'est un peuple doué de trop de guignon pour n'être pas intéressant. Il monte bien à cheval et sait se tenir auprès des dames. De toutes les façons, il mérite qu'on songe à lui. En aucun temps ça ne lui a manqué. Il a eu des concerts, il a eu des bals de charité, puis un nombre infini de séances publiques. C'en était une de plus, et autour de nous chacun s'en promettait de l'agrément. Hélas ! on comptait sans les clubs et leurs soutiens : ces gens-là gâteraient tout, même la Pologne.

« Le Polonais est bonne compagnie ; les toilettes

s'en ressentaient. Rien de chargé, mais du goût et du soin. Quelques robes de choix et des guimpes distinguées. Mon chapeau grenat y faisait très-bien. Notre tribune surtout était assortie à merveille; toutes personnes du monde et parfaitement vêtues. Il n'y avait que des goujats qui pussent leur manquer de respect. Mais réservons ce point, il ne faut pas aller plus vite que les violons. Tu me connais, Jérôme, tu sais que je me dégonfle volontiers. Dame! quand on a quelque chose sur le cœur, ça part tout naturellement. Je reviens donc; chacun aura son compte en temps et lieu. On ne perdra rien pour attendre.

« Bien, voici la séance qui s'ouvre. Le président monte au fauteuil, escorté des secrétaires en habit noir et des porte-flamberges que l'on nomme des huissiers. C'est une institution qui gagne à être connue, mon mignon; elle occupe désormais une place très-avantageuse dans mon esprit. De la politesse, des fracs français, des gants quelquefois, rien n'y manque. Il est bien que l'usage s'en conserve. Nous tournons trop au sans-façon. Vis-à-vis des dames surtout, ce sont de vrais chevaliers; ils leur assurent les premiers bancs, et veillent au maintien de la décence et des mœurs. Puis, quelle guerre aux ma-

lotrus ! — Chapeau bas, messieurs, chapeau bas ! Et si l'on résiste, expulsé. Oh ! point de grâce là-dessus. Il faut de la tenue avec eux. A moins pourtant que les clubs ne donnent. Alors, mon chéri, les huissiers se voilent le front et s'enveloppent de leurs fracs. On en a vu briser leurs épées. Je te l'ai dit, ce sont des chevaliers.

« Une fois le président assis, les représentants arrivèrent. Ils avaient l'air sérieux, et gagnaient lentement leurs places. On voyait bien qu'il y avait du grabuge dans l'air et qu'ils s'attendaient à quelque événement. Vrai, mon chéri, vus de la tribune, ces messieurs n'inspirent pas un grand respect. S'ils étaient seulement vêtus comme les huissiers, avec le Durandal au côté, ça produirait un effet d'ensemble. Mais il y en a qui portent un paletot gris, d'autres un habit marron. J'en ai remarqué en redingote chocolat. Un élu du peuple en drap chocolat ! Si ce n'est pas abuser du suffrage universel ! Je ne parle pas des gilets, qui sont d'une incohérence incroyable ! Quant au reste, je puis te dire que c'est l'Assemblée la plus mal culottée que j'aie vue ! La culotte, voilà où se distinguent les gens comme il faut. C'est le détail où la distinction est le plus rare ! Eh bien , ici, pas la moindre. Mauvaise coupe, tissus fanés, couleurs

grotesques! On peut dire que, de ce côté, la France est représentée horriblement. C'est un aveu pénible ; mais le culte de la vérité me l'arrache.

« Ensuite, faut-il l'avouer, mon chéri ? on pèche un peu par le maintien sur les bancs de ces messieurs. Je veux bien qu'ils ne s'astreignent pas à poser pour nous et à se donner des attitudes comme dans les tableaux vivants. Non, je ne vais pas jusque-là. Mais puisque la galerie est disposée à les admirer, il faudrait au moins qu'ils fissent quelques frais. Du tout, les voilà qu'ils s'étalent à la légère sur leurs siéges, prennent leurs genoux dans leurs mains ou se grattent abominablement la tête Si c'est permis! Ils sont souverains, cela est vrai ; mais un souverain est astreint à quelque dignité. Il est bon qu'il garde son quant à soi, qu'il s'observe, qu'il se dessine. Au lieu de cela, que font ces messieurs ? Ils papillonnent à droite et à gauche, entrent et sortent sans motif, causent entre voisins, jouent avec leurs couteaux de bois, abusent enfin des huissiers au point d'en faire des facteurs à la poste ou de simples audienciers. Traiter ainsi des hommes d'épée ! Vrai, je voudrais que l'élu du peuple passât un cours de tenue. La décence y gagnerait et la législation n'y perdrait rien. Avec ça et le frac

français, notre pays n'aurait pas son pareil pour cette institution. Je n'exige pas qu'ils aient tous les mêmes cheveux, mais ils pourraient tous avoir le même habit. Qu'on y joigne la brette, et ce sera un parlement achevé !

« Mais je jase, je jase, au lieu de raconter. Que veux-tu ? j'ai une heure devant moi et j'en profite pour remplir du papier. Ce que j'en fais, c'est également pour donner le change à ma colère. Je suis si montée contre les clubs, que j'en viendrais tout de suite aux gros mots. Pas de ça. Soyons sévères, mais polis. Qu'on les pende, mais avec toutes sortes d'égards. Ah ! vous croyez, tribuns de la borne, qu'on vous rendra injures pour injures, procédés pour procédés. Non, vraiment ! Vous avez foulé aux pieds un sexe sans défense, et porté à mon chapeau grenat un dommage dont il se souviendra longtemps. N'importe, je n'en suis pas à une coiffure près : vous serez jugés sans haine. Il faut qu'à la rigueur du châtiment se joigne la majesté de la sentence. Comment trouves-tu cela, mon mignon ? Ne dirait-on pas une de tes phrases, quand tu en faisais ? On se forme à ton école, à ce qu'il semble ! N'était la grammaire que je maltraite un peu, je pourrais aller loin. Bah ! on est ce qu'on est. Je

suis venue sous un chou et me suis élevée toute seule. J'ai eu la tête près du bonnet et je l'ai encore, j'en ai peur. Pour un rien je pars. Mais bon cœur, vois-tu, et amour du bien, voilà mon lot à moi et je n'en veux point d'autre. Oh! pour le cœur, je mets tout le monde au défi. J'en ai autant qu'une reine, et il n'est rien de grand et de bon qui ne puisse s'y loger. J'ai cet orgueil, du moins.

« Nous voici loin de la séance, Jérôme ; revenons-y. Les représentants avaient fini par s'asseoir ; presque tous les bancs étaient garnis. Le silence fut plus long à venir ; enfin, en s'enrouant un peu, les huissiers l'obtinrent. Le président y aidait avec son bourdon. Il sonnait la cloche à toute minute, et Dieu sait de quelle façon. Cette cloche est une invention qui se perd dans la nuit des temps. On la conserve par préjugé ; pour ma part, j'aimerais mieux une crecelle. A faire du bruit, il ne faut pas s'y épargner. On aurait encore le canon qui serait plus décisif. Bref, jusqu'à nouvel ordre, on a la cloche. Ce malheureux président en usait à se désarticuler le bras. Cette manœuvre eut du succès ; l'Assemblée éprouva quelque compassion pour l'homme qui se livrait à cet exercice fatigant. Elle se tut ; les discours commencèrent. On s'attendait à

la Pologne ; son moment arriva. Elle devait, dans la même séance, être mise à divers ingrédients. On la servit d'abord en pétitions, mets léger, hors-d'œuvre du début. Puis on entama le discours, c'est-à-dire la pièce de résistance. Vingt orateurs étaient inscrits ; rien que ça de Pologne. Mais on le savait, on en avait fait son deuil. Il fallait tout prendre, le mauvais et le bon, la marchandise de choix et la camelote. C'était convenu, arrêté. La Pologne méritait ce sacrifice : on y allait de bon cœur.

« C'est ici, Jérôme, que les événements se dessinent. Prête-moi un peu d'attention. Un orateur en habit noir occupait la tribune ; il y réveillait les souvenirs de l'empire, et parlait avec chaleur des lanciers polonais, quand un bruit épouvantable arriva jusqu'à nous. Ce bruit semblait venir tantôt du dehors, tantôt d'un souterrain. Je crus que des faux monnayeurs avaient établi leurs opérations dans les caves du palais, ou que les alliés étaient rentrés à Paris pour faire sauter le pont d'Iéna. Le bruit n'avait rien de fixe ni de régulier : c'étaient de grands éclats, suivis d'un silence. Il faut dire les choses ce qu'elles sont, mon chéri ; rien ne sert de flatter les gens. La première impression qu'éprouva

l'Assemblée fut assez désagréable ; il y eut quelques élus du peuple qui ne se l'avouaient pas, mais qui auraient tout aussi bien aimé être ailleurs. Simple question de préférence ! Plus d'un songeait à la vie des champs, à ce qu'elle a de doux et de paisible, quand les prés reverdissent et que la fauvette chante sur le bord de son nid. On a beau être représentant, on n'en est pas moins homme, et ces hurlements poussés aux portes du palais n'avaient rien de flatteur. Cependant la première émotion dura peu ; le sentiment du devoir l'emporta. Tu m'as quelquefois parlé, mon mignon, des sénateurs romains qui se firent égorger sur leurs fauteuils. Les élus du peuple sont exposés au même inconvénient ; c'est une partie de l'emploi. Ils se rassirent donc et attendirent l'événement. Je ne dis pas qu'ils eussent l'oreille à la Pologne et non au dehors ; mais enfin, la tenue était convenable et le maintien bon. On peut m'en croire, je m'y connais.

« Pendant quelques minutes encore, la Pologne revint sur l'eau. Pauvre pays ! qu'il a donc peu de chance ! Comme si ce n'était pas assez de la botte de la Russie, les clubs allaient y ajouter leur talon. Toujours écrasé ! toujours victime ! Enfin, c'est comme cela. Dieu le veut sans doute ; les hommes

n'y peuvent rien. L'orateur s'y prodiguait néanmoins ; il s'exprimait sur le compte des lanciers polonais dans les termes les plus flatteurs ; il protestait en faveur de ce corps si honorablement connu. Les bruits du dehors lui importaient peu ; les lanciers polonais ne devaient pas en souffrir. Malheureusement tout ne devait pas se borner à de simples bruits. Au moment où je m'associais aux éloges prodigués à nos fidèles auxiliaires, la porte de la tribune vola en éclats, et une légion de blouses y fit irruption. — Les malhonnêtes ! m'écriai-je en me levant. Cette apostrophe ne les arrêta point ; ils avaient pris leur parti. J'eus beau réclamer et les menacer de la colère des autorités, ils persistèrent et nous prirent comme à l'assaut. En un clin d'œil ce fut un champ de bataille. Ils foulaient odieusement les chapeaux et piétinaient sans ménagement sur les robes. Nul respect ni pour les personnes ni pour les étoffes. C'était à faire pitié. Ils agitaient jusque sur nos visages des drapeaux d'une saleté révoltante, et nous empestaient de leur haleine chargée de vin et de tabac. Vils soûlards ! Il m'en souviendra de leur passage. Mettre à sac une tribune garnie de dames, est-ce français ? Des Cosaques auraient eu plus d'égards.

« Retranchée dans un coin, j'avais seule échappé au désastre, quand je sentis une lourde main se poser sur mon chapeau grenat. Je me retourne, et que vois-je? Un pompier; oui, un vrai pompier; un pompier authentique, avec son casque dénué de crinière. Il marchait comme à l'incendie, l'intrigant! Toucher à mon chapeau grenat, c'était une grosse affaire! Je lui administre un temps de vigueur et dégage ma propriété. — Pompier, lui dis-je, quel est ce genre? Ne pourriez-vous pas respecter les meubles d'autrui? — Vive la Pologne! s'écria-t-il. Sa voix trahissait l'état de ses organes, et à la manière dont il portait la tête, on ne pouvait s'y tromper. — Pompier, lui dis-je, vous avez besoin d'eau : allez vous en inonder; ça vous remettra. Quant à la Pologne, elle n'a pas besoin de vos ustensiles. Le feu n'y est pas, gardez vos moyens pour une autre occasion. J'eus beau le prendre sur ce ton, il persista à se servir de mes épaules comme d'un point d'appui. Je jouai du poignet, mais j'avais affaire à un maître. Le vin n'avait pas nui à la qualité de ses muscles, et ils brillaient par la vigueur. Impossible de le contenir; il criait à tue-tête. Je pris un biais. — Pompier, lui dis-je, si vous alliez rejoindre vos camarades qui sont là-bas? Vous seriez

très-bien au milieu d'eux. — Au fait, répondit-il. — Vrai, repris-je, vous manquez à la collection. Et puis, prenez-y garde, ils vont tout finir sans vous. — Vous avez raison, s'écria-t-il. Mon stratagème avait réussi : mes épaules étaient dégagées. Mais au moment où je croyais en être quitte, le bourreau m'écarta brusquement et se mit à califourchon sur la balustrade. Au lieu d'entrer dans la salle par la porte, il voulait y entrer par la tribune. Le vin l'exaltait. — Va, lui dis-je en m'effaçant, va ; si seulement tu pouvais te casser un peu les reins ! Ce vœu ne fut point exaucé ; il y a un Dieu pour les pompiers. Celui-ci tomba d'aplomb sur ses jambes, se secoua comme un animal précipité d'un toit, et donna bientôt à l'assemblée le spectacle d'un casque infidèle à sa devise et livré à tous les égarements.

« Tu juges, mon chéri, que si les choses se passaient de la sorte autour de nous, il devait y avoir de bien autres désordres dans la salle. Quel spectacle, bon Dieu ! Je vivrais mille ans, que je n'en perdrais pas le souvenir. Les portes avaient cédé ; des blouses, des uniformes, des habits remplissaient l'enceinte. Les clubs y entraient avec leurs drapeaux, les ateliers nationaux avec leurs guidons.

C'était la place publique ou quelque chose d'approchant. On y poussait des cris à renverser les murailles. Chacun avait le sien, et la victoire restait aux meilleurs poumons. Dans cette foule, personne n'aurait su dire pourquoi il était là, ni ce qu'il venait y faire. Les uns allaient dans un sens, les autres dans l'autre, le tout au hasard. On se heurtait, on se renversait. La majesté de l'Assemblée était souillée. Entre les tribunes et la salle s'engageaient des colloques et d'odieux propos. Tu ne te fais pas une idée de cela, Jérôme. Un vrai carnaval! une Courtille dans le sanctuaire des lois! Le cœur en était navré.

« C'est le bureau du président qu'il fallait voir. Le pauvre cher homme était gardé à vue. A ses côtés se tenait un artilleur avec son grand sabre, et à chaque instant on agitait sur sa tête les drapeaux des clubs. Ses moindres mouvements étaient épiés; on le conservait sous cloche. S'il jetait les yeux à droite, il rencontrait le farouche artilleur; à gauche, un ouvrier peu endurant. Président vertueux! à quelles épreuves il fut mis ce jour-là! Je le suivais d'en haut et le plaignais de toute mon âme. Ses deux amis ne l'abandonnaient pas et lui faisaient de temps en temps signer de petits papiers.

Je présumais que c'était dans un intérêt de salubrité publique. Quelquefois on le serrait de si près, qu'à peine lui restait-il un coin de son fauteuil. Les orateurs populaires se mettaient à cheval sur le dossier, ou montaient sur sa table même. En pareil cas, tout est bon ; l'éloquence n'y regarde pas de si près. J'ai vu le moment où la tête des secrétaires servait de trépied à ces tribuns. J'ai dit trépied, mon chéri, c'est un mot à toi ; je te le rends. Tu comprends que c'est l'occasion ou jamais de se servir de ce qu'on a de mieux. Un tel tumulte et des scènes si étranges ! Il y aurait de quoi inspirer un ménétrier. Je ne me possédais pas. J'avais à la fois envie de rire et de pleurer. Si j'avais eu un pistolet, il me semble que je l'aurais déchargé sur cette foule. Juge donc, mon chéri ! Tant d'indignités en un jour ! Mais à ce prix, il n'y aurait rien de possible dans ce beau pays de France, et il ne nous resterait plus qu'à vendre nos pauvres nippes pour aller vivre chez les Hurons et les Iroquois. Ils respectent du moins ce qu'ils ont fait, ces sauvages ! Ils ne changent pas d'idoles chaque jour ! Ils ne se donnent pas un chef pour le plaisir de le déshonorer !

« La colère me gagne : j'y vais mettre ordre,

mon chéri. Autrement, j'irais trop loin. Pour nous remettre, parlons un peu des représentants. Ils ne quittaient pas leurs siéges, et faisaient assez l'effet de sénateurs romains. Les gens des clubs ne les inquiétaient pas trop, sauf deux ou trois qui se prirent au collet avec les meneurs. Simon fut du nombre. Sa place est adossée aux tribunes, et dans les sauts périlleux qui s'exécutaient de ce côté, il lui tomba un homme sur les reins. Notre meunier n'était pas habitué à ce traitement. Un sac de farine, à la bonne heure ; mais un homme, c'était trop. Il prit celui-ci par le collet et le secoua à le démolir. L'individu compromis cria à l'aide; mais Simon imposait. L'affaire en resta là. D'autres élus du peuple furent moins heureux ; ils reçurent de ses mains un nouveau baptême, en dehors de la constitution. Que veux-tu, Jérôme? qui aime bien châtie bien. Ces souverains de la rue témoignaient leur affection à leur manière. Chacun a son genre; c'était le leur.

« Sur un autre point, il se passait quelque chose de bien plus curieux. Tu connais, mon mignon, la tribune aux harangues, cette plate-forme ornée d'une rampe et d'un double escalier, où monte l'orateur qui a la parole. C'est de ce côté que se dirigeait

l'effort des chefs. A tout prix, ils voulaient y arriver. Ils se culbutaient les uns les autres, et se disputaient la place avec acharnement. Jamais gourmades plus soutenues ne furent distribuées avec plus bel unisson. Le spectacle en était plein d'intérêt. En bien se pressant, on aurait pu tenir vingt dans cet espace ; ils s'y étaient retranchés plus de cent, à pied, à cheval, en long, en travers, de mille manières. On comptait plusieurs étages d'occupants qui se servaient mutuellement de supports. Il y en avait de plaqués contre les boiseries et sur lesquels la foule passait comme un laminoir. Il s'agissait d'arriver à la tribune, de s'y poser en chefs de parti, tous avaient cette ambition. Tous également voulaient lancer leur petit manifeste, et résoudre le difficile problème de parler cinquante-deux à la fois. C'était une vraie parade ; moins atroces, ces gens-là auraient été bien bouffons.

« Il faut le dire, il n'y avait d'agitation réelle que vers cet endroit. Le reste de la salle était occupé par des ouvriers en blouse qui assistaient à ce spectacle en curieux. Leur grande joie était d'exécuter une promenade avec guidons et bannières. Toutes les fois qu'un nouveau drapeau paraissait dans les tribunes ou dans l'enceinte, ils poussaient

un long cri et se portaient en foule de ce côté. De vrais enfants, mon chéri, mêlés à des hommes pervers ! Des moutons à côté de tigres ! On les avait abusés pour la plupart. Il y avait là des apprentis de quinze à seize ans, incapables de savoir ce qu'ils faisaient. Si j'étais le gouvernement, je condamnerais deux fois les scélérats qui font de semblables recrues, une fois pour eux-mêmes, une autre fois pour les innocents qu'ils embauchent. C'est le pire des crimes ; je les frapperais sans pitié.

« Que te dirais-je, Jérôme? Le siége de la tribune ne finissait pas ; pour un qui montait à l'assaut, il en dégringolait cinq de l'autre côté de la rampe. Mon pompier fut merveilleux. Avec l'opiniâtreté de l'ivrogne, dix fois il tenta l'escalade, dix fois il fut culbuté. On ne voyait que son casque ; l'homme disparaissait, mais la calotte de cuivre surnageait toujours. J'ai vu la minute où, à bout de ressources, il montait sur les épaules du président. Un vice d'équilibre s'y opposa. A défaut du pompier, il y eut d'autres orateurs. Ils débitèrent à la file des bêtises grosses comme des maisons. L'un parlait pour la Pologne, l'autre voulait frapper sur les riches un impôt d'un milliard. C'était un joli denier ; mais je ne pouvais m'arrêter à des questions

d'argent. J'étais tout à mon pompier : il maîtrisait mon attention. J'avais eu des relations avec lui ; c'était un motif pour le suivre avec intérêt. Et puis, faut-il l'avouer ? son casque me donnait dans l'œil. On ne voyait que ça ; j'en avais des éblouissements. J'aurais sacrifié un napoléon pour le voir monter à la tribune et y débiter son affaire. Ce n'était pas faute d'envie ; il s'y donnait assez de tourment. Malheureusement il rencontrait des obstacles infinis. On semblait le craindre ; son casque faisait des jaloux. Qui sait, en effet, ce qui serait survenu si cet homme eût rempli l'Assemblée des reflets de son cimier, et dirigé sur elle, à jet continu, tous les tuyaux de son éloquence ? L'éloquence d'un pompier, juge donc !

« On n'en finissait pas ; c'était toujours le même bruit, les mêmes poussées. A trois ou quatre, ils se disputaient les applaudissements. L'un avait les cheveux en filasse, l'autre était chauve, le troisième ratatiné, le quatrième béquillard. Tous héros de la captivité et médiocrement cousins. Il fallait les entendre ; ils avaient les mains pleines de bienfaits ; rien qu'à les ouvrir, tout changerait de face. La plupart du temps leur voix était étouffée. Les cris, les chants, les apostrophes prenaient le dessus. Le

canon même eût été moins fort. Tu n'as pas l'idée de ce vacarme, mon chéri. Je ne sais pas comment la salle y a résisté. Nos portes étaient forcées à chaque instant ; je manquais d'air, j'étais pressée contre la cloison à en perdre le souffle. Comme tu penses, je me révoltais. Les épithètes voltigeaient, et j'y employais les plus épicées. Peine perdue ! Une poussée nouvelle détruisait l'effet de mon discours. Il fallait s'y résigner ; c'était la fin de mon chapeau grenat. Heureuse de n'y laisser que cet accessoire.

« A force de se presser, la foule avait fini par tout envahir et combler tous les vides. L'enceinte regorgeait de monde, les tribunes aussi. On n'y eût pas introduit une épingle. C'était à se mettre nu ; on tombait asphyxié. Et quels parfums ! Dame, ces gens-là n'usent guère de lavande. Du reste, le coup d'œil était beau. Figure-toi, Jérôme, un océan de têtes, et, au moindre choc, un mouvement dans un sens ou dans l'autre, suivi d'un bruit infernal. Jamais je n'ai rien vu de semblable, même chez Musard. Ce n'est pas tout, voici le bouquet. A un moment donné, cette troupe joyeuse reconnaît un ami parmi les représentants. Un ami des clubs, c'est l'oiseau rare, mon chéri. Aussi, avec quel enthou-

siasme cette découverte fut accueillie! On le réclame à grands cris. C'est un saint, dit-on, un martyr. Pour un rien, on se serait partagé ses vêtements, et on en eût fait des reliques. Il avait bu l'hysope en l'honneur du peuple et monté au Calvaire pour le sauver. Encore une phrase que je te vole, mon mignon. La foule l'appelait donc et le voulait coûte que coûte. Un tout petit homme, je ne sais si tu l'as vu, mais guilleret et bien pris dans sa taille. Lui se refusait à tant d'honneur; il faisait le discret; il se défendait de son mieux. Alors, Jérôme, grand coup de théâtre. Un mécanicien enlève le favori à la force du poignet et le jette à son voisin; le voisin le repasse au voisin, et ainsi de suite jusqu'à l'extrémité de la salle. Wagon d'un nouveau genre, n'est-ce pas? C'était trop curieux de le voir. Il nageait sur les têtes, et exécutait sa petite coupe à sec. On se le transmettait comme un objet empaillé, avec la même facilité et la même aisance. Voilà un triomphe, j'espère; et avec quel accompagnement de cris! Il n'y a que le peuple pour ces inventions. Quand on se dévoue pour lui, il vous offre sa tête en guise de matelas. N'empêche, Jérôme, qu'après cette course au clocher, le favori des clubs fut enchanté de remettre le pied en terre ferme, et de retrouver

un point d'appui. L'exercice est glorieux, mais il a ses inconvénients.

« La société était montée; les choses pouvaient aller loin. Les anciens des clubs virent que le moment était venu. D'ailleurs, il fallait en finir : toute pièce a un dénouement. L'un d'eux s'élance à la tribune pour déclarer traître à la patrie quiconque fera battre le rappel; l'autre lui succède et signifie à messieurs les représentants un congé dans toutes les formes. Sur ce mot, Jérôme, il se fit comme une débâcle autour de nous : une tempête, un coup de vent. La foule ne criait plus, elle hurlait. Le président protestait encore; on monta à l'assaut de son fauteuil. Tout fut balayé en un instant. La force brutale régnait désormais dans le sanctuaire de la loi; la profanation s'achevait. Le bureau de l'Assemblée se remplit d'ouvriers qui y prirent des poses héroïques. Ils s'y entassaient par groupes et brisaient tout sous leurs piétinements. Les représentants n'avaient plus rien à faire dans cette enceinte dévastée. Ils se retirèrent un à un. Les clubs restaient maîtres du champ de bataille. Peu d'instants après, la mesure était comblée : le drapeau rouge flottait sur le bureau. — A bas! m'écriai-je, à bas! Ma voix se perdit dans le tu-

multe. J'étais hors de moi. D'un geste de défi, je poursuivais l'homme qui agitait l'emblème fatal, quand une voix frappa mon oreille. — De la prudence, madame Paturot, disait-elle.

« Je me retournai, c'était Simon : il n'avait pas voulu quitter la place sans m'offrir son appui. — Voyez comme on nous observe, ajouta-t-il. En effet, un groupe menaçant s'était formé dans la tribune; le drapeau rouge venait d'y être déployé. — Encore! m'écriai-je avec dégoût. — Calmez-vous, de grâce, me dit le représentant. — Les misérables! ajoutai-je plus bas. — Assez, madame, reprit-il; quittons la place, vous vous compromettriez. — Non, dis-je avec chaleur, je resterai jusqu'au bout; je veux voir la fin de cette orgie. — A la bonne heure, répliqua-t-il avec calme. Alors, je resterai aussi. Cette attention me toucha; en demeurant près de moi, Simon courait un danger réel. Il n'était pas de grief qui pût tenir devant cette preuve d'affection. Je lui tendis la main. — Eh bien! lui dis-je. — Eh bien! répéta-t-il tristement. — Qu'en pensez-vous? — Hélas! — Êtes-vous guéri, du moins? — Oh! oui! madame, me répondit-il avec un accent douloureux, et bien guéri. — Quels infâmes! — Infâmes, c'est le

mot. Ces paroles avaient été échangées à demi-voix et sans qu'autour de nous on pût les entendre. D'ailleurs la présence de Simon avait suffi pour contenir nos voisins. Sa personne était un bouclier; il avait des bras qui en imposaient et des épaules qui commandaient le respect.

« La scène était arrivée au dernier degré de la confusion. Les clubs avaient le pouvoir, Jérôme, ils croyaient du moins le tenir, et ils ne savaient qu'en faire. On dressait des listes et on les déchirait. On prononçait des noms et on les sifflait. C'était la tour de Babel. Qui sait comment cela eût fini si la mobile ne s'en fût mêlée? Brave mobile! au moment où l'on s'y attendait le moins, voilà que le pas de charge résonne à peu de distance. — Entendez-vous? me dit Simon. — C'est le tambour, lui répliquai-je. En effet, c'est lui qui se rapprochait. Il fallut voir alors nos gens des clubs, mon chéri. Changement à vue; vraie scène d'Opéra. Ils couraient vers les portes comme des daims effarouchés. Jamais on ne mit tant d'enthousiasme à montrer les talons. Le pompier lui-même s'évanouit comme une ombre et sans dire s'il reviendrait. En moins de dix minutes l'enceinte fut libre. Les tribunes furent vidées aussi, et sans Simon, j'aurais

été forcée de quitter les lieux. — Représentant du peuple, dit-il aux mobiles qui arrivaient. Et il fixa sa carte à son chapeau. — Madame est de ma compagnie, ajouta-t-il. Les mobiles s'inclinèrent. Ceux-là, du moins, connaissaient le prix d'un représentant.

« Voilà comment les choses se sont passées, Jérôme. Tu les as avec détail et comme si tu y avais assisté. Conçois-tu cela? Nous laisser quatre heures à la merci de deux mille vauriens, comme si nous étions en pleine forêt et loin de toute habitation! Il y a quelque manigance là-dessous. Je ne sais pas au juste ce que c'est; mais il y a quelque manigance. Tant de gens qui allaient et venaient, quatre mille baïonnettes à la porte, et on a laissé envahir la salle, détériorer le président, et jeter l'Assemblée par les fenêtres. C'est trop violent, parole d'honneur! Je ne suis qu'une femme, mais si l'on m'insultait ainsi jusqu'à la bride, Dieu! la belle revanche que je me donnerais! Qui sont-ils après tout? Un tas de vantards ou d'imbéciles! Des êtres fous d'orgueil, ou bêtes à manger du sainfoin. Un beau venez-y voir! Demande donc à Bonaparte quel salmis il en eût fait? Non, mais c'est que ça me passe, vois-tu? Depuis trois mois

il n'y en a plus que pour la canaille. C'est elle qui fait tout, qui règle tout. A quatre ou cinq pelés, ils se réunissent et disent que la France leur appartient. On les croit sur parole. Ils ramassent quelques fainéants, quelques va-nu-pieds, et veulent faire composer tout le monde, les riches, les banquiers, l'Assemblée, le pays, et jusqu'aux commissaires de police! Et l'on appelle cela un gouvernement! S'il dure, il n'aura pas longtemps à me posséder. J'irai en Tartarie plutôt que d'en jouir.

« L'affaire en est là, mon mignon. Dans quelques minutes on va rentrer en séance. Je te l'ai dit, ça ne pouvait pas se passer sans moi. J'ai vu le commencement, il faut que je voie la fin. Il est essentiel que je sache ce qu'on fera des coupables et à quel supplice on les condamnera. Quant au danger, je te le répète, il n'y en a plus. J'ai quatre mobiles autour de moi, et Simon, qui les vaut à lui seul. Nous l'avons reconquis; il nous revient. Cette bagarre lui a ouvert les yeux. Il voit trop bien d'où cela part. Déjà il était sur ses gardes. Il se défiait des fontaines de lait et des alouettes toutes rôties. C'était un pas de fait. Il se défiera maintenant des gilets extravasés et des chapeaux en cône.

« Ainsi, mon chéri, prenons patience. Dans deux heures j'en aurai fini avec ces criminels. Un peu de calme, je te revaudrai ça. L'huissier me presse, j'achève brusquement. Ce porte-épée s'est conduit avec trop de grandeur pour que je ne respecte pas ses scrupules. Il entend le bourdon du président, et éprouve le besoin de montrer son frac dans l'enceinte. Rien de plus juste : la journée a été chaude; il convient de se compter. Je l'abandonne donc à ses destins et aux mouvements de sa brette. Adieu, mon mignon; à bientôt.

« MALVINA. »



CHAPITRE XXXII.



Les Aventures d'Oscar.

Cette lettre dissipa les visions dont mon esprit était assiégé. Malvina se trouvait hors de péril ; encore quelques heures, et j'allais la revoir, Simon veillait sur elle et lui servait de cavalier. Dès lors, plus d'inquiétude, plus de souci. Ce qu'elle disait pour s'excuser n'était guère qu'une précaution oratoire. Elle disposait d'elle-même assez librement et sans y mettre un scrupule excessif. L'essentiel, c'est qu'elle fût en sûreté; tranquille sur ce point, j'oubliai bien vite les inquiétudes dont j'avais été la proie.

Je venais de regagner mon appartement, afin d'y prendre quelque repos, lorsqu'un bruit violent re-

tentit sur les marches de l'escalier. J'ouvris ma porte ; elle livra passage à un homme qui se précipita vers moi avec une sorte d'égarement, et alla retomber sur le canapé qui meublait la pièce d'attente. Je portai la lampe de ce côté : c'était Oscar. L'œil seul d'un ami pouvait le reconnaître. Jamais sa barbe n'avait eu des reflets si mornes et si douloureux : il était aisé de voir qu'une grande catastrophe avait pesé sur son existence.

Je m'approchai de lui ; il me serra mélancoliquement la main :

— Jérôme, me dit-il, tu es ma seule Providence désormais ; il faut que tu me sauves.

— Bah ! répliquai-je en riant, encore une charge d'atelier. Tu veux me faire poser.

— Non, mon cher, non , il faut que tu me sauves ; je ne plaisante pas ; c'est sérieux.

— Vrai, Oscar?

— Très-sérieux ! N'as-tu pas quelque cabinet sans jour ? Une cave ! Un bûcher ! Quelque chose de bien sombre, de bien secret ! Il n'y a pour moi de salut que dans ces localités-là !

— Tu plaisantes !

— Moi ! Mais vois donc mon air, Jérôme ! Vois mes vêtements ! Y a-t-il à s'y tromper ? Au moment

où je te parle, je voudrais être dans le creux d'un arbre, dans les entrailles de la terre; partout, excepté ici. Je marche sur des charbons ardents.

— Explique-toi, alors.

— Bah ! Explique-toi ! explique-toi ! Voilà qui est aisé à dire. Cache-moi d'abord ; c'est le plus pressé. Pendant que nous causons, cinquante estafiers sont peut-être à mes trousses. N'entends-tu pas du bruit sur l'escalier ?

— Pas le moindre !

— Ça ne peut pas tarder ; ils vont venir. Cette police a tant de moyens cachés ! Jérôme, je te le répète, précipite-moi dans un lieu sûr. Autrement, un grand malheur va m'arriver.

— Mais lequel, Oscar? Parle donc !

— Tu veux tout savoir, tout ?

— Oui.

— Tu ne m'abandonneras pas après cet aveu ? tu me le jures ?

— Non !

— Eh bien, mon cher, je suis un criminel d'État, ni plus ni moins.

— Pas possible !

— Indubitable ! Et, qui plus est, Jérôme, ma tête est mise à prix. Voilà où j'en suis.

— Tu m'étonnes !

— Maintenant, me cacheras-tu ? ou me livreras-tu aux sbires? Dis-le franchement.

L'accent avec lequel ces mots furent prononcés désarma mes défiances. Je vis qu'il y avait là-dessous quelque événement où Oscar se trouvait compromis. Le désordre de sa toilette ajoutait un poids de plus à cette supposition. Il fallait se porter sur-le-champ au secours de cette âme en peine :

— Je te sauverai, lui dis-je; seulement avoue-moi tout. Où es-tu allé? qu'as-tu fait depuis que je t'ai quitté?

— Tu vas le savoir ! Mais veille aux surprises ! Ton concierge est-il sûr?

— Très-sûr ! Je vais lui donner des ordres ! Et calme-toi surtout ! N'aie pas l'air aussi effaré ! On te pendrait rien que sur ta mine.

— Criminel d'État, Jérôme, juge donc ! C'est là un terrible écriteau. J'en frémis rien que d'y penser.

— Attends, je vais revenir. Et surtout ne me cache rien. A ce prix je te sauverai.

Je m'assurai de quelques précautions, et interdis ma porte à tout visage étranger. Cette consigne donnée, je rejoignis Oscar.

— Parle maintenant, lui dis-je.

— Tu sais, Jérôme, que nous fûmes séparés par un flot d'ouvriers. Ces malheureux m'entraînèrent. Il faut que ma physionomie leur ait plu, car sur-le-champ je fus au mieux avec eux. Ils me demandaient des ordres ; ils voulaient m'élire leur général. De leur bouche, j'appris qu'ils appartenaient aux ateliers nationaux, et il s'en trouva deux dans le nombre qui prétendirent m'avoir déjà vu. J'eus beau m'en défendre, ils n'en démordirent pas.

— Leurs noms? lui dis-je.

— L'un d'eux se nomme le Percheron.

— Et l'autre le Comtois, n'est-ce pas?

— En effet.

— Nos hommes de Ville-d'Avray. Le Comtois et le Percheron.

— C'est juste, ce souvenir m'avait échappé. Enfin, n'importe! Je marche avec eux tout le long du quai. De vrais artistes, Jérôme, des artistes achevés! Tu crois peut-être qu'ils étaient passionnés pour quelque chose ou pour quelqu'un? Pas le moins du monde. Ils criaient : Vive ceci! ou : Vive cela! indistinctement. Je leur aurais fait pousser des cris en faveur du Grand-Turc, si je me l'étais mis en tête. Il n'y a que de l'art dans le peuple de

Paris, rien de plus. En veux-tu la preuve? Au bout de dix minutes, ils criaient : Vive Oscar ! et s'en tenaient à ce vœu. Je les avais fascinés. Il m'en coûtera cher.

— Tu visais donc à l'empire ?

— Moi, mon cher ? allons donc ! Il n'y a pas un poil de ma barbe qui y songeât. Mais que veux-tu ? J'exaltais ces ouvriers ! je les enchaînais à ma personne ! Il y a de ces phénomènes-là. La couleuvre et l'oiseau, par exemple. Eh bien ! entre eux et moi c'était ainsi ; il y avait un fluide. Je les aurais fait marcher sur des charbons ardents.

— Sans charge ?

— Non ! il y a des exemples ; témoin Napoléon. Vois ses grognards, il les enlevait rien qu'en les regardant. Il faut croire que j'ai produit un effet de ce genre sur ces ouvriers. Une fois qu'ils m'ont eu rencontré, impossible de les arracher d'à côté de moi. Ç'a été fini ; ils ne m'ont plus abandonné. Ils ont tous marché dans mon ombre. Et avec quel élan, il fallait voir ! Jérôme, j'incline à croire qu'il y a chez moi les effluves de l'attraction, au moins quant aux hommes du peuple. Les gens ne s'attachent pas pour rien à première vue ; il y a un motif là-dessous. J'ai des vertus secrètes ; ça ne

s'explique que de cette façon. Qu'en penses-tu ?

— Raconte d'abord ton histoire.

— C'est que tout est là, mon cher. Ces ouvriers, une fois séduits, ne m'ont plus lâché ; il a fallu aller partout avec eux. Mon général par-ci, mon capitaine par-là ! Pas moyen de s'en défendre. Ils tenaient ces propos à haute voix et de manière à me compromettre horriblement. Et puis c'étaient des vivats à tout bout de champ, avec mon nom à la suite. Dans ce Paris surtout, qui fourmille d'agents secrets !... Oh ! les imprudents ! les imprudents !

— N'est-ce que cela ? La peccadille est bien légère.

— Patience, Jérôme, ça se gâtera toujours assez tôt. Je poursuis. Voilà donc que nous marchons de compagnie, ces ouvriers et moi : le Comtois à ma droite, le Percheron à ma gauche. Un gaillard solide que ce Comtois ! Et ce Percheron, quel être fûté ! Nous nous avançons donc en masse tout le long des quais. Une armée, une véritable armée ! Il y en avait sur les deux rives. On criait : A l'Hôtel de Ville ! et la foule se dirigeait toute de ce côté. On n'y allait pas d'ailleurs en se cachant. Les bannières s'agitaient au vent et les cris remplissaient l'espace. Avec cela pas l'ombre de résistance. Point

de troupes, point de gardiens. Les postes nous saluaient, les sentinelles nous portaient les armes. C'était comme une fête universelle.

— Jusque-là où est le mal?

— Oui; mais c'est la suite qu'il faut voir. Devant l'Hôtel de Ville il y avait quelques piquets de garde bourgeoise, mais peu nombreux. Les grilles étaient fermées et les croisées garnies de monde. Cependant le Percheron me prit à part. — Général, dit-il, il y a sur l'un des côtés une porte qui nous mènera là dedans. En même temps il me désignait le monument municipal. — Là dedans? lui répliquai-je, et pourquoi faire? — Nous vous suivons, général, reprit-il; venez. Et ils m'entraînèrent vers la porte en question. — Elle est fermée, dis-je en la voyant. — Oui, général, dit l'ouvrier; mais le Comtois est là. Ici, Comtois! L'athlète accourut. — Pèse-moi là-dessus, dit son collègue. Les gonds cédèrent, le panneau sauta. — Bien touché, mon fils! maintenant en avant. Général, que vous avais-je dit? C'est ainsi, Jérôme, que pour la cinquante-deuxième fois l'Hôtel de Ville a été enlevé.

— Et tu les as suivis, Oscar?

— Que voulais-tu que je fisse? Je les fascinais. Impossible de s'y dérober. Des artistes comme ceux-

là, je les aurais conduits au bout du monde. Ce Comtois surtout, il fallait le voir. Il restait trois portes à forcer ; il les coucha sur le carreau successivement. C'est un être prodigieux. Et tout cela avec un calme !... Bref, nous arrivâmes sur le grand escalier.

— Je comprends, Oscar, te voilà en pleine sédition. Continue.

— Nous n'étions pas les seuls, Jérôme ; il y avait foule. Les degrés étaient pleins ; on ne savait plus où poser le pied. Les blouses, les habits, tout était mêlé. Des conspirateurs étaient arrivés de tous les coins de l'horizon. On se précipitait dans les salles, on s'installait sur les canapés de l'autorité. Le Percheron seul ne se livrait pas. Il jetait à la ronde des regards défiants et ne semblait pas content de cette rapide enquête. — Encore comme l'autre fois, murmurait-il, encore comme l'autre fois. Comtois, attention ; tu lèveras le pied quand je t'avertirai. Fais passer le mot aux autres. Cependant le nombre des vainqueurs grossissait toujours. Que de costumes et de drapeaux divers ! Bonnets phrygiens et ceintures rouges ; drapeau tricolore ou étendard écarlate, l'assortiment des républiques était complet. Il ne restait plus qu'à choisir la meilleure.

— L'embarras fut grand, je le parierais.

— Énorme, mon cher ; chacun voulait faire prévaloir ses couleurs et ses gens. On discuta les programmes, on discuta les hommes. Il y avait là un pompier qui entendait composer un gouvernement à lui tout seul : on eut toutes les peines du monde à le contenir. Il se proclamait et proclamait ses amis par toutes les croisées de l'Hôtel de Ville. Comme dernier moyen, il fallut que le Comtois lui mît la main sur l'épaule. Sous cet étau, le pompier ne bougea plus ; il comprit qu'il avait un souverain.

— Voilà un pompier bien enflammé, m'écriai-je, en songeant au récit de Malvina. Qui l'eût dit d'un pompier ? un corps si respectable !

— Il fut maté, reprit Oscar, et renonça à sa combinaison. Mais il en restait vingt-deux autres. Ce fut un véritable écheveau à dévider. Pour le fond des choses on s'entendait passablement. On s'entendait pour dépouiller les riches et mettre la fortune individuelle en coupe réglée. On s'entendait pour désarmer le bourgeois et armer l'ouvrier. On s'entendait pour brandir l'épée et pourfendre l'Europe jusqu'à ce qu'elle se constituât en république. Mais, quand il s'agissait des noms propres, il n'y avait plus moyen de marcher d'accord. Cha-

cun avait ses affections et ses antipathies. Enfin, après d'orageux débats et un tumulte effrayant, on dressa une liste de transaction, dont plusieurs copies furent jetées par les fenêtres de l'Hôtel.

— Et tu as vu tout cela, Oscar ?

— De mes yeux, Jérôme. Et ce que je ne puis peindre, ce sont les cris, les mouvements de cette foule turbulente. Une partie était ivre de vin, l'autre ivre d'exaltation. Tous les visages étaient allumés, toutes les lèvres frémissantes. On montait sur les tables pour jouer au tribun ; on portait contre les absents des sentences terribles. Les opinions se combattaient souvent, et plus d'un conflit allait jusqu'au pugilat. Les clubs avaient leurs favoris et les défendaient à outrance. Il était impossible de ne pas sortir de là sans en emporter un sentiment de défiance vis-à-vis de pareils souverains.

— Comment as-tu pu t'en tirer ? demandai-je au peintre.

— Dieu le sait ! Et à quel prix ? Jusqu'ici ce n'est rien ; mais c'est la suite, la suite !

— Ah ! il y a une suite, Oscar ?

— Hélas ! oui. Autrement, serais-je si inquiet ? Prête l'oreille, mon cher, nous voici au plus scabreux.

— Je t'écoute.

— Pendant que ceci se passait dans l'une des salles de l'Hôtel de Ville, le Percheron n'avait pas cessé de froncer le sourcil, et sa bande s'était tenue dans une sorte de réserve. — Encore une affaire manquée, répétait l'ouvrier. Comtois, ne va pas nous vendre. Ça ne peut pas s'en aller toujours en eau claire. Attention, Comtois. L'athlète écoutait impassible, attendant qu'on lui donnât quelque chose ou quelqu'un à détruire. Il se tenait prêt à tout événement. Le Percheron observa la neutralité tant que les listes ne furent pas arrêtées d'une manière définitive ; mais, ce travail achevé, il leva l'étendard de la révolte. — Toujours des gouvernements de fracs! s'écria-t-il ; je n'en veux plus! Je proteste! Enfants, on nous livre, ajouta-t-il en se retournant vers les siens. — Plus de gouvernement de fracs, répéta la bande avec un formidable unisson. — C'est bien, mes amis, reprit l'ouvrier. Laissons ces messieurs à leurs affaires ; nous ferons les nôtres tout seuls. Viens, Comtois ; il y a des portes à soulever. Et vous, général, poursuivit-il en se retournant vers moi, pas moyen de s'entendre, n'est-ce pas? Des fracs, toujours des fracs. C'est insoutenable. Allons chercher notre combinaison.

Et point d'aristocrates surtout. Ici, dans la pièce à côté. Vous nous ordonnez de vous suivre.

— Et tu ne t'es pas retiré?

— Quand je te dis que je les fascinais. J'ai marché en tête. Comtois forçait les entrées, je les traversais. Nous choisîmes un salon reculé. Coussins de velours, tapis d'Aubusson, rien n'y manquait. Des trumeaux peints, des tentures superbes; enfin un grand goût. On me donna un fauteuil comme au président. Nous étions près de mille. L'autre gouvernement restait presque seul; le vide s'y était fait à vue d'œil. Toutes les blouses étaient à nous. Je les fascinais. Cependant il fallait agir; le temps pressait; l'empire était à dix minutes près. Notre combinaison était simple; toute d'ouvriers. J'étais le seul frac excepté. On me faisait cet honneur, et on y ajoutait la présidence. Je m'inclinai en guise de remerciement. Le Percheron avait sa liste; il la lut à haute voix, elle fut reçue par acclamations, et un ouvrier ébéniste la consigna sur une ardoise pendue au mur. La voici :

OSCAR, président du conseil;

PERCHERON, ministre des finances;

COMTOIS, ministre de la guerre;

CASMAJOU, ministre de la justice;

Pessolive, ministre des affaires étrangères ;

Pastichon, ministre de la marine;

Darnagas, ministre de l'instruction publique ;

Baricot, ministre des travaux publics ;

Arléri, ministre de l'intérieur.

Loubelaï, ministre de l'agriculture et du commerce.

— Voilà une liste de choix ! dis-je à Oscar. Belle collection de noms propres !

— Point de fracs ; c'était toute la combinaison. Les amours-propres s'effacèrent pour l'obtenir. Quant au programme, il fut d'une formidable simplicité. Tout pour les ouvriers, tout par les ouvriers ; hors des ouvriers, point de salut. Aux ouvriers les armes ; aux ouvriers les capitaux. Il ne devait plus y avoir désormais d'autre influence, d'autre force, d'autre richesse que la leur.

— Et tu écoutais cela de sang-froid, Oscar ?

— J'aurais pu m'en mêler ; je les fascinais. Mais que veux-tu, Jérôme ? c'était leur marotte, à ces chers amis. Qu'est-ce que ça me coûtait de la leur laisser ? De ce qu'on fascine les gens, ce n'est pas un motif pour abuser de ses moyens et les contrarier dans leurs idées. J'en faisais ce que je voulais, cette pensée devait me suffire.

— Ils ont donc publié ce programme monstrueux?

— Publié, non, mon cher, il est resté à l'Hôtel de Ville, le séjour des programmes perdus. On peut y trouver aussi sur la fatale ardoise la liste de notre gouvernement.

— Comment n'avez-vous pas anéanti tout cela?

— Tu en parles à ton aise, Jérôme. J'aurais voulu t'y voir. Anéantir cela! Dieu! si je l'avais pu! Jérôme, je ne suis pas riche; mais je donnerais tout ce que j'ai au monde de plus précieux, ma palette, ma boîte à couleurs, mon meilleur pinceau et ma plus jeune maîtresse, pour pouvoir détruire ces vestiges d'une souveraineté éphémère. J'ai des ennemis au pouvoir; ils vont en abuser contre moi.

— On t'a donc surpris, Oscar?

— Surpris, cerné, traqué, bloqué, presque confisqué, Jérôme. Un odieux guet-apens. Que diable! on fait des sommations aux gens. On exécute trois roulements de tambour. C'est dans la loi. Ici, non. Figure-toi que je venais de rendre un arrêté mémorable; et, par parenthèse, il est resté également entre les mains de mes persécuteurs, un arrêté qui disait :

« Le peuple ayant dissous l'Assemblée nationale,

il ne reste plus d'autre pouvoir que le peuple lui-même.

« En conséquence,

« Le peuple ayant manifesté son vœu d'avoir pour gouvernement provisoire les citoyens Oscar, Percheron, Comtois, Casmajou, Pessolive, Pastichon, Darnagas, Baricot, Arléri et Loubelaï, ces citoyens sont nommés membres du gouvernement.

« Les autorités constituées auront à vider immédiatement les lieux, afin que le nouveau gouvernement ne soit pas exposé à coucher à la belle étoile.

« Les bouchers et les boulangers de la capitale et de la banlieue auront à apporter sur l'heure des rations suffisantes pour alimenter le gouvernement.

« Il sera fourni sur-le-champ une paire de bottes et un chapeau neuf aux membres du gouvernement, à compte de leurs appointements du mois. Les culottes et les blouses seront imputables sur l'ordinaire prochain. Une savonnette leur sera allouée comme épingles.

« Fait au siége du gouvernement provisoire, les jour et an que dessus. »

— C'est toi qui as rédigé cela, Oscar?

— Oui, mon cher. Un chef-d'œuvre, n'est-ce

pas ? Oh ! quand je m'y mets ! Aussi les ouvriers l'ont-ils adopté par acclamations. C'est flatteur, même quand on les fascine.

— Ah çà, et le dénouement ?

—Le dénouement, Jérôme, ce n'est pas ce que nous avons de plus heureux. Il faut bien y venir pourtant. Écoute-le donc. Tout marchait à ravir ; l'union était dans les cœurs, la joie sur les visages. Pas une plainte, pas une réclamation ; jamais on n'avait vu une pareille unanimité. Il ne restait plus qu'à jouir du fruit de notre travail et à proclamer notre combinaison sur la place publique. Nous allions ouvrir les croisées pour cela, paraître au balcon et haranguer le peuple, quand la garde bourgeoise paraît en armes à la porte de notre salle de conseil. Je veux parlementer ; tu sais qu'ordinairement ma barbe impose. Elle échoua cette fois, je le dis à son humiliation. Les gardes marchèrent la baïonnette en avant et nous cernèrent dans un angle de la pièce. J'étais pincé sans retour ; j'allais coucher à Vincennes, comme d'autres fabricants de gouvernements, lorsque je vois une porte derrière moi, et près de cette porte, le Comtois qui jouait de l'épaule. Avec lui, c'est à coup sûr ; la porte s'affaisse, et je m'esquive par la brèche qui vient de

s'ouvrir. La force armée nous suit, nous serre de près. Mais le Comtois est là; une, deux, trois portes tombent coup sur coup. Quel homme! Dieu du ciel! Quel être ingénieusement doué! Clôturez-vous donc en présence de muscles pareils! Nous arrivons, toujours pourchassés, devant un escalier en spirale qui semble plonger dans les abîmes de l'édifice. — Mille morts plutôt que la captivité! m'écriai-je en me précipitant dans le colimaçon. Les ténèbres y régnaient: on n'osa pas nous y suivre. Le Comtois seul demeurait près de moi; c'était une précieuse ressource. Nous descendîmes encore soixante marches au milieu d'une profonde obscurité. — C'est le puits de Grenelle, me disais-je; cinq cents mètres au-dessous du niveau de la mer. Enfin l'escalier cessa et je posai le pied sur un sol humide. Nous arrivions à la limite des soubassements; nous étions dans les catacombes de l'Hôtel de Ville.

— Ceci tourne au roman, Oscar; n'y mettrais-tu pas un peu du tien?

— Non, Jérôme; j'en appelle au Comtois; il viendra te le certifier. Trop heureux encore d'être en sûreté dans ce cinquième dessous. On entendait le tambour battre d'une façon atroce. L'édifice

municipal était cerné de toutes parts ; on y commettait des arrestations en masse. Représentants du peuple et chefs de clubs demeuraient dans ce coup de filet. Nous l'avons su à la sortie. Il n'y a que le pompier qui ne soit point retrouvé : il se sera réfugié dans son casque. Décidément la journée était mauvaise pour les fabricants de gouvernement. Cette industrie entrait dans une période ingrate. J'y songeais dans les souterrains de la municipalité. Les ténèbres invitent à la méditation. Le Comtois devait s'y abandonner aussi, car il poussait des soupirs à ébranler les catacombes. — Ce damné Percheron! murmurait-il entre ses dents. Il accusait son camarade, et sans doute à bon droit. Les caves de l'Hôtel de Ville renfermaient ainsi deux infortunés que les leçons du malheur ramenaient dans les bras de la philosophie.

— Me diras-tu enfin comment tu t'es tiré de là?

— Pas sans coups de fusil, Jérôme. Écoute la fin. Quand j'eus passé dix minutes dans cet asile caverneux, l'ennui me gagna. Le Comtois ne devait guère s'amuser non plus. — Camarade, lui dis-je, si nous cherchions notre chemin? — A la bonne heure, me répondit-il. — Vous sentez-vous les poi-

gnets en état? ajoutai-je. — Oui, dit-il. — Même vis-à-vis de barreaux en fer?— En fer, répéta-t-il. Je remarquai que, dans ses réponses, mon compagnon faisait éclater un laconisme digne de l'antiquité. Même à vingt mètres sous terre, son âme ne se troublait pas; il n'éprouvait pas le besoin de se livrer plus amplement. Cela dénotait une nature forte et un esprit égal. — Eh bien! lui dis-je, puisque les barreaux de fer ne vous font pas peur, cherchons des barreaux de fer. Les ténèbres étaient complètes; il fallait marcher à tâtons. L'Hôtel de Ville a deux étages de voûtes; nous étions dans l'étage inférieur, où ne parvient aucune clarté. C'était une position désobligeante; à tout prix, il fallait en sortir. Des légions de rats circulaient entre nos jambes et les flairaient comme un régal qui n'était point indigne d'eux. J'avais beau leur prodiguer les coups de talon, ils revenaient à la charge avec un acharnement qui donnait la mesure de leur appétit. L'un d'eux eut même l'audace d'entamer le cuir de ma botte; il passait par le contenant pour arriver au contenu. La place n'était plus tenable. Il valait mieux tomber sous le plomb des hommes que mourir par la dent des rongeurs. Qu'en penses-tu, Jérôme?

— La question se résout d'elle-même, Oscar. Et ton compagnon, comment la prenait-il?

— Il écrasait stoïquement nos ennemis ; il avait le pied fatal. Aussi ces animaux le fuyaient-ils ; ils s'adressaient de préférence à moi. Je leur paraissais un morceau plus choisi, plus délicat. Expliquez donc cet instinct des bêtes! Toujours est-il que j'avais assez de leur société : je tenais à l'intégrité de mes membres. Enfin nous trouvâmes notre chemin. Dans le massif des voûtes existait un escalier qui conduisait à l'étage supérieur; nous le franchîmes et arrivâmes dans la partie éclairée des souterrains. Il était tard, le jour n'y arrivait qu'à l'état de crépuscule. Mais il était aisé de distinguer à hauteur d'appui des croisées garnies de barreaux et qui devaient s'ouvrir sur la place ou sur l'une des rues adjacentes. Nous voici en face de l'ennemi, lui dis-je. — Je le vois bien, répliqua-t-il. — Vous sentez-vous de force à le réduire? — Attendez. A l'aide d'une saillie du mur, il parvint jusqu'aux barreaux et les ébranla de sa main d'athlète. — Eh bien? lui dis-je. — Ils sont descellés; le reste, un enfant le ferait. Je le rejoignis sur l'appui de la croisée. — Attention à la sentinelle, ajouta-t-il; et sitôt qu'elle aura le dos tourné, soyez prêt à franchir

le pas. Il y a dix pieds de hauteur. — C'est bien, lui dis-je. L'occasion se fit attendre : on eût dit que la sentinelle avait des soupçons ; enfin elle s'éloigna et les barreaux disparurent comme une paille. — Vite, engagez-vous là dedans, s'écria le Comtois ; il y a le passage d'un homme. J'obéis et me laissai tomber sur le sol. Presque au même instant, le robuste ouvrier était à mes côtés et poussait un cri d'alarme. — La sentinelle nous a aperçus ; vite ! détalons, et du côté des rues ! Au moment où je tournais l'angle du carrefour, un coup de fusil retentit et une balle siffla près de moi. — Plus de bruit que de mal, dit l'ouvrier en me jetant ces mots à l'oreille : A droite, monsieur, je prendrai à gauche. — Merci, mon camarade, m'écriai-je ; je vous dois la vie et la liberté. Il était déjà loin. Voilà mes aventures, mon cher ; que t'en semble?

— Je te le disais tantôt, c'est du roman.

— Du roman historique, alors ; car tout cela est bien réel. Tel que tu me vois, je te représente, mon cher, une puissance découronnée. Pendant une demi-heure, j'ai fonctionné à l'état de gouvernement. J'ai eu ma combinaison ; elle s'est écroulée. De toute cette grandeur, de toute

cette gloire, il ne reste plus qu'un souverain fugitif, obligé de demander un asile à ses amis.

— Le voici, Oscar, jouis-en.

— Très-bien, Jérôme; mais la police? Est-ce que tu supposes qu'elle va respecter mon incognito? Ton bon sens!

— Que ferait-elle de toi, je te le demande?

— Voilà que tu railles. Eh bien! Jérôme, c'est très-mal. Voyons, parlons sérieusement. On est aux enquêtes à l'Hôtel de Ville; les agents de la préfecture y sont déjà. Le juge d'instruction s'y est transporté.

— Comme tu es ferré sur ton code!

— Il faut bien connaître ses ennemis. On va recueillir les informations, aller aux enquêtes, interroger des témoins et rassembler les pièces. Maudite ardoise! comme elle se dresse contre moi!

— Qui est-ce qui prouve que tu étais là?

—Vingt personnes le diront! N'ont-ils pas assez crié: Vive Oscar! tout le long du chemin et sous les voûtes de l'Hôtel de Ville? Je te l'ai dit, Jérôme, je suis un criminel d'État.

— Qui ne l'est pas depuis trois mois? Qui n'a pas composé son petit gouvernement? On passera

l'éponge là-dessus, Oscar. Il faudrait punir trop de monde !

— Mais le flagrant délit, mon cher ! le flagrant délit ! On voit bien que tu n'es pas criminaliste ! Chez quel peuple as-tu vu excuser le flagrant délit ? Or, il y est, et tout le prouve. Attroupement hostile à la forme de gouvernement, cri prohibé, violation d'édifice public, usurpation, révolte, attentat ; crimes prévus par tous les articles du Code pénal : voilà ce que j'ai déjà dans mon dossier. Ajoutes-y des notes de police, la liste de mes connaissances, les trente-deux domiciles que j'ai eus sur le pavé de Paris, l'indication de mes habitudes, et tu verras si je suis dans mes petits souliers.

— Tu vois les choses en noir, Oscar.

— Et toi, en rose, Jérôme. Dame ! ce n'est pas toi qui iras gémir sur la paille humide des cachots. A Vincennes, juge donc ! Connais-tu le donjon de Vincennes ? On en dit des horreurs. Et penser que j'ai été gouvernement pendant trente-trois minutes ! De si haut tomber si bas ! Il me semble que j'entends du bruit au pied de l'escalier. Un sbire, sans doute !

— Tu deviens fou !

— Un estafier ?

— Allons !

— Jérôme, je réclame de nouveau un réduit quelconque ! Je ne veux pas que cette infâme police me mette la main dessus. Donne-moi une cave, un grenier, un trou à charbon, une soupente, ce que tu voudras ; mais sauve-moi de grâce, sauve-moi ! Tu me calfeutrerais dans une armoire, que je ne t'en voudrais pas. J'entrerai au besoin dans un conduit de cheminée. Tout me semble préférable aux quatre murs d'une prison. J'ai toujours détesté ce genre d'édifices.

— Que tu es donc terrible, Oscar ! Voyons, ne te monte point ainsi. Je suis sûr que ton affaire n'est rien, qu'elle tombera dans l'eau.

— Oui, tu le supposes.

— Je t'en réponds.

— Tu m'en réponds. J'accepte le mot, je l'accepte en plein. Tu es désormais responsable de ce qu'il y a de plus sacré au monde, la liberté d'un être pensant. Ah ! tu m'en réponds ! Eh bien ! j'aime cette confiance, elle me plaît. Si jamais je redeviens gouvernement, je te tiendrai compte de cette bonne parole. Tu m'en réponds ! Touche là. Tu es un noble ami. Maintenant, donne-moi un conseil.

— Parle !

— Faut-il couper ma barbe ? on dit que ça donne le change aux gendarmes et déroute les signalements.

— Oui, mon fils, oui, et tes cheveux aussi ! Tu seras en état de subir un traitement dont tu me parais avoir besoin. Dès demain, nous t'administrerons des douches.



CHAPITRE XXXIII.



Les Infortunes d'une Égérie.

Oscar put enfin respirer : les foudres dont il se croyait menacé s'arrêtèrent à mi-chemin. Il s'était fait, dans cette courte usurpation, tant de listes de gouvernement, que la justice fut obligée de choisir. Elle s'appesantit sur les chefs notoires et négligea le troupeau des conspirateurs. Tout renfermer eût été une entreprise difficile : les prisons de la République n'y eussent pas suffi. Notre ami échappa à la faveur du nombre. Il n'obtint ni les honneurs du martyre, ni les palmes de la captivité. Cette faveur n'échut qu'aux plus dignes, aux vété-

rans de la geôle, à ceux que leurs noms désignaient aux verrous.

Parmi les victimes de ce drame étrange, il en est une qui se détache à part et demanderait un Homère pour être célébrée dignement. Seul il pourrait dire, sur le mode ionien, à quelles vicissitudes elle fut en butte depuis le jour où, quittant le foyer domestique, elle chercha de philosophe en philosophe et de système en système un idéal qui semblait fuir dans les profondeurs de l'horizon. Ce serait un merveilleux poëme où les chants de la sirène ne manqueraient pas, et qui aurait pour théâtre naturel l'île voluptueuse de Circé. Que d'écueils dans cette existence ! que d'aventures ! L'Odyssée est complète, sauf un personnage, celui de Pénélope tournant le rouet en guise de préservatif. Hors ce détail, rien n'y manque. Jamais sujet ne fut plus digne d'un cistre magistral : je le signale aux poëtes des âges futurs. En voici les lignes sommaires.

Il s'agit d'une Muse qui, dès le berceau, eut la conscience d'une impérieuse mission. Le souffle d'en-haut l'animait ; en vain eût-elle essayé de s'y soustraire. En d'autres temps, on lui eût demandé peut-être de revêtir l'armure et de monter à l'assaut. Notre Muse n'y prétendit pas ; elle était de son

siècle avant tout. Pas de lance au poing, mais une plume. Au lieu de remparts à franchir, une société à détruire, et, sur l'oriflamme, ces deux mots simples, mais expressifs : *vérité sociale.* Découvrir la vérité sociale, telle fut sa mission. Tu vaincras par ce signe, lui dirent des voix intérieures. Dès lors elle ne s'appartint plus. La nuit, des utopies la visitaient ; le jour, elle avait des apparitions. Au coin des bois, dans les halliers, elle apercevait la vérité sociale sous mille formes. Elle la voyait danser, par un beau clair de lune, sur les gazons du lac, ou s'enfuir, comme un daim blessé, dans les taillis de la forêt. Parfois cette vérité empruntait à notre monde l'apparence et le vêtement. Elle portait le drap ou la bure, chaussait la botte vernie ou les sabots. Notre Muse ne s'y méprenait pas ; elle n'était pas dupe de ces déguisements. Villageois ou gentilhomme, ce qu'elle voyait en eux, c'était la vérité sociale, rien de plus, rien de moins. En l'honneur de ces mots, elle livra sa vie à toutes les expériences, à toutes les agitations.

Fort jeune encore, on lui avait donné un compagnon de route, et pendant un certain trajet elle s'en accommoda. Ses visions l'obsédaient moins, et avec le plus léger effort elle eût pu s'en délivrer.

Les clartés du devoir chassent si vite les mauvais esprits ! Il suffisait de promener autour de soi un regard pur et serein, de se contenter du bonheur tranquille et doux que la nature nous a ménagé. C'était la vérité domestique au lieu de la vérité sociale ; notre Muse ne pouvait se réduire à un si mince lot. Elle avait une mission ; c'est ce qui l'entraîna. Déjà elle dédaignait les petits horizons, et demandait à grands cris de l'air et de l'espace. Elle voulait s'emparer du globe et l'assujettir aux caprices de son imagination. Elle songeait à ses fantômes préférés, et les parait de couleurs si vives que tout œil humain devait en être ébloui. De telles dispositions excluent les habitudes sédentaires ; aussi, notre Muse eut-elle bientôt pris la clef des champs, laissant son compagnon au dépourvu. Elle avait mieux à faire ; la vérité sociale fermentait dans son sein. Tout repos lui était interdit jusqu'à ce qu'elle en eût assuré l'empire, et qu'elle l'eût sacrée aux applaudissements de l'univers.

Elle partit donc et se mit en campagne. Ses débuts furent obscurs et presque ignorés, dignes à peine d'un capitaine d'aventures ou d'un batteur d'estrades. Quelques escarmouches dans les buissons du caprice en remplirent la meilleure part. Ce fut

pourtant une période heureuse dans son existence, et la plus fleurie de toutes. Elle y rencontra les poëtes ses frères, et les choisit jeunes, afin d'être plus près de la vérité. Où irait une muse, si ce n'est là ? Celle-ci ne s'y oublia point ; elle avait la conscience d'une mission plus grave. Non pas qu'elle ne sût s'égarer sous les feuillées et faire sauter le Champagne dans un grenier. Aucun de ces succès ne lui manqua ; mais elle n'y vit qu'une sorte d'initiation à des recherches plus hautes. Elle pouvait trouver ainsi la vérité qui se cache au fond des coupes, celle qui sort, comme un murmure, des extases de l'oreiller, la vérité issue de toutes les ivresses. La grande vérité, la vérité sociale lui échappait. Il fallait passer outre, voir plus loin, dût-elle, la Muse inconstante, laisser sur son chemin plus d'un cœur blessé, plus d'une âme brisée par l'abandon.

La gloire arrivait et laissait peu de place au remords. La robe obscure de la Muse se changeait en un vêtement lumineux. Elle prenait le premier rang parmi les déesses de la poésie. Une autre ambition que la sienne s'en fût contentée et n'eût pas poussé l'expérience plus loin. Chez notre Muse, la mission l'emporta ; la gloire n'était à ses yeux qu'un moyen. Elle avait à parcourir le cercle des fonc-

tions humaines pour reconnaître ce que chacune d'elles renferme de vérité, de vérité sociale surtout. Des poëtes, elle passa aux avocats ; nul contraste ne pouvait être plus tranché. Il s'agissait de pénétrer dans les profondeurs du droit et d'en rapporter le dernier mot de l'équité souveraine. Elle fraya donc avec les toges ; c'était une épreuve pour ses goûts délicats. Mais notre Muse était brave ; les robes noires ne lui firent pas peur ; elle en sonda les moindres plis. Tâche déplorable, au bout de laquelle devait surgir le découragement ! Quel bagage confus ! quel amalgame singulier ! Des vérités juridiques, des vérités de glose, des vérités consacrées par des arrêts, voilà où elle vint se heurter. Quant à la vérité sociale, personne, parmi les bonnets carrés, ne l'avait vue passer et ne pouvait en donner de nouvelles. Bon gré, mal gré, il fallut que la Muse plaçât ailleurs sa confiance. Elle avait quitté les poëtes, les avocats la quittèrent ; les enfants de la lyre étaient vengés.

On aurait pu la croire ébranlée par cet échec ; elle s'y affermit au contraire dans son dessein. J'essayerai de tout, se dit-elle ; mais je mettrai la main sur mon phénix. Je ne sais pas de valet de camp, ni de cuistre de collége, que je ne sois pas capable d'affronter pour remplir ma mission. Cette nuit en-

core, l'utopie m'est apparue avec ses alouettes rôties et ses ruisseaux de Chambertin. J'en aurai le cœur net, dussé-je violer la porte du grand Lama. Je veux la vérité sociale, il me la faut, elle est devenue un besoin pour moi. Qu'elle ait les cheveux blonds ou bruns, qu'elle soit chauve ou use du postiche, je la veux, je l'aurai. Je ne regarde ni à la taille, ni à la couleur, ni à l'âge, ni au caractère ; je ferme les yeux sur tout. La vérité sera assez belle, pourvu qu'elle soit sociale, et la plus sociale sera la plus belle. Courage donc ! encore quelques efforts. Voici déjà bien du mouvement perdu ; plus de tâtonnements, plus d'hésitation ; marchons droit sur ma découverte.

Ce fut ainsi que notre Muse s'encouragea dans ses projets. A aucun prix elle n'en voulait démordre. Elle se livra donc à de nouveaux essais, et entama profondément le camp des penseurs. Sa tactique était de viser aux chefs et de négliger les subalternes. Aucun pontife ne lui échappa. Elle eut les dissidents religieux, les mystagogues, les thaumaturges ; elle ne repoussa ni les chapeaux rougis au contact des saisons, ni les collets chargés outre mesure de corps adipeux. Elle pardonna tout aux grands philosophes ; elle ne les astreignit ni à user

du peigne, ni à se laver les mains. Elle se montra tolérante jusqu'à la magnanimité. C'était calcul de sa part. Qui sait? Peut-être la vérité sociale reposait-elle dans ces chevelures incultes et dans ces vêtements imprégnés de suint. Il ne fallait pas la laisser échapper, faute d'un peu de savon et d'héroïsme. La Muse s'y dévoua avec un entier abandon. A peine avait-elle le soin de se pourvoir de réactifs et d'essences. A l'entendre, la vérité sociale purifie tout; elle est la piscine des habits et des âmes. Cette pensée la soutint et vint en aide à ses organes révoltés.

Elle alla vers l'hérésie d'abord; c'est la ressource des esprits chagrins et des Titans frappés par la foudre. Le plus glorieux de tous demandait à la philosophie des armes contre la religion : il lui empruntait quelques montagnes, afin de s'en servir comme de marchepied vers le ciel. La philosophie est bonne princesse; elle entretient un arsenal à l'usage des schismes et le laisse ouvert à tout venant. Pour notre Muse, c'était un spectacle nouveau. — Enfin, se dit-elle, je la tiens. Elle croyait avoir dans ses mains la vérité sociale. Alors elle chanta les divinités du mal, créa un moine sombre et un manuscrit mystérieux. L'imprécation sortit de ses lèvres, le

blasphème aussi. Ses instincts l'emportaient; elle éleva jusqu'au ciel ses défis et ses colères. Sa lyre n'avait plus que des cordes d'airain. C'était une crise; elle dura peu. Une Muse ne s'oublie à ce point qu'aux dépens de son honneur et de son génie. D'ailleurs, les hérésiarques ne sont pas beaux; leur système osseux est développé outre mesure. La Muse n'était point accoutumée à un voisinage pareil, elle laissait volontiers ces morceaux anatomiques aux cabinets de dissection. Plus d'une fois le souvenir de ses poëtes aimés vint la poursuivre comme contraste et comme remords. Où étaient leurs joues roses et leur souffle si pur? Où étaient leurs propos caressants et leurs confidences d'âmes heureuses? Au lieu de ces jeunes amis, de moroses vieillards; au lieu de ces récits riants, des théories inintelligibles. Quelle chute pour une Muse, même résignée à tout! La nôtre n'y tint pas; elle rompit avec l'hérésie et chercha la vérité sociale dans des voies moins arides et des angles moins aigus.

La métempsycose l'attira; c'était bien plus gai. Elle l'eût été davantage si l'on avait pu la décider à plonger les mains dans une eau savonneuse. Telle qu'elle était, il fallait la maintenir à distance et en user sobrement. D'ailleurs, elle avait le tour bouf-

fon, je l'ai dit; elle ouvrait à la pensée des régions inconnues. Que de rêves charmants elle alimentait! Notre Muse en fut séduite et y consacra des tomes dont son nom se fût bien passé. Jamais les visions qui l'obsédaient ne se firent jour avec plus d'évidence; elle s'égara dans des espaces où l'œil humain ne la suivit plus; livrée aux abîmes du vide, elle perdit d'une manière absolue le sentiment du réel et resta seule à écouter les frémissements de sa lyre. Encore quelques écarts, et elle était perdue pour nous, et sa raison demeurait comme enjeu dans cette gageure insensée. Elle ne fut sauvée que par ses instincts délicats. Les héros de la métempsycose ne voulaient, à aucun prix, s'amender sur le chapitre des soins du corps. Il persistaient à négliger abominablement leurs personnes. Notre Muse les excusa longtemps; elle lutta contre ses sens indignés. Jamais elle n'avait été mise à une épreuve si rude, si continue. Sa mission lui donnait à peine la force d'en supporter les effets. Elle pria, ce fut en vain; elle prodigua les pâtes et les aromes, ces présents se trompèrent de destination. Enfin, elle s'avoua vaincue et donna congé à la métempsycose comme elle l'avait donné à l'hérésie.

Après tant d'aventures, la vérité sociale restait

encore à découvrir ; le problème n'avait pas avancé d'une semelle. L'état de notre Muse s'en ressentit ; l'utopie la visita de nouveau. La nuit, elle poursuivait de mystérieux entretiens avec des voix qui se croisaient sous ses courtines. Ces voix l'accusaient d'indifférence et de tiédeur. A quoi elle répondait que la plus ardente Muse ne peut donner que ce qu'elle a, et qu'elle avait assez souffert dans la fréquentation des systèmes. Elle ajoutait qu'elle attendait un philosophe qui eût le collet propre et les ongles en état. Hors de là, elle n'admettait que des essais, des combinaisons sans importance. Un peu de vérité musicale, un peu de vérité littéraire, voilà avec quoi elle trompait les vides de son cœur. Pourtant, au fond de ces désappointements résidait une tristesse amère. Elle y avait vu s'effeuiller la couronne de ses beaux jours, s'évanouir les illusions de la première heure. L'âge arrivait, et à la suite un embonpoint plein de majesté. C'était le cas de parler aux masses ; elle y songea. Cette vérité sociale, que vainement elle avait demandée à l'élite, elle entreprit de la demander au nombre ; elle soumit au peuple l'énigme dont les savants ne pouvaient lui fournir le mot. Le peuple ! toute science est en lui et vient de lui, disait-elle : qu'il parle, seul il

lit dans les destinées, seul il a reçu les confidences du sphinx.

A cette époque de sa vie se rattache un détail que je ne saurais omettre ici. J'ai dit que la Muse s'équarrissait ; j'ajoute qu'elle n'y mettait point de mesure. L'usage du racahout n'agit pas sur les tissus humains avec un plus déplorable succès que ne le faisait, à son égard, la période de la maturité. La métamorphose s'opérait à vue d'œil, sans trêve, sans relâche. Du jour au lendemain, les lignes sphériques acquéraient chez elle un développement qui frappait l'œil le plus inattentif. Plus d'angles nulle part, ni de contours aigus ; partout des rondes-bosses et des horizons circulaires. Faut-il le dire? cet état florissant captiva un poëte chevelu. Il était jeune, sans fiel et probablement le dernier de cette race éteinte. L'Orient avait jeté du trouble dans ses goûts, et en fait de beautés il tranchait volontiers du sultan. Le cas, d'ailleurs, était nouveau ; l'antiquité n'avait pas connu de Muse aussi forte. En l'honneur de l'imprévu, ce barde ajusta les cordes de sa lyre et sculpta son hommage sur un rhythme connu.

LAZZARA.

I

Voyez comme elle engraisse! A ces deux repoussoirs,
A ces grands monuments, érigés en bossoirs,
Et rivaux de la cornemuse;
A cette pleine lune aux contours fourvoyés,
A ce menton fuyant par cascades, voyez
Comme elle engraisse, notre Muse!

II

Elle est ample, elle est vaste, et quand, d'un pas massif,
Les cheveux relevés dans un style poncif,
Elle apparaît sous sa mantille;
A voir le sol fléchir sous elle en vrai tremplin,
On croirait voir, ma foi, dessus son terre-plein,
Un éléphant de la Bastille.

III

Elle est forte et dodue, et file son roman,
Qu'à sa fille avec soin dérobe la maman,
Tant il ést plein de fondrières;

Elle lance, elle suit, sans jamais dire assez,
De buissons en buissons, de fossés en fossés,
Ses divines aventurières.

IV

Quand près du feu, le soir, on juge les auteurs,
Pour voir qui sait le mieux, au gré de ses lecteurs,
Manier la langue rebelle;
Que son héros soit Corse, ou Toscan, ou Vaudois,
Elle écrit, et la phrase échappée à ses doigts
Nous semble toujours la plus belle.

V

Certes, plus d'un bourgeois, pour elle, en son beau temps,
Volontiers eût donné bien des écus comptants,
Et même quelques pierreries;
Il eût donné ses fracs et ses vieux pantalons,
Ses passepoils du plus beau jaune et ses galons,
Tout jusqu'à ses buffleteries.

VI

Et ses deux pistolets dans leur fonte engloutis,
Et ses revers d'argent brodés au plumetis,
Et ses sonores jugulaires,

Et son sabre en croissant, rouillé quand on se bat,
Et la rude cartouche, instrument du combat,
Qu'il déchire avec ses molaires.

VII

Il eût donné sa guêtre et son dessous de pied,
Donné la riche selle où, de garde, il s'assied ;
Donné son colback si commode ;
Donné, pour faire honte aux hommes regardants,
Sa caisse, ses papiers, sa vaisselle et ses dents,
Chef-d'œuvre de Désirabode.

VIII

Il eût donné les serfs qu'il tient sous son pouvoir,
Son portier, son frotteur, son commis de comptoir,
Sa bonne et son valet de ferme;
Le jardin d'un arpent qu'il possède à Saint-Leu,
Et son appartement, tendu d'un papier bleu
Qu'il fit poser au dernier terme.

IX

Tout, jusqu'au cheval bai qu'il loue au maquignon,
Dont il vida la croupe avec quelque guignon;
Jusqu'au frein où Ruolz éclate;

Jusqu'à cette mercière, au quartier Mouffetard,
Qui vient six fois par mois décorer sur le tard
Son divan à housse écarlate.

X

Ce n'est pas le bourgeois, c'est le peuple aux faubourgs
Qui l'a prise et qui n'a rien donné pour débours;
Car la pauvreté l'accompagne;
Le peuple a pour tous biens le vin bleu, l'eau des puits,
Une blouse percée aux deux coudes, et puis
Quelques amis sur la Montagne.

Ainsi chantait le dernier des bardes chevelus, entraîné par un enthousiasme naïf. Il est douteux que son hommage, issu du cœur, ait eu un succès sans mélange.

La révolution de février surprit notre Muse dans cette situation d'esprit. La nature continuait à l'accabler de ses dons et à lui prodiguer les apparences prospères. Un seul chagrin s'y mêlait et troublait sa sérénité. Le rêve de sa vie se réaliserait-il un jour? Aurait-elle à s'agiter longtemps encore dans les étreintes d'une mission ingrate? A tout prendre, le ciel lui devait quelques compensations. En l'hon-

neur de la vérité sociale, elle avait tout prodigué, sa gloire, son temps, son repos. Rien ne lui avait coûté, ni les essais ni les aventures. Cependant l'âge venait; elle prenait du corps, et le but n'était point atteint. Cette perspective jetait du noir sur sa pensée : elle ne touchait plus à son téorbe que pour en tirer des chants plaintifs. Tant de mouvement en pure perte! Tant d'expériences couronnées d'un avortement! Si Muse que l'on soit, il est des moments où le dépit prend le dessus, et où l'âme s'abandonne à la pente du désenchantement. L'embonpoint d'ailleurs incline volontiers à la mélancolie. Notre Muse en était là ; elle souffrait; ses mécomptes lui portaient sur les nerfs. On n'engraisse pas impunément.

Sans le tocsin de février, peut-être cet état du cerveau eût-il abouti à une catastrophe. Les visions avaient reparu avec plus de force que jamais. Les voix familières ne tarissaient pas en reproches. Elles l'excitaient à se remettre en campagne et à chevaucher de nouveau. Sa mission n'était pas à quelques échecs près; il fallait qu'elle y fût fidèle jusqu'au bout. La Muse cédait alors et reprenait le cours de ses dithyrambes. Elle invoquait le peuple et lui adressait d'énergiques appels. N'importe; rien

n'y servait. C'était une corde usée ; elle en avait le sentiment. Le peuple s'y montrait médiocrement sensible. Les choses empiraient donc, quand le dieu du hasard s'en mêla. De sa main puissante il fit une révolution. La Muse comprit qu'elle était sauvée, que son heure arrivait, qu'elle touchait à l'empire.

— Enfin! s'écria-t-elle; enfin! nous y voici! nous la tenons! malheur si elle nous échappe! Si la vérité sociale n'éclate pas cette fois, si elle n'apporte pas à nos populations flottantes le rameau d'olivier, longtemps attendu, si elle n'est pas le principe et la fin de toute chose, c'est que la révolution aura été détournée de ses voies. A l'œuvre! c'est l'heure d'agir! Me voici payée en un jour de quinze ans de peines. Ce n'est donc pas en vain que j'aurai frappé à la porte des philosophes les plus mal tenus, et prodigué les avances aux grands penseurs qui n'usent pas du peigne. Ce n'est point en vain que je me serai vouée aux inconvénients que ces mauvaises habitudes font éclore. Je ne regrette rien désormais, ni les eaux de senteur, ni le patchouli. Je recommencerai, s'il le faut. On se doit à l'humanité. On se doit à la vérité, à la vérité sociale surtout.

A la suite de cet hymne de triomphe, la Muse se

prit à réfléchir et fit un retour sur la situation.

— Veillons, ajouta-t-elle ; rien n'est fini. L'ennemi est aux portes ; veillons. Après la grande bataille viendront les escarmouches. On reprendra en détail ce que nous avons conquis en gros. Alerte donc! et défions-nous des surprises. Ce gouvernement est faible ; il mollira. Il se défendra de l'utopie. Si cela est, anathème sur lui ! Nous n'admettons pas la société telle qu'elle est. Il faut la retourner de fond en comble. La pyramide reposait sur la base ; préjugé. Elle se tiendra sur la pointe, par un tour d'équilibre que je ménage aux amateurs. On verra ce qu'est une société de notre invention. Mais pour cela, il faut y être, y avoir la main. Je vais de ce pas aborder le gouvernement. Il ne me fait pas peur ; j'ai vu pire que lui. Si je me suis frottée à toutes les philosophies, ce n'est pas pour rien. Je mettrai mon expérience à sa disposition. Et s'il manque de cœur, je suis là. Il faudra qu'il marche ou qu'il dise pourquoi.

Ces mots à peine achevés, la Muse prit ses socques et alla signifier ses conditions au pouvoir nouveau. On s'entendit, on traita. La lyre était usée ; on la mit au rabais. Quelle humiliation pour une Muse ! Celle-ci ne s'y résigna pas sans douleur.

Elle se refusait à comprendre ce que l'embonpoint enlève de valeur aux systèmes. Enfin, le marché fut conclu. Chaque jour, la Muse dut se mettre à la disposition de l'un des membres du gouvernement. Elle allait être l'Égérie de l'institution. Point de trêve dans ce service officiel. Entre huit et neuf heures, elle sortait du bois sacré, avec les papiers de la sibylle dans son cabas. Pour mettre l'oracle à la portée de tous les goûts, elle en préparait de rechange. Les uns avaient le ton éploré de l'élégie; d'autres s'emportaient jusqu'à la colère. Le gouvernement choisissait dans tout cela et croyait avoir bien mérité des populations en leur prodiguant le grand style et les pompes de la couleur. Il voulait relever la littérature des murs et y introduire les délicatesses du langage. Dessein ambitieux et qui ne fut pas exempt de regrets!

Ces oracles de la Muse n'eussent produit qu'un effet insuffisant si les villes seules en avaient joui; le gouvernement n'en voulut priver ni les bourgs ni les hameaux. Il les expédia, francs de port, dans toute la France. Un peu d'agitation en fut le résultat. Sous les artifices de la phrase, les campagnards reconnurent une pensée hostile à leur repos. De là des plaintes et des murmures. Il fallut inviter

la Muse à plus de circonspection. Elle en gémit, elle résista. A aucun prix, elle ne voulait souffrir qu'on lui amoindrît les ailes. Quand elle cédait un jour, elle prenait sa revanche le lendemain. Le gouvernement demeurait exposé à toutes les surprises de l'inspiration. En son nom, on promenait la torche dans la région des idées, on provoquait aux luttes de classes et à une rupture violente du lien social. Il y avait deux nations désormais, celle des vainqueurs, celle des vaincus. Aux premiers toutes les jouissances; aux seconds toutes les charges. Les riches avaient allumé la guerre; ils devaient en supporter les frais. Quant aux déshérités, c'était pour eux le jour des réparations. Ils les exigeaient entières, prêts à les revendiquer par la violence, si les autres moyens ne suffisaient pas. Ainsi parlait la Muse, en y ajoutant la forme dont elle sait revêtir les plus mauvais sentiments.

On devine ce que de telles communications durent répandre de trouble et d'alarme dans le pays. De la part d'une opinion isolée, un tel langage eût été dangereux; dans la bouche du gouvernement, il prenait une gravité formidable. Aussi un long cri d'indignation éclata-t-il sur tous les points. On se demandait à quel vertige il avait cédé; on faisait

peser sur lui une responsabilité flagrante. Le gouvernement surpris se demandait d'où venait tout ce bruit. Il sut enfin qu'il fallait en rapporter la cause à son Égérie. Les semonces lui coûtaient peu ; il en usa. On donna sur les doigts à cette Muse égarée. On lui dit que ces jeux folâtres ne convenaient ni à son âge, ni à sa constitution, et qu'elle eût désormais à s'en abstenir. On lui conseilla de mettre un frein à ses idées et d'adoucir les teintes de son style. Elle s'amenda, promit tout ; mais à la première occasion l'instinct l'emporta. De nouveau, elle se lança dans les eaux de la vérité sociale. Tout citoyen qui n'était point marqué à ce signe était à son avis indigne d'habiter le territoire français. Il convenait de l'assujettir aux traitements les plus rigoureux. La vérité sociale ! le pays ne pouvait être sauvé qu'à ce prix.

Décidément l'Égérie devenait trop dangereuse ; il fallut s'en délivrer. Le pays, l'imprimerie royale, le gouvernement lui-même, tout le monde en avait assez. Elle lutta pourtant, et se répandit en récriminations amères. Elle essaya de mettre ses patrons de son côté, en les soutenant envers et contre tous. Elle les compara, d'après Jean Paul, à ces excellents fruits qui sont, avant les autres, piqués par les guêpes. Ce fut le dernier cri qu'elle exhala. Le jour

suivant, elle recevait un congé dans toutes les formes, et allait rejoindre, dans le grenier administratif, toutes les friperies à l'usage des gouvernements révolutionnaires. L'épreuve était concluante ; il n'y avait plus à y revenir. La vérité sociale avait vu son plus vaillant champion tué sous elle. Les populations la repoussaient de toute la force de leurs convictions. Elles y avaient démêlé ce qu'elle contenait en germe, la spoliation, la ruine, la misère, tous les fléaux, toutes les hontes. Elles avaient leur opinion faite, et il ne dépendait pas d'une plume vouée au désordre d'en modifier le caractère et d'en changer la direction. Ce sentiment s'affermit encore quand on sut de quelle source découlaient ces provocations impures. L'Égérie fut confinée sous la remise ; elle avait fait son temps.

Son âme fut alors plongée dans le deuil, et elle désespéra de la patrie. Ingrat pays qui se privait de tels services, et repoussait avec dédain un si précieux concours ! Non, rien dans ses déboires passés ne lui sembla plus affreux que ce déplorable calice. Elle le détournait de ses lèvres avec un énergique effort. Il lui semblait impossible qu'on oubliât, à ce point, ce qu'elle avait fait, ce qu'elle voulait faire. Tant de gages méconnus en un jour ! Un dévouement si sou-

tenu à la cause du peuple! Des flots d'encre prodigués en son honneur! Un culte si fervent! Une adoration si exclusive! N'est-ce pas elle qui l'avait mis sur un piédestal si élevé, que désormais l'insulte ne pouvait l'atteindre! C'était son idole, son fétiche, l'honneur et le mobile de sa vie. Et on lui arrachait tout cela! Et on sevrait le peuple de cette voix qu'il aimait à entendre! En pleine république, grand Dieu! Il ne restait plus qu'à se voiler le front et à protester par le silence. L'avenir se chargerait de l'expiation.

C'est en lançant ce trait du Parthe que l'Égérie résigna son emploi. Elle jeta un crêpe sur la statue de la Patrie, et porta le deuil de nos libertés. Le monde officiel lui échappait; il ne lui restait plus que les tressaillements de la place publique. Elle s'y réfugia. Sa plume ardente réchauffa dans les âmes ce qu'elles renfermaient de colères sourdes et de ressentiments profonds. Plus d'une fois elle convia le peuple à ne compter que sur lui-même, et à faire justice des intermédiaires, conjurés pour le tromper. Ces appels étaient empreints du fiel âcre que distillent les cœurs déçus. Notre Muse y exhalait tous les mécomptes, toutes les ardeurs de sa vie. C'était couronner dignement ce poëme où elle avait jeté la

pudeur au vent et pris la morale au rebours avec une audace sans pareille. Triste et dernière chute après tant de chutes !

Où aller désormais, si ce n'est dans les antres obscurs où se forgent les conjurations ? Je n'oserais pas répondre que, dans sa déchéance, notre Muse n'y soit pas descendue. Quelques voix sévères l'en ont accusée. L'attentat parlementaire éclata : on devine pour qui furent ses vœux. Ne fit-elle que des vœux? Toujours est-il qu'elle se traita en vaincue. Quand l'échec fut constaté, elle quitta la partie et se voua à un volontaire exil.

—Malheureuse France! s'écria-t-elle en secouant la poussière de ses brodequins, malheureux Paris ! Encore une révolution qui n'aboutit pas! Indignes dépositaires des pouvoirs du peuple, à vous l'opprobre de cette trahison ! Vous teniez la vérité sociale entre les mains, et à la moindre rumeur vous la laissez échapper. Traîtres ou lâches, vous n'avez de choix qu'entre ces deux stigmates. Vous répondrez devant Dieu de cette défaillance de vos cœurs. Si des convulsions nouvelles nous attendent, c'est à vous qu'on les devra. Vous avez cédé sans combat, au premier feu. Vous avez perdu le sentiment de l'avenir, méconnu votre rôle, vendu le pays à vos terreurs. Allez, je

vous maudis. L'œuvre impossible que vous poursuivez va se dessécher entre vos mains. Vous avez voulu le repos ; vous ne l'aurez pas. Vous avez immolé l'honneur à la sécurité ; tout vous manquera à la fois. Vous serez punis par la plus terrible des peines, le délaissement. Vous ne compterez plus que dans un parti honteux, celui des neutres. Les uns ne vous pardonneront pas l'action, les autres l'inertie. Vous êtes trop compromis pour ceux-ci, pas assez pour ceux-là. Soyez fiers de ce rôle, si vous l'osez. Ah ! vraiment, le vertige vous a pris ! Pauvres cerveaux ! Eh bien ! d'autres auront plus de courage. Laissez venir le temps ! il est notre maître à tous.

La muse envoyait aux murs de Paris et aux membres du gouvernement cette dernière imprécation, au moment où la vapeur déchaînée l'emportait vers le midi de la France. Ce qui accroissait son regret et son tourment, c'est que l'heure de l'abdication avait sonné pour elle. Toute puissance a son apogée et son déclin. Marengo et Austerlitz viennent aboutir à la cour de Fontainebleau. Notre Muse en était à cette période fatale : l'embonpoint l'avait inaugurée, les événements l'achevaient. Elle voyait le vide se faire autour d'elle, et à peine,

parmi les penseurs de son intimité, lui restait-il celui qui s'était montré le plus réfractaire à l'usage du peigne. Rien ne manquait à cette déchéance, si ce n'est le geôlier et la prison battue par les flots de l'Océan.



CHAPITRE XXIV.



La Fête en plein vent.

Depuis quelques semaines, l'attitude de la Commission exécutive rappelait celle de la nymphe Calypso. Elle était inconsolable. Dans ses loisirs du Luxembourg, elle avait imaginé une cérémonie publique qui devait ramener le sourire sur les lèvres et la paix dans les cœurs. Afin de la rendre digne de l'Assemblée et du pays, elle avait épuisé ses trésors de science mythologique et mis la Grèce et Rome à contribution. On parlait de statue d'une dimension colossale et d'un festin à éclipser ceux de l'antiquité. Les attributs des arts devaient y figurer dans un cortége merveilleux. Rien n'y manquerait

ni les jeux, ni les chants, ni les jeunes filles vêtues de lin. Comme le disait Oscar, on retournait aux fêtes d'Éleusis et aux Panathénées.

La douleur du gouvernement avait surtout ce motif, que l'Assemblée paraissait médiocrement touchée des réjouissances qu'on lui préparait. Au lieu de s'associer, dans un commun élan, à ce retour vers les âges héroïques, elle supputait, avec le scrupule d'un caissier, les sommes nécessaires à ces magnificences, et se demandait si l'on ne pourrait pas faire un meilleur emploi des deniers de l'État. Les circonstances prêtaient peu, d'ailleurs, aux divertissements; les esprits n'étaient guère à la joie. Le Luxembourg seul se complaisait dans des spectacles pareils. Il aimait les exhibitions solennelles. Il jouissait des honneurs de la représentation avec la hâte de gens qui ne sont pas sûrs du lendemain. L'Assemblée se plaçait au point de vue opposé: de là le dissentiment. Tant de misères pesaient sur le pays, que c'était vraiment pitié de voir l'argent du trésor s'en aller en oripeaux et en dorures. On eût dit que le Luxembourg n'avait d'entrailles que pour les sculpteurs en carton et les décorateurs à la détrempe. Les fêtes grecques étaient leur pâture, et ils en abusaient.

Enfin l'Assemblée céda ; elle ne voulut pas rompre pour une si petite affaire. Il fut convenu que la cérémonie aurait lieu ; seulement on apporta quelques modifications au programme. Le festin en plein air, ouvert à tout convive, avait cet inconvénient de laisser la dépense sans limites ; on le supprima. C'est dommage. L'expérience n'était pas sans grandeur ; elle eût donné la mesure des estomacs livrés à eux-mêmes et affranchis de toute carte à payer. Je m'imagine que l'exemple eût été mémorable. D'autres retranchements furent encore effectués. L'industrie devait couvrir Paris de petits autels ; elle s'en abstint. Au lieu d'autels, mieux eût valu des catafalques. On se contenta de chars, sur lesquels figuraient des chefs-d'œuvre un peu fanés, et qui avaient déjà servi. C'est ce qu'on appelait un programme d'après l'antique.

Dans les bureaux d'un ministère s'accomplissait une autre opération. Un appel avait été fait aux jeunes filles vêtues de lin. La cérémonie en exigeait cinq cents, autant de rosières. Le choix fut long et minutieux. Il s'agissait de cinquante francs, c'est un joli denier pour une enfant du peuple. Il s'en présenta dix mille. Qu'on juge du travail des ordonnateurs. Il fallut vérifier ces noms et marquer

d'une étiquette ceux qu'on agréait. Surtout il importait de s'assurer que rien ne manquât au costume, que les robes fussent blanches, les voiles aussi, les couronnes en état. Quant aux visages, personne n'en eut souci, et il faut le dire, la légion ne brillait pas de ce côté. En revanche, tous cœurs purs et âmes de neige. La République ne pouvait pas être mieux représentée. Ses dehors n'ont rien eu de flatteur ; mais que de qualités secrètes elle renferme! Ainsi de ces jeunes filles ; pour les juger, il ne fallait pas s'arrêter à l'écorce.

Cependant un autre souci divisait l'Assemblée : rien de plus grave depuis le turbot de Domitien. Les représentants porteraient-ils un insigne? Et quel insigne? Le débat s'ouvrit là-dessus et partagea les meilleurs esprits. Les uns voulaient se garnir le flanc des trois couleurs ; les autres ne les admettaient qu'en sautoir, et sous le frac. Ceux-ci visaient à l'effet ; ceux-là préféraient une situation plus modeste. A quelques-uns, un simple ruban suffisait ; les amis de l'éclat n'en tenaient pas les questeurs quittes à moins d'une écharpe aux glands d'or, et du plus beau tissu. Ils y voyaient un moyen de relever l'industrie et d'introduire dans nos ateliers une fabrication d'un ordre politique. La discussion

aurait pu se prolonger longtemps ; de guerre lasse, on l'abandonna. Les questeurs furent investis de la commande. Personne n'a la main malheureuse comme un questeur. Ceux-ci imaginèrent un hideux petit ruban, surmonté d'une rosette, et où brillaient, en or très-suspect, les faisceaux de la République. C'était un insigne digne tout au plus d'un régime de maillechort.

Un dernier problème fut soulevé. D'où partirait l'Assemblée? La Bastille eut d'abord le pas : le Luxembourg y tenait ; il voulait donner à Paris une exhibition dans toutes les règles. Il lui semblait glorieux de parcourir les boulevards avec un cortége aussi choisi et d'entraîner à sa suite les élus du peuple. Quelle moisson d'enthousiasme on allait recueillir sur le chemin ! Quels élans spontanés d'adhésion ! C'était un baptême nouveau que le Luxembourg entendait ménager à la représentation nationale. Il faut le dire, l'Assemblée voyait les choses autrement. Elle doutait de sa propre popularité. Aussi se refusa-t-elle à prendre la Bastille pour point de départ. Vaincu sur cette partie de son programme, le Luxembourg essaya de sauver la moitié du trajet : il proposa l'Hôtel de Ville. Il conciliait ainsi les grandeurs de la cérémonie avec les

égards dus aux jambes des représentants. L'Hôtel de Ville était d'ailleurs un centre naturel, en faveur duquel on pouvait invoquer bien des souvenirs historiques. Le cortége, en l'adoptant, traversait le vieux Paris par les chemins, où saint Louis et Philippe-Auguste avaient passé. C'était une considération décisive : l'Assemblée ne s'y rendit pas ; des motifs de prudence prévalurent. La République avait fait aux élus du suffrage universel un sort si beau, qu'une promenade en corps dans Paris leur était interdite. Il fallut dès lors choisir l'itinéraire le plus court : le palais de l'Assemblée fut désigné comme lieu de rendez-vous ; on devait se rendre de là sur l'esplanade du Champ-de-Mars.

Le grand jour arriva, et l'état du ciel n'en compromit pas la solennité. La veille pourtant un affreux orage avait déshonoré les statues en plein vent et troublé l'économie de celle de la République. Rien n'était achevé en matière de préparatifs. Pendant que la cérémonie s'accomplissait, le marteau résonnait encore. On clouait les banderoles, on dressait les pyramides, on ajoutait aux décors une dernière couche de badigeon. Tout respirait l'improvisation et trahissait un luxe de circonstance. La moitié des piédestaux reposait sur le sol ; les pavillons atten-

daient les trépieds qui devaient les couronner. L'ensemble n'en fut achevé que le lendemain : on voyait que l'atelier national s'était chargé de l'entreprise.

Dès huit heures du matin, nous avions pris place, Malvina et moi, sur l'estrade d'honneur. C'est à Simon que nous devions ce privilége. Deux jours avant la solennité, il forma autour des questeurs un siége si savant et leur livra de si rudes assauts, qu'ils furent contraints de capituler. Nous eûmes deux billets de choix. Nos bancs touchaient ceux des élus du peuple, et notre représentant put venir se placer presque à nos côtés. Au moment où nous arrivâmes, des flots de peuple inondaient l'enceinte, et il était aisé de prévoir qu'aucune police ne pourrait s'y établir. On violait les consignes sur tous les points avec une audace impunie. Nul ordre, nulle régularité. Les ordonnateurs de la fête manquaient leur effet d'ensemble ; ils avaient sous la main des éléments trop insubordonnés. Aussi croisaient-ils les bras sur leurs poitrines, et assistaient-ils à cette scène avec une douloureuse résignation. Là où il n'y a point de maître, paraissent mille maîtres. Tout le monde donnait des ordres, et personne n'en voulait recevoir. Les chantiers de Babel ne devaient pas offrir un coup d'œil plus déplorable.

Le canon tonnait; l'Assemblée était en marche : elle arriva enfin à l'entrée du Champ-de-Mars. Ce trajet, il faut l'avouer, n'eut rien de majestueux, et la multitude y fit éclater un tout autre sentiment que celui du respect. Le régime de l'insulte persistait. Loin d'y mettre ordre, l'emprisonnement des chefs n'avait fait que l'aggraver. Le mot était donné dans les clubs et dans les ateliers : on voulait déshonorer l'Assemblée. Nul soin à son égard. On ne lui avait pas ménagé de passage spécial; elle marchait mêlée au peuple, et n'avait guère à se louer de ce contact. C'est au point que Malvina en fut scandalisée :

— Ah çà, dit-elle, il n'y a pas plus de police ici que chez les Bédouins. Qu'est-ce que c'est que ce genre? Vois donc, Jérôme, une représentation nationale émaillée de blouses! Comme c'est galant.

— Dame! Malvina, on est en république!

— La République du sans-gêne, alors? Eh bien, je ne m'y habituerai jamais. Quelle cohue, bon Dieu! Et pas un gendarme! Pas un municipal! Pas un sabot de cheval pour caresser les orteils de cette canaille! Ça crie vengeance, vraiment!

— En effet.

— Encore un peu, et ils monteront sur les épaules des élus du peuple. C'est inouï. Holà! des chapeaux

pointus! Mettez-moi tout ce monde au pas. Tirez la brette, et qu'on se range. Si vous appartenez à la préfecture, faites-le voir. Ah bien, oui, voilà qu'ils fraternisent avec le peuple! Et on appelle cela des gardiens de Paris. De beaux gardiens, ma foi! Jérôme, veux-tu que je te dise mon sentiment ?

— Dis, ma femme.

— On me fera regretter les sergents de ville. Ces chapeaux pointus ne leur vont pas au talon. Je sais bien tout ce qu'on a dit contre les sergents de ville. Un peu farouches et l'œil trop habituellement de travers. Je ne les aimais guère, non plus. Mais enfin, on les respectait. Ceux-ci, mon mignon, c'est à qui leur mangera dans la main. Évidemment, ils rougissent de leurs chapeaux pointus. On dirait que leur brette n'est pas à eux.

En effet, l'ordre ne pouvait se rétablir dans cette foule indisciplinée ; elle encombrait l'espace où le défilé devait avoir lieu. C'est sur ce point qu'on avait groupé les statues en carton, d'un style monumental. Je n'ose dire quelle figure elles faisaient. La sculpture en plein vent ne s'y était guère signalée. Il faut ajouter que l'ouragan avait exercé sur l'ensemble des ravages douloureux. La Liberté avait perdu le nez dans la tempête, et ne pouvait se

consoler de l'absence de cet attribut distinctif. L'Égalité en était réduite au sort du maréchal de Rantzau, le plus mutilé de nos grands capitaines. La Fraternité portait sur son visage de telles balafres, que l'œil le plus dévoué aurait eu grand'peine à la reconnaître. Partout se retrouvaient des souillures capables de ruiner dans l'opinion des sujets moins symboliques et plus médiocrement pourvus de popularité.

De tous ces emblèmes, aucun n'avait été plus abominablement traité que celui de la République. Sous son bonnet de Phrygie, elle avait le plus triste aspect et comme le sentiment d'une humiliation profonde. Au moment où nous l'aperçûmes, on lui rajustait le bras droit, dont l'état du ciel avait troublé l'économie. Au bout de ce bras était une main, également endommagée, qui pesait dans ses phalanges un glaive et une branche d'olivier. Cette opération, ainsi conçue, présentait un problème de statique difficile à résoudre, et c'est là sans doute ce qui répandait sur cette physionomie colossale un ennui mortel et un sombre découragement. Une seule main, faisant l'office de deux plateaux, voilà à quoi la République était condamnée! On l'impliquait dans une atteinte formelle aux lois de la pesanteur.

Puis, que de dégradations sur sa personne et autour d'elle ! Quelle République dévastée ! L'eau des nues avait sillonné sa robe de ravines profondes, et dépouillé de leur couche de bronze les lions accroupis à ses pieds. Les vases antiques disposés sur l'estrade, les trophées d'armes qui la décoraient, avaient tous éprouvé au plus haut point les effets de l'intempérie, et offraient un spectacle digne de pitié. Il en était de même des pyramides en carton devant lesquelles la France, l'Italie et l'Allemagne faisaient l'office de sentinelles, comme aussi des deux statues monumentales représentant l'Armée de terre et l'Armée de mer. Pauvres armées ! se voir traiter ainsi ! Il est vrai que le soldat français sait souffrir et se taire, sans murmurer. Les décorateurs à la détrempe avaient abusé de ce sentiment.

A l'aide de quelques efforts, les représentants purent enfin gagner leurs siéges d'honneur. Ils s'y disposèrent en amphithéâtre. Les souverains du Luxembourg occupaient le milieu de l'estrade avec les dignitaires de l'Assemblée, le reste se plaça au hasard et confusément. Simon trouva, je l'ai dit, un banc près de nous. Quand cette installation fut achevée, il se fit un peu d'ordre et le coup d'œil y gagna. Les buttes de Chaillot et de Passy étaient couvertes de

têtes ; l'enceinte du Champ-de-Mars, l'avenue du pont, les quais et tout le terrain qui monte par étages vers les murs d'enceinte, ressemblaient à une vaste fourmilière, en proie à l'agitation. Mille drapeaux, mille banderoles, jouets des vents, s'emparaient du regard et animaient la fête. De grands mâts, chargés d'oriflammes, formaient autour de l'esplanade une suite de jalons pavoisés. Le bruit du canon tranchait sur le tout et dominait les acclamations de la foule.

— A la bonne heure ! s'écria Malvina, voici que la fête prend couleur. Allons, évertuez-vous, enfants, pour que la galerie applaudisse. En avant la musique et les plumets ! La grosse caisse surtout ! Ça fait bien en plein air ! Mais, dis donc, Jérôme, qui est-ce qui pose devant nous ?

— Où cela, Malvina ?

— Devant nous, un peu vers la droite. Des êtres médiocrement couverts. Tiens, vois donc.

— Sur l'estrade ?

— Oui, et qui se donnent un genre. C'est trop curieux, vraiment ! Le jarret tendu et la main à la huitième boutonnière. Et quelles joues ! Quels nez glorieux ! Leurs noms, leurs noms, tout de suite, Jérôme !

— Tu ne les reconnais pas ?

— A peu près ; mais c'est l'habit qui me déroute. Des airs si fendants et un drap si fripé. Qui ça peut-il être ? J'en jette ma langue aux chiens.

— Le Luxembourg en personne !

— Ah ! c'est juste, c'est juste ! Et moi qui ne l'ai pas deviné tout d'abord ! J'aurais dû pourtant m'en douter à l'enveloppe. Il n'y a que le Luxembourg pour s'affubler ainsi. Et puis les poses ! Dieu ! comme c'est lui ! Et les joues ! Pour obtenir l'équivalent, il faudrait souffler vingt ans dans une clarinette, et encore, encore. C'est vérifié, Jérôme ; je retrouve mon Luxembourg. Doit-il être heureux de ce spectacle ? Doit-il jouir dans ses escarpins !

— Il en a l'air, du moins..

— Tous rayonnants, mon chéri, tous frétillants. Ils sont là comme cinq carpes dans leur vivier. Le public est médiocrement amusé : mais eux, Jérôme, ils nagent dans un océan de joies. Ils se balancent dans leur programme, ils s'y bercent, ils s'y plongent à l'envi. Fortunés mortels ! Oui, soyez fiers, vous en avez le droit. Oui, épanouissez-vous, ça vous est bien dû. Quand on a accommodé les choses comme vous l'avez fait, c'est le cas de s'essuyer le front et de souffler dans ses cartilages à l'instar des

veaux marins. Point de fausse honte surtout ! Tranchez en grand dans les verres de couleur et ne ménagez pas les statues. La patrie n'est pas à quelques moulures près, et quand on donne dans l'antique, il n'y faut pas épargner la façon. En avant les trépieds ! en avant les réchauds ! C'est le cas de se divertir ou jamais.

Pendant que ma femme envoyait, sur l'aile des vents, ces apostrophes un peu vertes à l'adresse des souverains du Luxembourg, la cérémonie suivait son cours, et le défilé commençait. En tête marchaient les quatre-vingt-six départements. Habit noir, pantalon blanc, chapeau gris, voilà de quoi se composait un département. Autant de départements, autant de chapeaux gris. Seulement, l'état des chapeaux variait selon l'importance des localités. Ainsi, la Creuse me parut un peu déformée et la Lozère passablement ternie. Le poil de lapin dominait dans les départements pauvres. En revanche, le Nord et la Seine-Inférieure portaient du castor et se distinguaient par le lustre irréprochable de la coiffure. Quatre-vingt-six chapeaux gris résumaient la France. Noble allégorie ! symbole touchant d'égalité ! Tous chapeaux gris, comment exprimer d'une manière plus naïve l'unité de la patrie ? Oui, tous

gris, et, le soir, les chapeaux ne l'étaient pas seuls. En l'honneur de la solennité, les quatre-vingt-six départements firent une descente dans le bouchon le plus voisin, et vidèrent quelques flacons à la santé de la République. L'écot fut brillant, et au dessert l'attendrissement ne laissait rien à désirer. Le Rhône se jetait dans les bras de la Loire, l'Aube se confondait avec le Lot, la Charente s'égarait en circuits sans fin, et la Marne avait toutes les peines du monde à regagner son lit.

A la suite des départements en chapeaux gris, vinrent les États de l'Europe en chapeaux noirs. L'Italie, la Pologne, l'Irlande, se succédèrent sous cet emblème. Quoi de plus convenable? Le noir, c'est le deuil; tout autre feutre eût été déplacé pour des nations militantes ou vaincues. La tenue péchait néanmoins; elle était trop bruyante et pas assez recueillie. Évidemment, le rôle des États de l'Europe défilant au Champ-de-Mars n'était pas de crier à tue-tête et de se démener à qui mieux mieux. L'Algérie seule était fondée à faire un peu d'embarras; elle allait fournir à la France une armée et un gouvernement; c'était là un titre. Cependant elle gardait sous son képi une attitude modeste et pleine de dignité. L'Afrique en remontrait à l'Europe. La leçon était

bonne : malheureusement, elle fut perdue. Qui se résigne à recevoir des leçons aujourd'hui? en donner, à la bonne heure.

Le Luxembourg n'en avait pas le démenti ; on nageait en pleine allégorie. Les souvenirs antiques ou récents étaient dépassés, confondus. La fête de l'Être suprême s'effaçait de l'histoire. On n'avait ici, il est vrai, ni Robespierre en habit bleu-barbeau, ni les effigies de l'Athéisme et du Fanatisme foudroyées par le feu du ciel ; mais, en revanche, que d'ornements, que d'emblèmes, que de lanternes, sans compter les vessies! Deux pyramides, douze statues, quarante grands mâts, seize pavillons couronnés de trépieds, trente-deux piédestaux, puis des faisceaux et des trophées d'armes à profusion, des lions accroupis à chaque pas, des lances chargées de verres de couleurs et de papiers huilés, le tout n'ayant jamais servi et pouvant fournir avec succès une deuxième et troisième représentation. Pour retrouver tant de bric-à-brac et tant de mythologie, il fallait remonter bien haut dans le cours des temps, et ne s'arrêter ni aux combats du Cirque ni aux jeux Olympiques ! Les âges fabuleux étaient retrouvés, et, sous les flots de poussière qui les enveloppaient, plus d'une fois les souverains du Luxembourg pri-

rent-ils l'aspect d'un conseil de demi-dieux siégeant dans la région majestueuse des nuages.

Cependant, les corporations défilaient avec leurs guidons et leurs drapeaux. Chaque métier marchait à part, précédé ou suivi de ce qu'il nommait son chef-d'œuvre. Pour la plupart, ce nom était usurpé. Rien ne sert de flatter les ouvriers; d'ailleurs, assez de gens s'en mêlent. Le caractère général de ces chefs-d'œuvre était le mauvais goût. Beaucoup d'affectation, beaucoup de recherche; peu d'élégance, peu de simplicité, telle est l'opinion qu'on s'en formait. La grâce d'ensemble y était sacrifiée au raffinement des détails. Çà et là quelques puérilités, dignes au plus de l'enfance de l'art. En somme, l'exhibition était médiocre, et certaines industries y trouvèrent une occasion naturelle de publicité et de prospectus. Le Champ-de-Mars se transforma en une page d'annonces pour les inventions parasites et les commerces suspects. Les biberons perfectionnés et les accordéons à grand clavier eurent une place dans le cortége. On y vit des pantoufles brevetées, des parapluies circonflexes, et un assortiment complet d'ustensiles hydrauliques. Tous ces produits de l'art venaient honorer la République à leur façon et chercher des clients dans cette foule émerveillée. La mise en

scène leur coûtait peu; le Luxembourg y avait pourvu. C'est lui qui fournissait la grosse caisse et les cymbales.

Il fallut essuyer cette longue revue d'industries et d'industriels. Les corps d'état avaient tous quelque échantillon de palais, quelque plan d'édifice monumental; ceux-ci un dôme en pierres de taille, ceux-là une colonnade en bois sculpté, d'autres le labyrinthe du jardin des Plantes, d'autres le temple de Salomon. La manufacture des tabacs fournit un cigare monstrueux, la boulangerie une couronne de dimension colossale; les plumassiers eurent un dais et un drapeau formés de plumes tricolores; les fleuristes une corbeille de fleurs artistement disposées. Un char portait des instruments de musique qui s'animaient à la brise comme des lyres éoliennes, et remplissaient l'air de sons harmonieux. Un autre char offrait des panoplies du moyen âge et quatre guerriers bardés de fer. Puis venaient des baldaquins chargés d'enfants et ornés d'attributs. Des banderoles, déployées au vent, servaient d'enseignes à ces professions ambulantes. Le bronze y jouait un grand rôle, l'ébénisterie aussi. Les fabricants de perles d'acier déployaient leur marchandise en festons et en guirlandes. Les orfèvres faisaient assaut de

ciselures. Les tapissiers mêlaient la soie et l'or dans un divan somptueux. Bref, c'était à qui déploierait devant le public une magnificence plus grande et donnerait une idée plus avantageuse du génie et des ressources de l'état.

L'intention était bonne, l'exécution beaucoup moins. Ce défilé s'opéra avec une lenteur désespérante; la patience des curieux était à bout. Puis ces prodiges du travail gagnaient peu à être vus dans un cadre de poussière. Les amours mythologiques, les nymphes de l'allégorie laissaient dans l'esprit une très-mince illusion, et le Luxembourg dut convenir lui-même que ces imitations grecques tournaient à la parodie. Les bourreliers seuls s'en étaient tirés en gens d'esprit : ils avaient disposé des bâts en trophées et les offraient aux spectateurs. Ce détail fut vivement applaudi. Quant à l'ensemble, l'effet en était pauvre et indigne d'un peuple artiste. On eût dit un spectacle forain et ses exhibitions en plein vent. Rien n'y manquait, ni l'orchestre, ni l'habit de parade. Malvina ne pouvait se contenir.

— Camelotte ! disait-elle tout haut, pure camelotte! magasin à vingt-cinq sous! liquidation au rabais! vente forcée pour cause de faillite ! quarante-

quatre mille objets à un franc ! Voyons, faites-vous servir !

— Tais-toi donc, lui dis-je ; tous les yeux sont fixés sur nous !

— Eh bien ! après? s'écria-t-elle. Il faudra prendre des gants de velours pour leur parler ! Est-ce que je ne les connais pas, Jérôme? Un tas de marchands de chaînes de sûreté qui viennent continuer leur commerce sur le dos de la République. Beaux masques, vraiment ! Comme si on ne les savait pas par cœur ! Et ils appellent cela une fête de l'industrie ! Tous les rossignols de Paris ! J'en bâille rien que de les voir ! Et allez donc, mes petits amours ! Détalez-moi vite, que nous allions dîner. Quel guet-apens !

Il fallut attendre néanmoins. L'intérêt principal de la fête se concentrait sur un objet lointain autour duquel la multitude s'était rassemblée. Depuis quelques minutes cet objet paraissait condamné à l'immobilité et un sentiment d'inquiétude se peignait sur les visages. Voici de quoi il s'agissait. Fidèle à ses inspirations allégoriques, le Luxembourg avait voulu que l'Agriculture figurât dans son programme à côté de l'Industrie et sur le même rang. Ces deux branches de l'activité humaine étaient inséparables à ses yeux ; et en qualité d'aînée, l'Agriculture de-

vait, à tout prendre, avoir le pas. Mais comment personnifier cette intéressante Agriculture? Sous quels emblèmes la produire dans l'enceinte du Champ-de-Mars? C'est ici que le génie des ordonnateurs se donna carrière. L'Agriculture se composa d'un char rempli de produits ruraux et couronné d'un chêne en pleine végétation. Douze chevaux blancs, à harnais pareils, allaient entraîner cet emblème rustique vers l'estrade où siégeaient les amis des champs! Tableau digne de Florian et de Gessner! Le Luxembourg s'en enorgueillissit d'avance! Pour un rien il eût revêtu la toge et se fût couronné d'épis; pour un rien il eût ouvert un sillon dans le Champ-de-Mars, et confié à ce terrain sablonneux une pomme de terre d'honneur.

Le char n'avançait pas, c'est ce qui répandait un peu d'émotion dans la foule. Effondré par l'orage de la veille, le sol avait cédé sous les roues du véhicule, et les efforts des douze chevaux blancs ne suffisaient pas pour le tirer de l'ornière. En sortira-t-il? n'en sortira-t-il pas? Voilà quel fut pendant quarante minutes le problème posé devant le public. L'attelage était vigoureux; mais la résistance était grande. Enfin un dernier coup de collier l'emporta; l'Agriculture fut rendue à la circulation. La multitude

accueillit ce succès par un cri immense. Le Luxembourg lui-même s'en épanouit visiblement. Cet accident pesait sur sa joie et versait du froid sur son enthousiasme. Il lui était cruel de penser que sa fête pût finir par un char embourbé. Le char marchait, la question était dégagée. Il s'avançait triomphalement vers l'amphithéâtre, avec son chêne au sommet et son cortége disposé sur les flancs. Le glorieux végétal agitait sur l'azur du ciel son panache éclatant de verdure. Plus d'obstacles, plus d'embarras ; la solennité n'échouerait pas faute d'un dénouement. L'élan était donné, il devenait irrésistible. Animé par le bruit, soutenu par le fouet, l'attelage avait des ailes. On eût dit qu'il comprenait son rôle et que l'ivresse de la foule exerçait sur lui un effet contagieux.

C'est ainsi que le char de l'Agriculture arriva jusqu'à nous. Les pompes du programme s'y trouvaient pour ainsi dire concentrées. Les choristes de l'Orphéon, les enfants de Paris, les élèves du Conservatoire, entouraient à flots pressés l'échafaudage allégorique, et à peu de distance suivaient les cinq cents jeunes filles couronnées de chêne et vêtues de lin. Quelque intérêt s'attachait à cet accessoire de la fête. Les feuilles publiques y avaient trouvé matière

à des récits indiscrets. On parlait de costumes empruntés à la mythologie la plus stricte. Les versions modestes promettaient des maillots à l'instar des chœurs de l'Opéra. On ajoutait que les ordonnateurs avaient poussé le scrupule jusqu'à faire eux-mêmes le choix des formes, de manière à fournir un assortiment dont la République pût s'honorer. Ces détails circulaient sur les bancs, et plus d'une femme s'apprêtait à cacher derrière l'éventail l'embarras où elle allait être plongée, Simon, au contraire, y préludait par un gros rire, et voyait dans cette partie de la solennité une revanche de l'ennui que lui avait causé le reste.

Le chêne passa d'abord devant l'estrade : horriblement secoué, il semblait protester contre les violences dont il était l'objet. Les honneurs lui importaient peu ; il eût préféré le calme des forêts à cette bruyante apothéose, et les chants de la fauvette ou du pinson à ces concerts de voix humaines. Au delà du chêne, les regards curieux cherchaient les vierges mythologiques ou tout au moins les maillots roses, parure et orgueil des déesses d'Opéra. O désappointement! ô mécompte! Au lieu de nymphes, un régiment de pensionnaires, et les déceptions de la réalité au lieu des splendeurs de la Fable !

— Bravo ! s'écria Malvina. Voilà qui est bien imaginé ! Des robes jusqu'à la cheville et des guimpes jusqu'au menton ! Vive la République ! Elle a des mœurs, au moins. Simon, Simon, vous êtes volé !

— Je m'en doute, madame Paturot !

— Soyez-en fier, Simon ; vous vivez dans un temps austère. Voyez-moi ces figures ; voyez-moi ces cheveux ; voyez-moi ces pieds ! C'est à se faire ermite. Aussi vous les sert-on par poignées. Cinq cents, mille, la vue n'en coûte rien. Simon, soyez franc, le cœur vous en dit-il?

— Merci !

— Les carottes ! Elles abondent, les carottes ! c'est un produit naturel des faubourgs. Voilà ce que la République a imaginé de mieux en fait de sexe. Eh bien ! je l'en félicite. On ne pourra plus la calomnier ! On ne pourra plus l'accuser de vices secrets. La vertu la plus pure peut seule inspirer de pareils choix. Cinq cents rosières d'un coup de filet. C'est jouer de bonheur.

Il faut le dire, le respect des convenances avait été poussé jusqu'à la dernière limite. Chacune de ces vierges avait son chaperon. Les mamans accompagnaient les jeunes filles, et comme la corvée menaçait d'être longue, en femmes avisées, elles avaient

chargé leurs cabas de provisions de bouche. Le cortége offrait ainsi un aspect légèrement bigarré. La décence y gagnait ce que le coup d'œil pouvait y perdre. Ce n'était plus de la mythologie, ce n'était plus la tunique diaphane des corps du ballet ; c'était mieux que cela. Le Luxembourg donnait au monde un grand exemple : il dédaignait la beauté sensuelle pour entrer dans le domaine de la beauté morale, et conviait le peuple à ces satisfactions du cœur, bien supérieures à celles des yeux. Il faut ajouter que sa pensée fut peu comprise ; c'est le sort de toutes les grandes pensées.

Cependant les chœurs préludaient ; mille voix s'unissaient dans un même concert. Le jour était à son déclin ; le soleil, descendu à l'horizon, remplissait l'enceinte d'une poussière d'or et colorait de ses derniers feux la cime étincelante des ormeaux. Il régnait dans la nature une sorte de recueillement qui gagnait les esprits et les pénétrait jusqu'à l'extase. Dans ce cadre lumineux, la fête retrouvait ses grandeurs. Ces voix pures élevaient vers les cieux un hymne auquel les âmes s'associaient. C'était une action de grâces en l'honneur de celui qui seul apaise les flots déchaînés et envoie à la terre battue par l'orage son arc-en-ciel réparateur. Quelle

mythologie aurait pu valoir ces accents naïfs de la prière ? Aussi y eut-il là un instant solennel où l'émotion fut vive et complète. Le maillot était oublié ; l'imagination se mettait de la partie ; elle répandait ses prestiges sur ces jeunes filles aux robustes attraits et sur ces mères pourvues de cabas ; elle les transformait en une légion de séraphins, détachée des théories célestes et prête à reprendre son vol vers les régions de l'azur. Une pluie de bouquets qui couvrit l'estrade termina cet épisode et porta l'enthousiasme au plus haut degré. Le Luxembourg avait eu son heure, son moment ; il triomphait.

Au milieu de ces diversions, la nature ne perdait aucun de ses droits. Depuis une heure, Simon supportait mal le spectacle de la fête. Il ne savait quel maintien garder, se levait et s'asseyait sans motif, et exhalait des bâillements caractéristiques. Rien ne le touchait plus, ni les vierges vêtues de lin, ni le chêne ambulant, ni les hymnes qui montaient vers l'empyrée en guise d'encens. L'état de ses nerfs ne lui permettait pas de jouir de ces merveilles. Une âme en peine ne s'agite pas à ce point. Je cherchais à pénétrer la cause de ce malaise obstiné, quand notre représentant se livra.

— Je n'y tiens plus, dit-il; mes forces sont à bout. Décidément, c'est un coup monté.

— Comment cela? lui demandai-je.

— On veut nous réduire par la famine, ajouta-t-il ; c'est clair comme le jour.

— Bah ! lui dis-je.

— Oui, on nous prend par les vivres : histoire d'avoir bon marché de nous. Quant à moi, je capitule. J'ai l'estomac sur les talons.

Malvina riait comme une folle ; elle offrit au meunier une boîte de pastilles de menthe.

— Représentant, dit-elle, voilà de quoi vous restaurer. Puisez là-dedans à pleines mains. Je suis plus généreuse que votre gouvernement.

— Assez, madame Paturot, assez. J'ai l'estomac peu endurant; faute d'un bifteck, je sens que je deviendrais féroce. Dix heures en plein air et sans rien prendre ! Il y aurait de quoi enrager un mouton. Ça ne peut pas se passer ainsi. La patrie nous emploie, elle nous doit la nourriture. Vous avez beau rire; vous n'êtes pas logée à une autre enseigne que moi : convenez-en.

— C'est vrai, répondit ma femme.

— Eh bien, suivez-moi. L'instinct nous guidera. Je trouverai le buffet, soyez-en sûre, et une fois

trouvé, nous règlerons nos comptes. Il est impossible qu'il n'y ait pas dans quelque coin une galantine ou un pâté de réserve. Nous lui dirons un mot, accompagné d'une bouteille de quoi que ce soit. Et si ma recherche est trompée, je ne vous cache pas, madame Paturot, que je suis capable d'un déplorable excès.

— Vous, Simon !

— Oui, moi, madame ; une fois affamé, je ne connais plus rien. Je dévorerai, s'il le faut, un membre du gouvernement. J'irai jusque-là.

— Alors, Simon, il ne me reste plus qu'un conseil à vous donner. Prenez le plus gras.

— Essayons d'abord du pâté, dit le représentant, rendu à un plus juste sentiment des choses.

Notre ami avait calomnié les ordonnateurs de la fête ; ils n'avaient pas oublié le chapitre des approvisionnements. Les salons de l'École Militaire avaient été transformés en réfectoire officiel. Les pièces froides y abondaient et le Champagne n'y manquait pas. Une livrée veillait au service, comme dans les réceptions de l'ancienne cour. La République ne repoussait aucune tradition. A l'aspect de ce luxe et de ces morceaux de choix, l'âme de Simon s'épanouit. Tous ses griefs disparurent, et il

s'éleva du sein de ses organes une action de grâces en faveur d'un régime si plein d'attentions pour ses élus. Sa dent attendait encore une réparation, mais son odorat en obtenait déjà toutes les garanties. L'inquiétude avait fait place à la sécurité. Désormais tranquille sur l'avenir, son appareil digestif ne se répandait plus en murmures. Le Luxembourg était amnistié; la politique, naguère sombre, prenait des couleurs de rose. La poussière, l'action du soleil, cette suite de déceptions en plein vent, n'étaient plus un souvenir pénible, puisqu'ils aboutissaient à un bon repas. Il fut bon en effet, et Simon le prolongea tant qu'il put aux frais de la République. C'était sa manière de l'honorer. Nous nous y prêtâmes de bonne grâce, Malvina et moi, et quand nous sortîmes de cet asile hospitalier, nos dispositions étaient sensiblement meilleures.

Le spectacle qui nous attendait au dehors ne put que nous raffermir dans cette situation d'esprit. La nuit était venue, et le Champ-de-Mars se couvrait d'illuminations. Ces trépieds, ces temples improvisés, ces mâts, ces ifs, ces décorations hâtives qui ne supportaient pas l'éclat du jour, se relevaient dans les ténèbres comme autant de foyers étincelants. Les Champs-Élysées offraient surtout un ta-

bleau plein de magie. La main des fées n'aurait rien pu créer de plus éblouissant, de plus merveilleux. Deux sillons de feu s'élançaient des hauteurs de l'arc de triomphe, et venaient aboutir aux Tuileries. Suspendus au milieu de la chaussée, des lustres immenses, des girandoles colossales changeaient l'avenue en une salle de bal dont les limites se perdaient à l'horizon. Tout était gerbes de lumière et sillons de flamme. L'œil n'en pouvait supporter l'éclat. Les crêtes du monument impérial étaient couronnées par une illumination resplendissante, d'où s'échappaient de temps à autre des bombes colorées et des fusées à pluie d'or. Nous demeurions enchantés de ce spectacle.

— Allons, me dis-je, les choses s'arrangent. Pauvre début et heureuse fin ! Dieu veuille qu'il en soit ainsi de la République !



CHAPITRE XXXV.



Les Douleurs d'un Représentant.

A quelques jours de là, nous vîmes arriver Simon dans un état digne de pitié. Il poussait des soupirs à ébranler des chênes et élevait vers le ciel des mains appesanties par la douleur. Cet homme était la proie d'un mal moral ; il n'y avait pas à s'y méprendre. Son corps de fer, sa constitution de bronze en étaient altérés. Le vermillon de ses joues avait pâli ; ses yeux n'avaient plus le même éclat. D'où venait ce brusque changement ? Quel coup soudain avait frappé cette organisation vigoureuse ? Une telle santé dépérir ainsi ! Il fallait que l'atteinte fût rude et le motif sérieux. Les athlètes ne se laissent pas ébran-

ler pour des riens; Simon surtout était d'une trempe à ne pas céder au premier choc. Sur un estomac comme le sien, les peines d'esprit devaient glisser longtemps avant d'y faire la moindre brèche. Cette brèche était faite néanmoins, tout le témoignait, l'état de la physionomie et, faut-il le dire, un déchet notable dans les facultés digestives et l'échelle de l'appétit.

Malvina voyait ces ravages se développer à vue d'œil, et elle en éprouvait une inquiétude réelle. A diverses reprises, elle avait essayé de pénétrer Simon; il s'était défendu obstinément. On ne pouvait lui arracher aucun aveu, aucune confidence. Cependant le mal empirait; il était temps d'agir. Enfin, dans un dernier effort, ma femme l'emporta. La glace fut rompue, Simon s'ouvrit à elle. Il faut dire que jamais elle n'avait eu tant d'éloquence, tant d'entraînement. Une mère y aurait mis moins d'égards, moins de soin; elle n'eût pas ménagé avec plus de délicatesse cette âme blessée :

— Voyons, Simon, lui disait-elle, à qui se confier, si ce n'est à ses amis? vous souffrez, cela se voit.

— Oui, madame Paturot, je souffre; mais à quoi bon en tourmenter ses amis? C'est sans remède; personne n'y peut rien.

— Qui le sait, Simon? Qui le sait? Les hommes sont toujours ainsi! Quand le désespoir les gagne, ils mettent tout au pire. Voyons, mon garçon, plus de papillons noirs! Déboutonnez-vous, Simon! Cela soulage.

— A quoi bon, madame?

— Un chagrin confié est déjà à moitié guéri! Nous aviserons à deux, Simon! Vous ne savez pas ce que c'est qu'un bon conseil! Rien n'y résiste, mon Dieu! Parions que vous êtes aux prises avec des fantômes! parions!

— Des fantômes!

— Oui, Simon, des fantômes, des lubies, comme vous voudrez! Nos pauvres têtes sont ainsi faites! Pour un rien, les voilà à l'envers! Puis, quand on y regarde de près, il se trouve que l'on s'est battu contre des moulins à vent! J'en ai tant vu dans ce genre!

— Plût au ciel qu'il en fût ainsi, madame Paturot! mais c'est sérieux, voyez-vous, très-sérieux.

— Vraiment, Simon? Eh bien! raison de plus pour se confesser. Vous fais-je peur par hasard?

— Oh! non, madame.

— Alors, dégonflez-vous, mon garçon. Ne gar-

dez rien sur le cœur; c'est malsain. Parlez, qu'avez-vous ?

— J'ai, madame, s'écria Simon vaincu par cet accent de bonté, j'ai, que je suis sur les dents, que je n'en puis plus, que je mourrai à la peine, si cela dure. J'ai que tout s'en va, ma santé, mon sommeil, tout ce qui me rendait si heureux aux champs. J'ai, que je suis hors de mon affaire, et que je regrette mon moulin.

— Bah !

— Oui, madame ; et avant huit jours d'ici j'aurai déposé sur l'autel de la patrie, ma médaille, mon ruban, mon écharpe et tout ce qui s'ensuit. Voilà ce que j'ai.

— Un instant, Simon, un instant, reprit ma femme alarmée; ne précipitons rien. Point d'enfantillage, s'il vous plaît. Nous avons mis deux mois à faire un représentant ; n'allez pas le défaire en un jour. Pas de ça, mon garçon. Diable ! diable ! quelle mouche vous pique?

— C'est que je n'y tiens plus, c'est que je suis à bout, madame Paturot, ajouta le meunier d'un ton funèbre, retenez bien ceci ; c'est que si je ne quitte pas la partie, j'y laisserai mes os. L'appétit déménage, c'est tout dire.

— Pourquoi le prendre si vivement ?

— C'est plus fort que moi. J'aime à être à ce que je fais. Au moulin, je chargeais un sac sur mes épaules et versais le grain sous les meules. Le coup d'œil m'en plaisait. Je savais que c'était de la besogne bien faite, et pouvais mettre au défi les plus experts. Un travail de conscience, rien ne vaut ça. On boit sec après, et on taille dans le pain à plein couteau. Ajoutez-y un gigot froid et une tranche de jambon, et vous aurez une noce complète. Là, sur le pouce, sans perdre le blutoir de l'œil. L'eau m'en vient à la bouche, rien que d'y penser. Ces repas, madame Paturot, Dieu les bénit, car ils sont gagnés à la sueur du front. Pour un pain que je mangeais, j'en rendais mille ; voilà comment on paye ses dettes au pays.

— Il y a d'autres manières, Simon.

— C'est la bonne, madame Paturot ; chacun à ce qu'il sait faire. Le moulin, voyez-vous, c'est mon empire, mon élément. J'y suis général en chef ; j'y commande. Rien ne s'y passe que je ne sois le premier à le voir. Au bruit du taquet, je devine l'état de la mécanique. Je sais ce qui entre et ce qui sort, ce que le grain rend et ce que vaut la mouture. Les savants peuvent venir chez moi ; ils ne m'en remon-

treront pas. La farine, ça me connaît. Je les jouerais sous jambe avec leurs livres. Et mes garçons ! c'est plaisir de voir comme je les conduis. Bien nourris, mais en revanche, durs à la peine. Il faut cela. Rien qu'à l'ouïe, je devine quand ils se croisent les bras. Enfin je suis tout dans mon moulin ; je suis le roi, je suis le maître, et, ce qui vaut mieux, j'y suis à ma place. C'est un orgueil qui peut s'avouer.

— Un moulin !

— Eh bien ! oui, madame Paturot, c'est ma faiblesse ; mais qui n'en a pas? Depuis que je l'ai quitté, à tout instant il me revient à la mémoire. Il est si propret, si joli, mon moulin ! L'eau qui tombe dans ses augets est si claire ! le pré qui l'entoure est si vert ! Et puis, à tout prendre, c'est le plus considérable à dix lieues à la ronde ! L'étampe en est connue sur vingt marchés ! On sait que la mouture s'y fait honnêtement, sans mélange. Dame ! il y a de quoi être fier. La loyauté ne court pas les rues.

— A la bonne heure, Simon, à la bonne heure. Mais qu'est-ce que cela prouve? Que vous étiez un parfait meunier, n'est-ce pas?

— Je m'en flatte, madame Paturot.

— Et qu'un parfait meunier ne saurait être autre

chose qu'un parfait représentant du peuple? Il y a des circulaires là-dessus.

— Non, madame, non. Les circulaires n'y peuvent rien. Je suis un détestable représentant, je le sais, je le vois, et c'est ce qui me mine. On ne se refait pas. On ne peut pas avoir passé toute sa vie dans le son et les recoupes, et apprendre dans vingt-quatre heures la fabrication des lois. Chacun son métier, chacun son industrie. Au début, je ne vous le cache pas, il y avait dans mon fait un peu d'illusion, un peu d'orgueil. — Bah! me disais-je, après tout, mes collègues n'ont rien de surnaturel. Ce sont des hommes comme moi; s'ils ont plus d'études, j'ai plus de bon sens; nous voici à deux de jeu. Que me manque-t-il? un peu d'habitude, un peu de rubrique; avec le temps j'acquerrai cela. C'est l'affaire de quelques jours. Il suffit d'y mettre de la patience, de la bonne volonté. J'en aurai. Je ne manquerai pas une séance; je serai l'exactitude même.

— C'était parfaitement raisonné, Simon.

— Eh bien, madame, il a fallu décompter. Le ciel m'est témoin que je n'y ai épargné ni peine ni soins. J'ai le cœur à la besogne, tout le monde le sait. Personne ne me damerait là-dessus. Je n'ai

donc point boudé contre le travail. Toujours le premier entré dans les comités et le dernier sorti. Dans le cours des séances, toujours à mon banc ; jamais à la tabagie, jamais à la buvette. S'il y avait convocation dans les bureaux, j'arrivais une heure avant les autres. Enfin j'étais un exemple vivant de ponctualité. J'en donnais à la patrie pour ses cinq écus : personne ne lui faisait meilleure mesure. Et une fois en besogne, il fallait me voir ! Tout yeux, tout oreilles, madame. Je ne perdais ni un geste ni un mot. Dieu ! que de discours j'ai entendus, et avec quelle conscience ! Les orateurs des comités avaient en moi un précieux client. Point de distinction, point de préférences. J'écoutais tout, je me repaissais de tout. Et le soir, quand l'Assemblée nous laissait libres, au lieu d'aller chercher au dehors quelques distractions, j'allais m'enfermer scrupuleusement dans les réunions libres, pour y entendre les harangues de rebut et les tribuns à l'essai. Voici un mois que je suis à ce régime.

— Infortuné Simon ! Et il vous a profité du moins.

— Comme vous voyez, madame Paturot. Je m'en vais à rien. Un pain de beurre ne se réduit pas plus vite au soleil. Cela se conçoit. J'ai grandi dans l'atmosphère de nos montagnes ; j'y respirais

librement et à pleins poumons. La brise qui passait sur les lavandes et sur les thyms m'en apportait le parfum adouci. J'ai vécu ainsi trente ans. Aujourd'hui tout change. A huit cents que nous sommes, on nous enferme dans un espace étroit où l'air manque à nos poitrines. On nous en mesure et la quantité et la qualité. A huit cents, jugez donc! Quel mélange de souffles et de tempéraments! Toujours parqués, toujours claquemurés!

— En effet, mon garçon, ce n'est pas le plus gai de votre histoire. Que voulez-vous? Tout honneur se paye.

— Et les bras! Il faut voir comme ils s'insurgent! Oisifs, eux qui abattaient tant de besogne! Là-bas, madame, quand j'avais, dans le cours de ma journée, chargé soixante sacs, les muscles avaient leur compte et me laissaient en repos. J'allais me coucher là-dessus et dormais, Dieu sait de quel sommeil! Ici rien, rien. Ce n'est plus le corps, c'est la tête qui travaille. Les mains dans les poches et la cervelle aux champs. Aussi quel déchet dans ma manière d'être! Adieu les nuits du moulin! adieu mes bons sommes et aussi mes bons repas! Je ne me reconnais plus, je ne me retrouve plus. Ma santé s'y détraque et ma raison s'y perd.

— Je vous crois, Simon, dit Malvina d'une voix compatissante ; mais au moins votre éducation parlementaire s'achève. C'est naturel ! Avec le mal que vous y prenez !

— Eh bien, non, madame Paturot. Non, et c'est surtout ce qui me dépite. Je vous parle sincèrement et à cœur ouvert. Non, je n'avance pas, je n'aboutis pas. Le temps, la peine n'y font rien. Mon exactitude même tourne contre moi. Plus je vais, moins je saisis. A qui la faute? Je l'ignore. A un manque d'études probablement. On n'entre pas de plain-pied dans ces mécaniques-là. Puis on nous accable. Le matin, à midi, le soir, à toute heure. Du léger, du lourd, et coup sur coup. Comment voulez-vous que la tête y résiste ? C'est à s'y abrutir. Jugez-en plutôt.

— Voyons.

— Le matin à neuf heures, comité. Je m'y rends. Il y est question, je suppose, de terrains communaux et de vaine pâture. Je suis tout oreilles. Le débat s'engage : neuf orateurs sont entendus. Celui-ci voit les choses dans un sens, celui-là dans un autre. C'est bien; je cherche où est le vrai. Un troisième parleur arrive qui n'adopte l'avis d'aucun des préopinants, et à son tour expose son système. Là-

dessus grand conflit. En fait de système, personne n'est à court; chacun a le sien. Les projets se succèdent, les combinaisons aussi, tellement qu'après deux heures de séance, les choses sont moins nettes qu'au début. Je sors de là, l'esprit obsédé de vaine pâture et sans savoir à quel parti m'arrêter. Le plus clair c'est une migraine qui se déclare. Jugez donc. Neuf discours!

— Il y a de quoi !

— Nous ne sommes qu'au début, madame Paturot. A onze heures, convocation dans les bureaux. J'y cours : personne n'y met plus de conscience que moi. Il s'agit du sort de l'ouvrier. On veut en faire un seigneur, l'associer au patron, lui fournir à perpétuité le couvert et le logement. Vous devinez si j'en suis. L'ouvrier, c'est mon frère. J'écoute donc, disposé à tout faire pour lui. Les orateurs ne manquent pas; ils se prodiguent en témoignages de sympathie; ils en ont la bouche pleine. — Bien, me dis-je, l'ouvrier ne pâtira point faute d'avocats. Sa cause est gagnée. Il ne lui reste plus qu'à remercier ses bienfaiteurs. Hélas! c'est compter sans les voies et moyens. Dès qu'il s'agit d'adopter un plan, chacun veut faire prévaloir le sien. Les vanités d'auteurs s'en mêlent et la bataille commence. Qui dit

blanc, qui dit noir; d'autres disent blanc et noir à la fois. Tout est perdu, si l'on n'adopte pas ma recette, s'écrie l'un. Je ne réponds de rien, si mon idée ne passe pas, répond l'autre. Tous s'obstinent à secourir l'ouvrier à leur manière en excluant celle du voisin. Il faut cependant choisir un membre pour la commission. Lequel prendre? J'en ai l'esprit troublé. — Nommez M. un tel, me dit à l'oreille un de mes collègues du bureau. — M. un tel? — Oui. — Et pourquoi? — Parce que. — Mais encore? — Parce que c'est convenu; il se porte et on le porte. — Ah! — Et n'omettez pas le prénom; ils sont deux dans l'Assemblée. — Le prénom? — C'est de rigueur; mais tenez, voici qui vous épargnera toute peine. Prenez. — Quoi donc? — Un bulletin tout fait. Mon interlocuteur me glisse l'objet dans la main, sans que je songe à m'en défendre. Que faire? Le temps presse; autour de moi chacun s'est exécuté. Je dépose mon bulletin machinalement et sans même savoir quel nom il porte. Voilà comment je me prononce en faveur de l'ouvrier. Total, sept discours et un vote, sans compter ma migraine qui empire à chaque instant.

— Pauvre garçon!

— Attendez, madame Paturot. A une heure,

séance publique : me voici à mon banc comme un martyr. Il s'agit d'une loi de finances ; les grands orateurs doivent s'en mêler. Je retiens mon souffle afin de ne pas perdre un mot. La discussion s'ouvre, et pendant six heures il n'est question que d'amortissement et de bons du Trésor, de dette fondée et de dette flottante, de centimes additionnels et d'impôt mobilier. A vous ouvrir mon âme, tout cela glisse sur moi comme l'eau sur la toile cirée. Mon attention se lasse, et peu à peu je n'éprouve qu'un besoin, celui de prendre ma revanche d'une suite d'insomnies. Cependant il faut voter, et le ciel m'est témoin que je sais à peine sur quoi. Je prends un parti décisif. Dans les mouvements du voisin règne une précision qui témoigne d'une conviction arrêtée : je me décide à l'imiter en tout point. Debout avec lui, assis avec lui, on dirait que le même ressort nous fait mouvoir. Désormais j'ai l'esprit en repos ; ma responsabilité s'efface. C'est ainsi que la séance s'écoule entre vingt votes et onze discours. On ne guérit pas une migraine à ce jeu : aussi la mienne est-elle au comble quand on nous donne congé.

— Enfin, je respire ! vous voilà quitte, Simon.

— Pas encore, madame. Il y a rendez-vous pris

pour le soir. Une question importante, celle des clubs, est à l'ordre du jour ; il s'agit de s'entendre, de se concerter avant le scrutin. Un local a été désigné; une tribune libre s'y élève. C'est l'Assemblée au petit pied. A huit heures je suis là ; les affiliés arrivent, le bureau se garnit. Il y a le président, il y a la sonnette, il y a les verres d'eau. Rien n'y manque, pas même les discours. J'en essuie encore cinq ; mais c'est mon coup de grâce. A onze heures je quitte la place, rendu, exténué, mourant. C'est à peine s'il me reste la force de gagner mon lit.

— Je comprends cela. La journée est rude.

— Récapitulons, madame Paturot. Neuf discours sur la vaine pâture, sept sur le sort de l'ouvrier, onze sur une loi de finances, cinq sur la police des clubs ; total : trente-deux discours, sans compter la plus abominable migraine qui se soit jamais logée sous un crâne humain. N'est-ce pas à en mourir ?

— Oui, Simon, oui.

— Puis voyez le bel amalgame ! La vaine pâture et les clubs ; les finances et l'ouvrier ! Comment digérer tout cela ? Comment s'y reconnaître ? Aussi la nuit, ces sujets me reviennent. Je revois en songe la tribune ; j'entends encore des discours. J'en prononce aussi, madame Paturot, et c'est là le

comble. Dieu ! quels cauchemars ! quels cauchemars !

— On en aurait à moins !

— Et, pour comble d'ironie, il me semble, au réveil, entendre le taquet de mon moulin et les chants des fauvettes qui nichent dans mes peupliers. L'illusion, hélas ! n'est pas longue. Le moulin est loin, et les fauvettes aussi. Le jour qui se lève sera semblable au jour écoulé et à celui qui suivra. Comité, bureaux, séance publique, réunion du soir, voilà ma perspective. Trente discours, voilà ma ration. Trente par jour, c'est-à-dire huit cents par mois. Quel tempérament y résisterait ? N'est-ce pas qu'il vaudrait mieux n'avoir jamais perdu de vue les gazons de mon pré et les cimes de nos montagnes ?

— Je ne vous accorde pas cela, Simon, répliqua vivement ma femme ; non, je ne vous l'accorde pas. Vous cédez trop vite au découragement. Quel métier n'a pas ses peines ? Trouvez-en un où l'on n'éprouve pas quelques ennuis ? Il faut voir le chapitre des compensations. Et la position ! Et les grandeurs ! Et la gloire d'être représentant du peuple ! comptez-vous cela pour rien ?

— J'en suis bien revenu, madame Paturot. Ne souriez pas ainsi, j'en suis revenu. Au premier mo-

ment, je ne dis pas. Etre souverain, il y a de quoi s'enorgueillir. Cette idée chatouille doucement le cœur. La tenue s'en ressent. On éprouve le besoin de porter la tête autrement que d'habitude, d'avancer le pied avec plus de majesté. On se donne des airs assortis à l'emploi. Il semble qu'on a grandi de quelques pouces et qu'on recueille sur son passage les hommages des populations. C'est une faiblesse ; elle dure peu.

— Et pourquoi, mon garçon ? Quand vous poseriez indéfiniment, voyez le mal. Les princes ne posaient-ils pas ? Or, qu'est-ce que les représentants? Autant de princes.

— Neuf cents princes alors ?

— Le nombre n'y fait rien. On pose tout de même ; il faut savoir tenir son rang.

— Mon rang? Madame Paturot, savez-vous quel est mon rang? s'écria notre meunier chez qui la douleur tournait à l'impatience.

— Celui de tous vos collègues, dit ma femme. Les représentants sont égaux.

— Celui d'une cinquième roue à un carrosse. Je fais nombre et rien de plus ; je sers de galerie. Je suis la victime obligée des parleurs. Bon gré, mal gré, il faut que je les écoute. O misères de la vanité ! Sur dix,

neuf au moins occupent la tribune sans motif. L'Assemblée a beau leur tourner le dos, ils continuent : ce n'est pas pour elle qu'ils sont là. Ils y sont pour leur famille installée dans les tribunes, pour leur département, pour les ouvriers du dehors, pour eux-mêmes. La discussion se passerait d'eux, ils le savent bien. Ils n'exercent aucune influence sur le vote, on le leur fait assez sentir. Ils fatiguent, les murmures le leur disent. Eh bien, ils persistent; ils n'en auront pas le démenti. Le discours est fait; il y passera tout entier. Et nous, quel rôle est le nôtre? Nous servons de plastron aux bavards. N'est-ce pas le cas d'être fier?

— Que ne le leur rendez-vous, Simon? Dieu! si j'y étais! Ils n'auraient pas si bon marché de moi! A discours, discours et demi : ils toucheraient la monnaie de leur pièce! Ah! mes petits agneaux, vous voulez amuser le tapis! Ah! vous vous livrez aux bagatelles de la porte! Eh bien, on vous en servira. Quelles bavettes je leur taillerais! Que ne faites-vous cela, mon garçon? Vous y prendriez goût; il n'y a que le premier pas qui coûte.

— Moi, madame Paturot? Allons donc. Je me connais. Un pauvre campagnard se frotter à des savants? Vous n'y songez pas. Ne se met pas qui veut à cheval sur de grands mots. Il faut de l'étude pour

cela; il faut de l'acquis. C'est dommage! J'eusse pris une revanche si volontiers! Quelle aubaine! quel régal des dieux! Après avoir tant écouté, s'imposer à son tour! se venger par un discours de tous ceux qu'on a entendus!

— Qui vous en empêchait, Simon?

— Un scrupule, madame, un scrupule.

— Et lequel?

— Le respect de l'Assemblée et du pays. Il me manque bien des choses, mais j'ai le sentiment de ce qui convient. On joue trop avec la tribune; on le prend avec elle sur un pied trop familier; on la compromet trop dans les hasards de la parole. Un homme qui ne se sent pas le talent d'y monter, doit au moins l'honorer par son silence. C'est ce que je fais. Ainsi tout me manque, jusqu'à la chance d'une réparation. J'aurai jusqu'au bout des oreilles au service d'autrui et n'en réduirai point à me payer tribut. Je serai ennuyé et n'ennuierai pas. Je serai victime et point bourreau. Et vous trouvez, madame Paturot, que c'est là un sort flatteur! Vous trouvez que j'ai tort de me plaindre! Vous trouvez qu'un régime de huit cents discours par mois est quelque chose d'avantageux! Vous trouvez qu'un homme doit s'y plaire et remercier le ciel de lui

avoir donné un tel lot! C'est votre avis, n'est-ce pas?

— Comme vous le prenez au vif, mon garçon! je ne vous reconnais plus.

— Eh bien, non. Non, je ne remercie pas le ciel de m'avoir conduit si haut! Non, je ne me sens ni fier ni heureux de mon rôle! On s'est dit : la révolution a été faite pour le peuple; portons des enfants du peuple au pouvoir. Il n'y manquait qu'un point, c'est de leur donner les facultés nécessaires pour l'exercer. Pour jouer du violon, il faut l'avoir appris; le pouvoir est de même. Le premier venu n'en jouera pas ou il en jouera faux. Vraiment, c'est trop singulier. On prend un homme à l'atelier, un autre aux champs, et on leur dit : Faites des lois. Autant dire au forgeron : Faites des bilboquets, et au tourneur : Faites des serrures. L'ouvrier et le campagnard peuvent s'asseoir sur les bancs du législateur; ils n'en auront pas pour cela la science. Aussi qu'arrive-t-il? C'est que les plus savants d'entre nous parlent à tort et à travers, avec leurs préjugés d'état, et que les plus sages font comme moi, restent à leur banc et opinent du bonnet. Voilà notre histoire, madame Paturot; elle n'a rien de glorieux.

— Décidément, Simon, vous êtes dans vos mau-

vais jours : vous vous mettez trop bas, vous vous dépréciez à plaisir. Rien ne vous coûte pour cela ; vous allez jusqu'à l'éloquence. Et vous niez que Paris vous forme ! C'est trop de modestie, vraiment. Vous vous formez trop, mon garçon.

— Ne raillons pas, madame Paturot, reprit le meunier d'un ton mélancolique. J'ai besoin de ménagements. Vous me retourneriez de cent façons, que ce serait la même chose. Le mal du pays me travaille, je le vois, je le sens. Je n'ai goût à rien de ce que je fais. Il faut que notre vie sédentaire soit cause de cela. Il me semble que j'étouffe et que le souffle va me manquer. Dans ces longues séances où je végète sur mon banc, on croit que je suis tout entier au débat, à la discussion. Pas du tout ; je me promène en rêve dans ma vallée chérie, et sur ces tapis d'émeraude qui valent mieux que ceux de vos salons. Je suis de l'œil mes garçons de moulin et murmure tout bas quand ils baguenaudent. Vous le voyez, c'est une idée fixe ; rien ne saurait m'en guérir. J'ai beau la chasser, elle revient, elle m'obsède. Ainsi, plaignez-moi, madame, mais ne me raillez pas.

Ces paroles furent prononcées avec un accent si plaintif, que Malvina en éprouva une émotion pro-

fonde. Elle comprit que la blessure était grave et exigeait des soins.

— Simon, dit-elle, j'entre dans vos douleurs; j'y compatis et les partage. Mais il faut essayer de se vaincre, mon ami. Il n'y a que les femmes et les enfants qui cèdent sans combat. Un homme doit lutter.

— Comme si je ne l'avais pas fait! répliqua le meunier avec un sourire empreint d'amertume.

— Quitter la partie avant la fin, est-ce d'un brave comme vous? De quelle manière justifier cela? C'est une résolution extrême, mon garçon; il ne faut la prendre qu'en désespoir de cause. Voyons, cherchons; peut-être y a-t-il d'autres moyens.

— J'en doute, dit tristement le meunier.

— C'est que vous ne vous y prêtez pas, Simon; c'est que vous y mettez de la mauvaise volonté. Ainsi, pourquoi ne pas vous égayer, vous distraire?

— En effet, j'ai tort. Se distraire, quoi de plus aisé? Les occasions ne manquent pas. Trente discours par jour. On se distrairait à moins.

— Encore vos idées noires! Vous êtes incorrigible, mon garçon. Mais n'avez-vous pas quelques heures de libres?

— Libres, madame Paturot? Voilà un mot qui n'a plus de sens pour nous! Libres? Oui, avec l'anneau au pied.

— Mais le matin? Vous êtes libres, le matin! Profitez-en dans l'intérêt de votre santé. Il vous faut la vue des forêts, de la campagne. Sortez de Paris et allez aux environs. Une promenade au bois de Boulogne, à Vincennes, où vous voudrez. Cela vous retrempera et vous rendra l'appétit. Il y a des moulins hors de Paris. Allez les visiter. Les meuniers vous recevront avec toute sorte d'honneurs. Un représentant du peuple et un collègue! Que de titres à leurs yeux! Vous gronderez leurs garçons, et au besoin viderez un sac sur les meules. C'est ainsi que l'on chasse les papillons noirs. Croyez-moi, commencez dès demain.

Malvina aurait pu prolonger autant qu'elle l'eût voulu cette consultation gratuite. Simon lui laissait le champ libre et ne répondait pas. Plongé dans un fauteuil, il s'abandonnait à un accès de mélancolie. Il semblait comme épuisé de l'effort qu'il avait fait. Cette attitude n'était guère en harmonie avec sa carrure de gladiateur, et pourtant on ne pouvait y méconnaître une souffrance réelle. Il fallut que ma femme insistât pour l'arracher à cet accablement.

— Eh bien, Simon, lui dit-elle, que vous semble du conseil? N'est-ce pas qu'il est judicieux?

— Hélas! madame, vous venez, sans le vouloir, de renouveler encore une de mes douleurs. Ces courses du matin, y ai-je assez songé? Quel plaisir je m'en promettais! Il a fallu y renoncer, pourtant.

— Bah! Et pourquoi?

— Pourquoi, madame? Toujours par le même motif. Est-ce qu'un représentant s'appartient? Est-ce qu'il peut disposer de lui-même? Quand il n'est pas aux affaires de l'État, il est aux affaires des particuliers. Je vous ai parlé des discours et j'oubliais les importuns. Une plaie vaut l'autre.

— On ferme sa porte, Simon.

— Est-ce possible? Ils sont là dès le matin. Ils s'informent des habitudes du représentant, savent à quelle heure il se lève, où il prend ses repas, quel chemin il suit et quelles réunions il fréquente. Ils relanceraient un homme en plein bois, comme si c'était un daim ou un cerf. Les solliciteurs, madame Paturot! Vous ne les connaissez donc pas?

— Mieux que vous, Simon! La race des Michonneau! J'ai vu cela de près.

— Ils tiennent de l'épagneul pour l'odorat, et du

limier pour les jambes. Le gibier a beau faire, il ne leur échappe jamais.

— Après une révolution ! s'écria ma femme.

— Hélas ! oui, après une révolution. Les hommes sont toujours des hommes.

— Et on vous obsède, mon garçon ?

— Ne m'en parlez pas ; c'est à donner le dégoût. Je suis aux prises avec deux fléaux : les faiseurs de projets et les coureurs de places.

— Vous, Simon?

— Moi, madame Paturot. Jugez des autres.

— Ils s'en prennent à un meunier ?

— A un meunier. Ma chambre ne désemplit pas. C'est un véritable martinet. Pas moyen de leur échapper ; ils se suivent à la file.

— Alors, vous capitulez ?

— Il le faut bien. A peine suis-je sur pied, que le défilé commence. Ce sont les faiseurs de projets qui ont le pas. Ces gens-là ne dorment que d'un œil. Au petit jour, ils sont chez vous. Chacun d'eux a en poche de quoi enrichir la République. Leurs recettes sont infaillibles ; ils en garantissent la vertu. Il est vrai qu'il en coûtera un million ou deux ; mais la félicité générale est à ce prix. C'est à prendre ou à laisser.

— Comme c'est ça ! Comme c'est ça ! Ils sont tous les mêmes.

— Oui, tous; offrant leur plan d'une main et mendiant de l'autre. Si on les dédaigne, la patrie est en danger. Qui en a vu un en a vu mille. Que faire ? Les éconduire du mieux que l'on peut. C'est le parti que je prends. Ils s'en vont enfin, j'en suis quitte, je respire.

— A la bonne heure !

— Ne triomphons pas trop ! La race des importuns n'est jamais éteinte. Pour dix qui renoncent, on en retrouve vingt. Je n'échappe aux faiseurs de projets que pour tomber dans les griffes des coureurs de places. Quelle engeance ! Comme elle pullule ! Il en sort de tous les coins. Il en est qui visent au plus haut; d'autres qui se contentent du destin le plus humble. Tel veut être ambassadeur en entrant, qui, au moment de vous quitter, accepte cent sous de la meilleure grâce du monde.

— A ce point ?

— Mon Dieu, oui ; et souvent pis. Quels hommes accommodants et terribles ! on ne s'en fait pas une idée. Par exemple, sur le chapitre de l'opinion, ils ne transigent jamais. A les entendre, tous les emplois sont entre les mains de gens suspects. Pas un

républicain pur ; personne sur qui l'on puisse compter. Tout est à renouveler au sein de l'administration, depuis la base jusqu'au sommet. Il n'y a pas à hésiter ; il faut faire table rase dans les bureaux. Autrement le gouvernement est livré et la République est minée dans ses fondements. Quand ce point est établi, ils s'offrent, ils se dévouent. Le salut de la patrie en dépend ; ils n'hésitent pas, ils se mettent à la disposition du pouvoir. Quoi qu'on exige d'eux, ils le feront. Ils occuperont, s'il le faut, les postes les plus élevés. Leur zèle ne recule devant aucun sacrifice. Mais il est temps d'aviser, de prendre un parti. On ne peut pas laisser les emplois dans des mains infidèles. Qu'on les nomme donc, qu'on les nantisse et sur-le-champ. Si l'on hésite, ils crieront sur les toits que la Révolution a manqué son but et qu'elle dévie de son principe. C'est leur dernier mot.

— La besace ! Toujours la besace !

— Et ils nous assiégent du matin au soir ; et ils nous poursuivent jusqu'à l'Assemblée. Quand nous croyons en être quittes, un petit billet nous avertit qu'ils sont à la grille du palais et se réclament de nous. Il faut alors quitter la salle et aller nu-tête les recevoir, les faire entrer. Je vous l'ai dit, ma-

dame Paturot, ils disposent de nous. Nos personnes leur appartiennent. Nous sommes à eux à toute heure, à tout instant. Bon gré, mal gré, ils nous mettent de moitié dans leurs petites haines, dans leurs petites passions. Et vous ne voulez pas que j'en aie assez de cette servitude et de ces tourments? Et vous ne voulez pas que je regrette ma vie du moulin où j'avais de l'air à souhait et de l'appétit à en revendre? De vos honneurs, madame Paturot, j'en fais le cas qu'il convient. Je sais ce qu'ils rendent et ce qu'ils coûtent. J'ai eu mon vertige; il est passé. J'y renonce désormais, j'y renonce.

— Mais non, mais non, reprit Malvina se piquant au jeu. Vous ne commettrez pas un enfantillage pareil. Ça ne rime à rien. Vous ne le ferez pas, vous dis-je.

— Je le ferai, répliqua le meunier d'un air décidé.

— Vraiment, dit ma femme poussée à bout, vous iriez jusque-là, Simon? Malgré mes conseils!

— Malgré vos conseils.

— C'est qu'il y a une question d'argent là-dessous. Il s'agit d'un joli denier, réfléchissez-y.

— Fi donc! madame Paturot.

— Je le sais, Simon, je l'ai toujours dit; vous

êtes au-dessus de cela. Ce n'est pourtant point à dédaigner, cinq piastres par vingt-quatre heures!

— Assez, de grâce!

— Eh bien, soit! n'en parlons plus! Pure affaire d'intérêt! Vous traitez cela en Romain.

— Mes intérêts! mes intérêts, madame Paturot! Tenez, j'aime mieux tout vous dire. La confession est commencée; rien ne sert de la laisser en chemin. Mes intérêts! ah! vous croyez qu'ils reposent dans les libéralités de la patrie; vous croyez que je fais ma fortune, que je me couvre d'or; eh bien, écoutez-moi.



CHAPITRE XXXVI.



Les Droits du Citoyen.

En achevant ces mots, Simon porta la main vers l'une des poches de son habit, et en retira une lettre qui, à en juger par l'usure, semblait y avoir fait un long séjour. C'était un interminable morceau de papier, orné de quelques arabesques à la plume. Il l'examina d'un œil soucieux, le déplia lentement, comme s'il eût contenu sa sentence, et le remit à Malvina après avoir exhalé un soupir :

— Lisez, madame, lui dit-il; ceci explique tout.

Ma femme s'empara du manuscrit; sa curiosité était vivement piquée. Les ornements qui en décoraient le frontispice trahissaient la main d'où ils sor-

taient. C'était celle d'un magister du pays, fort connu par des fantaisies de ce genre. L'écriture en était fine et serrée ; il fallait quelque attention pour en déchiffrer les caractères.

— Il faut vous dire, ajouta le meunier, qu'avant de quitter le moulin, j'ai dû régler mes affaires. Absent ou présent, la mécanique devait marcher. J'avais un bail ; pas moyen de le rompre. Et puis, à parler franchement, je ne voulais pas. Je sentais qu'un jour je serais trop heureux de retrouver mes meules et mon blutoir. J'ai donc pris un remplaçant : un enfant du métier, un homme en qui j'avais toute confiance. Il avait été dix ans mon premier garçon, il connaissait le travail comme moi. Un sujet parfait, madame ; jamais il ne m'avait donné un motif de plainte. Au moment de partir, c'est à lui que je m'adressai : — Gaspard, lui dis-je, me voici bientôt loin ; te sens-tu capable de faire marcher les choses? — Comme sur des roulettes, maître Simon. — Rien ne pâtira, tu me le promets? — Rien de rien. — Tu auras soin du client? — Comme de mes yeux. — Tu veilleras à l'honneur de l'étampe? — Soyez tranquille. — Tu feras la police de l'établissement? — Comme si vous y étiez. — Et surtout, Gaspard, pas de coulage; c'est de ce côté que

les moulins s'en vont. — N'ayez pas peur, maître Simon; j'y veillerai. — Eh bien, mon fils, à partir d'aujourd'hui, c'est toi qui es le chef ici. Commande, ordonne; je te passe tous mes pouvoirs. Et comme il est juste que tu aies un profit, je te double ta paye. A ces mots, madame, il eût fallu voir la joie de ce garçon. Il ne tarissait plus en remercîments; il m'appelait son bienfaiteur, il me comblait, il m'accablait. — Bon, me dis-je, le moulin est en bonnes mains : les choses iront comme si j'étais là. C'est sur cette confiance que je partis.

— Et puis?

— Le diable s'en est mêlé, et je n'y reconnais plus rien. Il est à croire que le commandement a tourné la tête à Gaspard. Ce n'est plus le même homme; on me l'a changé. Évidemment rien n'est en ordre là-bas; on m'y fait des sottises. En attendant, le bail court, et il faudra payer la rente. Que faire d'ici? Quel parti prendre? Je ne sais, et je vis sur des charbons ardents. Lisez, madame Paturot, lisez; vous allez voir quel genre se donnent les garçons de moulin. On l'a aidé, c'est évident. C'est ce cuistre du Marché-Neuf qui lui a fait sa lettre. Ses épaules payeront cela quelque jour. Lisez; rien de plus curieux.

Rien de plus curieux, en effet. La tête de l'épître portait, dessinés au trait, les faisceaux de la République, et dans des médaillons, ménagés avec art, on lisait les trois mots : *Liberté, Égalité, Fraternité.* Puis venait ce qui suit :

« **LE CITOYEN GASPARD, INDUSTRIEL, AU CITOYEN SIMON, REPRÉSENTANT DU PEUPLE.**

« Citoyen,

« Avant ton départ d'ici, tu m'as chargé de gérer tes affaires et de conduire ton moulin. Les mortels se doivent une mutuelle assistance ; Jean-Jacques l'a dit quelque part. J'ai donc accepté. La civilisation ordonne d'aller au secours de ses semblables : c'est ce qui nous distingue des brutes.

« Tu me connais, citoyen ; tu sais de quoi je suis capable ; tu as pu me juger, quand je suivais, sous tes yeux, le chemin pénible du salariat. C'est te dire que j'ai continué mon service avec le même zèle. Ma nature est d'être dévoué : je suis du peuple, et le peuple a cette vertu : il est dévoué ! J'ai donc fait la besogne du moulin en toute conscience. La mécanique a marché ; les sacs se sont emplis comme si tu avais été présent ; le travail est en pleine

activité; la clientèle est toujours la même. Deux cents sacs la semaine dernière, cent cinquante celle-ci ; tu vois que le roulement est bon. Si les eaux n'étaient pas basses, nous irions plus loin ; mais les eaux sont basses, et l'homme, si dévoué qu'il soit, ne peut commander à la nature. Jean-Jacques l'a dit quelque part.

« Cependant il est de mon devoir de citoyen de t'entretenir de diverses circonstances qui exercent une influence sur le travail du moulin. L'être qui vit sous le joug humiliant du salariat en est réduit à cette condition : il relève de son semblable ; il a des comptes à rendre. C'est pénible, mais c'est ainsi. La loi de l'avenir est encore à trouver. Je me soumets, tout en exprimant des réserves. Le salariat n'est point éternel. Voici donc ce qui se passe, et ce qu'il est utile de te faire savoir.

« Depuis l'origine du monde, l'homme porte en lui-même des droits imprescriptibles. On peut les étouffer, on peut les comprimer ; on ne peut pas les anéantir. Ils sont imprescriptibles, citoyen ; ce mot résume tout. Sous les Pharaons mêmes, ces droits persistaient malgré l'esclavage le plus dégradant. Toujours ils ont sommeillé dans le cœur des populations. Les Institutes en font foi ; on en re-

trouve des traces dans les Capitulaires. Ces droits sommeillaient donc en leur qualité d'imprescriptibles; ils sommeillaient avec le dernier mot de l'avenir ; ils auraient sommeillé longtemps sans la révolution de Février. Aujourd'hui, les voilà acquis, les voilà consacrés ; et plutôt que d'y renoncer de nouveau, nous verserons jusqu'à notre dernière goutte de sang sur l'autel de la patrie. Fais ton profit de cette déclaration, représentant ; elle émane du peuple, source de tout pouvoir, et sort des profondeurs agitées du salariat.

« Depuis février, le peuple est donc souverain, et il exerce en plein sa souveraineté. Il est ton maître comme il est le nôtre, citoyen. Mais on n'est pas souverain, on n'use pas de la souveraineté sans y consacrer quelques heures. C'est ici que la question prend un intérêt particulier ; c'est ici qu'elle se rattache directement au moulin. Tout se ressent de l'exercice des droits imprescriptibles. Il faut que le moulin s'y résigne. C'est la loi du temps, sinon celle de l'avenir.

« Nos garçons sont égaux devant la loi, et ils le savent. Aussi, en toute occasion, se rendent-ils à l'appel de la patrie avec une ardeur qui fait plaisir. Le moulin chôme ce jour-là et la mécanique s'ar-

rête. Il faut en faire son deuil. Il n'y a que l'estomac qui ne s'arrête pas. N'importe, le droit est formel. Tout bon citoyen doit s'en prévaloir; il doit plonger son bulletin dans l'urne. C'est une opération consolante et qui charme le cœur. On en sort avec la conscience d'avoir bien mérité de la société. On voit en perspective la loi de l'avenir et l'abolition du salariat. On se réjouit, en pensant avec Jean-Jacques que l'homme est essentiellement perfectible, et que le monde incline à l'association. Aucun jour n'est plus beau, surtout quand il y a du pain dans la famille.

« Ainsi, nos garçons n'en ont pas manqué un, et je les en honore. Ces chers frères! comme ils allaient vers le scrutin, après avoir piqué une tète dans un broc! Rien de plus beau à voir. Quel brillant unisson! Quelle précision de manœuvres! Tous le même drapeau et les mêmes noms! La première journée a eu lieu pour l'élection des représentants. Tu y étais, citoyen, tu en sais quelque chose. Les enfants du peuple t'avaient adopté; tu es leur produit, tu es leur œuvre. Ne va pas l'oublier, représentant; ne donne pas de démenti à ton origine. Le peuple veille sur toi; il te suit de l'œil. Tu es fils de la balle, comme a dit Jean-Jacques; sois-le tou-

jours, autrement il en pourrait mésarriver. Le peuple est confiant, mais il est terrible. Enfin, passons. Pour une élection comme celle-là, il est évident que nos garçons devaient avoir congé. Ils ont pris trois jours pleins, c'était bien le moins. Un représentant et un homme du métier, quoi de plus naturel! La mécanique aurait enrayé une semaine que je n'en eusse pas été surpris. Ils se sont contentés de trois jours, c'est de la discrétion. Va donc pour trois jours, trois jours de moins sur le travail, sans compter qu'on se rouille un peu à chômer. Conclusion, citoyen, le moulin aura cela de moins.

« Autant de pris sur la mouture.

« Passons. Le hasard veut que, dans notre département, il y ait un représentant nommé en double. Cela s'est vu. Il y a vacance, il faut aviser. Tu comprends, citoyen, qu'on ne pouvait moins faire cette fois que l'autre. C'eût été humilier le nouvel élu. Les garçons ont donc pris la clef des champs pour deux jours encore. Deux jours, c'est un de gagné. Il est vrai qu'ils sont rentrés au moulin en assez mauvais état. Les amis de l'élu s'étaient montrés prodigues sur le chapitre des boissons. Bref, la mécanique s'est arrêtée de nouveau; il le fallait, comme dit Jean-Jacques. Somme toute,

citoyen, deux jours à défalquer ; le déchet est clair.

« Autant de pris sur la mouture.

« Maintenant voici la garde nationale ; il s'agit de lui donner des chefs. En fait de droits imprescriptibles, ceux-ci figurent en première ligne. Conférer l'épaulette, est-il rien de plus beau ? D'ailleurs nos garçons étaient tous candidats ; les plus modestes aspiraient aux galons de sergent. Je te le demande, citoyen : pouvaient-ils moins faire pour la patrie ? Je les ai donc encouragés dans leur dessein. Le moulin s'en est bien un peu ressenti. On ne garnit pas les cadres en un jour. Il y a le chef de bataillon ; il y a les capitaines et les porte-drapeau ; il y a les lieutenants et les sous-lieutenants, puis la série des grades inférieurs. Tout cela prend du temps : une semaine y a à peine suffi. Mais le moulin a eu les honneurs de l'élection : cinq caporaux et trois fourriers, voilà sa part, et elle est belle. Il est vrai qu'il en coûtera quelque chose ; mais qu'est-ce au prix du renom que l'établissement se fait ? On le cite dans le pays comme un foyer de civisme. La gloire en remonte jusqu'à toi, citoyen. En attendant il faut s'y résigner.

« Autant de pris sur la mouture.

« Ce n'est que le début, une manière de se pré-

parer la main. D'autres droits imprescriptibles nous attendent. Par exemple, les conseils municipaux vont s'organiser. Tu comprends, citoyen, que le moulin ne peut pas demeurer indifférent à cette institution. Il est essentiel que nos garçons s'en mêlent ; autrement rien ne marcherait. Si nous pouvions y enlever une écharpe, ce serait un acte d'éclat. Le moulin est souverain ; il faut qu'il le fasse voir. A lui le pompon, comme dit Jean-Jacques. Ce sera encore quelques jours de perdus, mais la République nous en tiendra compte. Conclusion :

« Autant de pris sur la mouture.

« Après les conseils municipaux, voici les conseils généraux. Tu comprends, citoyen, que nos garçons ne peuvent pas laisser passer des conseils quelconques sans dire leur mot. Et pour surcroît, ceux-ci sont généraux. Il va de soi que nous userons de nos droits imprescriptibles. Il importe que tous les pouvoirs de la République comptent avec le moulin. Il en coûtera ce qu'il en coûtera. Les meuniers ne sont pas à cela près ; ils ne lésinent pas avec la patrie. Trois, quatre jours, tout ce qu'il faudra.

« Autant de pris sur la mouture.

« Et les conseils d'arrondissement, peut-on les négliger ? Et les conseils des prud'hommes, qui ose-

rait s'y montrer insensible? Les prud'hommes sont au moulin ce que l'eau est à la mécanique. Nos garçons me l'ont déjà déclaré ; ils éprouvent le besoin impérieux d'avoir d'excellents prud'hommes. Ils éprouvent surtout le désir de l'être. Pour obtenir bonne justice, rien n'est tel que de se la rendre soi-même ; on s'épargne ainsi une foule de désagréments. Je ne dis pas qu'une fois prud'hommes nos garçons n'en usent contre toi, citoyen. Mais que veux-tu? c'est leur droit, et il est imprescriptible. Ils iront donc à l'élection, tu peux y compter ; ils y jetteront feu et flamme, et je crains bien qu'ils ne rentrent pas tous intacts. Enfin arrive que pourra : après la bataille nous ramasserons nos blessés. Le malheur, c'est que tout ce qui s'en ira en brocs de vin sera autant d'enlevé à la pitance de la famille. Patience ! on n'élit pas éternellement des prud'hommes, et d'ailleurs le moulin viendra au secours des malheureux. N'empêche qu'il aura encore souffert de cette oisiveté. Et de sept !

« Autant de pris sur la mouture.

« La patrie ne nous tient pas quittes encore, citoyen ; elle est prodigue de droits de plus en plus imprescriptibles. Ainsi il y aura à élire des tribunaux de commerce, des chambres de commerce :

il se peut que nos garçons aient quelque chose à y voir. Si on les évince, ils protesteront. Mais là où le moulin brillera de tout son éclat, c'est pour l'élection du président de la République. Oh! à ce moment, le temps d'arrêt sera illimité ; on pourra mettre la mécanique sous la remise. Un président! Nos garçons n'entendent pas raillerie à ce sujet : la chose ne peut pas se passer sans eux. Ils demandent un être de leur choix, un mortel parfait de la tête aux pieds. Un président ! Ils mangeront les semelles de leurs sabots plutôt que de faire une nomination indigne de la patrie. Ils prétendent tout savoir du candidat, les faits et gestes publics, les faits et gestes privés. Ils le veulent sans défaut et sans tare. Ah ! mais oui, c'est ainsi. La fleur des pois, comme dit Jean-Jacques. Tu comprends, citoyen, que cette disposition d'esprit n'est guère favorable au travail. Le moulin peut s'en enorgueillir ; mais ce qu'il trouve du côté de l'honneur, il le perd du côté du profit. Encore un peu de résignation. Un président de la République vaut bien cela ; la nature n'en produit pas tous les jours. D'ailleurs l'habitude est prise ; il ne s'agit que d'un sacrifice de plus.

« Autant de pris sur la mouture.

« Maintenant, citoyen, récapitulons. Président, représentants, garde nationale, conseils municipaux, conseils généraux, conseils d'arrondissements, conseils de prud'hommes, tribunaux de commerce, chambres de commerce, sans compter le jury et les factions hors de tour, quelle perspective pour nos garçons ! Tout cela à élire ! Tous droits reconnus et imprescriptibles ! On ne peut plus leur en arracher un seul ! Sans compter qu'il y a parmi eux des caporaux, des fourriers, des prud'hommes, des conseillers municipaux. Le moulin prend un bien beau rang dans le monde ; il marche à bien grands pas dans la carrière des honneurs. Une chose commence pourtant à m'inquiéter, c'est de savoir où nos gens trouveront le temps de monter les sacs et de charger les charrettes. Le cas est grave ; il appelle l'attention. La patrie paye en gloire, c'est peu substantiel. Qui payera en argent ou en vivres? Évidemment le moulin. C'est toi que ce soin regarde, citoyen ; il faut encore s'alléger de cela. Le mieux est de s'exécuter sur-le-champ. Tes moyens te le permettent.

« C'est le cas de te dire que la question est ici à l'ordre du jour. Nous avons un club où l'on agite tous les soirs le problème du salariat. Nos garçons ne manquent pas une séance ; ils s'y abreuvent du

sentiment de leurs droits. Les droits de l'homme, c'est le mot de Jean-Jacques. Je dois ajouter, citoyen, que le salariat soulève dans le club une opposition formidable : je pourrais même dire qu'il réunit contre lui l'unanimité. Le club s'accorde à y voir un legs de la féodalité et une forme évidente de l'esclavage. Il a déclaré avant-hier de la manière la plus solennelle que l'avenir n'appartient pas au salariat. C'est un acte qui ne manque pas de gravité. Nos garçons de moulin l'ont pris au pied de la lettre, et leurs propos ne présagent rien de bon. Ils se demandent, citoyen, pourquoi tu ne les associes pas à tes profits et ce que tu fais des trésors que tu amasses. On ne comprend pas que toi, homme du peuple, au lieu de convier tes frères au partage de tes biens, tu les enfouisses comme ferait un aristocrate ou un financier. Voilà ce qui se répète dans tous les étages du moulin. On ajoute qu'il serait d'un bon exemple d'abolir le salariat dans ton établissement, et d'y donner le spectacle de meuniers puisant au même broc et mangeant à la même gamelle. Il y aurait là un noble mouvement, une grande pensée. Le club t'invite à y réfléchir ; il est prêt à te voter des palmes civiques.

« Cette détermination aurait en outre le mérite

de t'épargner d'autres embarras. En effet, citoyen, le club a voulu s'assurer par lui-même du régime qui prévaut dans le moulin. Il a entendu les ouvriers, recueilli les griefs et suivi une sorte d'enquête. Le résultat en est des plus fâcheux. On sait maintenant que tu opprimes tes garçons, que tu les traites comme des nègres de Guinée, que tu les exploites sans pitié et que tu abuses odieusement de leurs forces. Voilà ce qu'on sait et ce qu'on dit. Chez toi, le travail ne discontinue jamais. Ni de jour ni de nuit, il n'y a de repos pour tes gens. C'est la torture du salariat, portée à sa dernière expression. On raconte des choses incroyables là-dessus, on cite des détails à donner le frisson. Des enfants de dix ans, travaillant vingt-cinq heures sur vingt-quatre, conduits avec un nerf de bœuf, et, pour comble d'horreur, privés de nourriture. Les cheveux se dressent sur la tête, rien que d'y penser. On parle encore de règlements d'une injustice révoltante, de retenues exercées sur leurs salaires, enfin d'une foule d'abus qui appellent sur toi des représailles vengeresses. Jean-Jacques l'a dit : la peine arrive en boitant.

« Le club a déclaré qu'il ne tolérerait pas plus longtemps un pareil état de choses. C'est un abus des forces humaines ; c'est une abominable exploi-

tation de l'homme par l'homme. Son devoir est de s'y opposer. Il s'occupe de tracer un projet d'arrangement, et si tu n'y acquiesces pas, citoyen, tu seras mis en interdit, toi, ta personne, ton moulin, tes richesses connues et tes trésors cachés. La plus simple réflexion indique que le club est dans son droit. Un homme ne peut pas disposer à son gré des bras et des sueurs de ses semblables. Ce qui s'est fait est de pure tolérance et ne préjuge rien. Le salariat est un principe faux ; tout ce qui en découle doit être faux également. Le club avisera donc. Il dira quel service tu peux exiger de tes gens et réglera la durée et les conditions du travail. Déjà il a adopté un point de départ qui me semble très-fécond. Il a décidé, pour n'y plus revenir, que tes garçons travailleraient deux heures de moins et gagneraient un franc de plus. Cette mesure a été accueillie avec un enthousiasme général. Le club s'est étonné que tu ne l'aies pas prise spontanément et de toi-même. C'était pourtant une idée bien simple, citoyen, et qui t'eût épargné une infinité d'ennuis.

« Il est encore une chose dont le club a fait justice sans hésitation. Tu as un règlement dans ton moulin ; tu imposes des amendes. De quel droit? Je cherche en vain les auteurs sur lesquels tu peux

t'appuyer. L'homme sort des mains de Dieu ! s'écrie Jean-Jacques. Est-ce là-dessus, citoyen, que tu fondes ta prétention ? Le mot, au contraire, te condamnerait. Quoi ! un homme comme toi, un homme ton égal, fait à l'image du Créateur, te sacrifie son temps, ses soins, ses bras, ses sueurs. Il te livre, il t'abandonne tout, sans rien exclure, sans rien retenir. Et toi, tu spéculeras sur cet homme, ton égal, ton semblable? Tu lui rogneras sa ration, tu le réduiras à la part du bon plaisir. Le club n'a pas eu des mots assez durs pour flétrir cet arbitraire comme il le mérite. C'est un instrument de despotisme qu'on arrache de tes mains. C'est le fouet appliqué à la race blanche. Tu n'en useras plus désormais, citoyen : le club te le défend. Plus d'amendes, plus de retenues. Intégralité absolue et illimitée du salaire. Il y a plus ; en expiation du passé, on t'enlève la police de ton établissement. Le club s'en charge ; il le fera paternellement et en vertu de ce principe que le salariant ne saurait avoir raison et que le salarié n'a jamais tort.

« De cette façon, citoyen, le moulin sera régénéré. Il sera cité, dans toute l'étendue de la France, comme une usine modèle. On fera mille lieues pour le venir voir ; les étrangers en tireront le plan pour

le proposer à l'admiration de l'Europe. Vois quel éclat doit en rejaillir sur ton nom ! Prépare-toi à recueillir, de tous les points du globe, des hymnes de louange ! Que serait-ce, si tu pouvais y joindre un système de soupes économiques, à l'usage des garçons de moulin ! Oh ! alors, il n'y aurait plus de bornes à l'enthousiasme universel. Pour couronner l'œuvre, il ne manquerait que de compléter la réforme par l'abolition du salariat. Ce serait l'attique du monument et l'embryon de l'industrie future. Un moulin d'associés ! L'exemple ferait du chemin ; il aurait une vertu contagieuse. Égalité de parts, égalité de droits, toujours imprescriptibles ! Combinaison idéale ! Le cœur s'exalte, rien que d'y penser.

« Citoyen, citoyen, il y a là un beau rôle ; le laisseras-tu échapper ? Tu serais porté sur le pavois et on te couronnerait de feuilles de chêne. Récompense glorieuse et digne de l'antiquité ! En attendant, les garçons de moulin sont aux champs quand il y a élections, et le club parle d'exécuter d'autorité le règlement qu'il t'impose. Il n'y a donc point de temps à perdre ; il convient de se décider. Quant à moi, citoyen, je ne te cache pas que je supporte avec peine le régime du salariat. Au fait, est-ce

juste? Tu te promènes à Paris, les mains dans les goussets, et c'est moi qui ai ici tout le mal. Si ce n'est point là l'exploitation de l'homme par l'homme, c'est que rien ne mérite ce mot. En remontant dans le cours des âges, on trouverait difficilement un abus plus caractérisé et une oppression plus évidente du travailleur par le capitaliste oisif. Comme fait, je pourrais supporter cette situation; je ne le puis pas comme principe. Ainsi, pour mille motifs, il faut prendre un parti et mettre le moulin sur un autre pied. Les droits en raison des besoins, comme a dit Jean-Jacques. C'est la devise du club et c'est égament mon dernier mot.

« Salut et fraternité,

« GASPARD, *premier garçon de moulin.* »

(*Ne sachant pas écrire, a fait sa croix.*)

†

Pendant que dura cette lecture, Simon ne fit pas un geste, pas un mouvement : il garda l'immobilité d'une statue. Seulement on pouvait deviner qu'une rage sourde couvait dans son cœur et qu'il en contenait avec peine les élans.

— Eh bien, madame Paturot! s'écria-t-il quand ma femme eut achevé.

— Singulière lettre, dit-elle. Un garçon de moulin écrire ainsi!

— Ce n'est pas lui, madame! c'est ce cuistre du Marché-Neuf! Avec quelle satisfaction je lui caresserais les côtes! Un instituteur primaire de quatre sous! Un pédant! Un chien de cour qui s'est fait président de club et qui tourne la tête à mes garçons!

— Et ils l'écoutent?

— Ils écouteraient Lucifer! Vous ne savez donc pas ce que c'est que des garçons de moulin? De bons diables, mais qu'il faut mener avec des bourrades. Piochant dur, pourvu que le maître soit là. Au demeurant d'assez pauvres cervelles. Voilà mes gens; comment voulez-vous qu'ils se défendent? Le vieux cuistre les aura retournés à sa façon. Il est frotté de tous les systèmes qu'on débite ici dans les journaux. Le papier souffre tant d'ordures! Il aura accommodé la chose pour eux, leur aura promis un sort de roi, si bien qu'il les aura empaumés. C'est si simple, un garçon de moulin! Tant il y a que le feu est aux étoupes. Et tout cela par le fait de ce magister de malheur. Dieu! si je le tenais, la belle démonstration que je lui administrerais sur les épaules!

Comme je lui ferais sentir les beautés du salariat!

— Ce ne serait point volé, Simon.

— Voyez pourtant ce que c'est, madame Paturot. Je laisse, il y a un mois, un établissement en plein rapport. Tout y marchait comme sur des roulettes. De l'activité, il fallait voir! De l'ordre, comme il n'en règne nulle part. Propre, coquet, réglé comme un papier de musique. C'était un charme que de suivre ça. Une ruche, quoi! Eh bien, en rien de temps, tout est bouleversé. J'ai à peine quitté le pays que les choses sont sens dessus dessous. Le travail est à vau-l'eau; la mécanique languit; l'achalandage s'en va. On me met le marché en main sous peine d'interdit. On me propose, le plus effrontément du monde, de souscrire à ma propre spoliation. Et un seul homme est cause de tant de mal! Plus j'y songe, plus je m'en exaspère. Je ferai le voyage, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de l'étrangler de mes mains.

— Point d'excès de zèle, digne représentant.

— C'est que je suis ruiné, madame, tout ce qu'il y a de plus ruiné. Le loyer court et le moulin ne marche pas. Quand viendra le terme, il faudra s'exécuter. Où prendrai-je l'argent? Et si j'allais faire mauvaise figure? Un représentant! Jugez donc.

— Vous n'en êtes pas là, Simon.

— J'y serai bientôt, pour peu que je tarde encore. Dans les affaires, madame Paturot, l'œil et le bras du maître, c'est tout. En partant sur-le-champ, le dommage peut se réparer. A peine arrivé, on verra qu'il retourne d'une autre couleur. Je me ferai sentir s'il le faut. Quelques horions au besoin; les garçons aiment ça; ils comprennent alors qu'ils sont menés. Puis l'exemple, voyez-vous, l'exemple, voilà quelle est l'âme d'un établissement. Quand le patron y va de bon cœur, tout son monde y va de même. Ça entraîne, ça enlève; le plus mou n'y résiste pas.

— En effet.

— Vous convenez donc enfin qu'il est temps que je parte? L'aveu est bon à recueillir.

— Mais non, Simon, rien ne presse! Nous pouvons arranger cela d'ici! On vous aura exagéré les choses. Attendez encore.

—Attendre? Pour que la situation empire? Vous ne savez pas ce que c'est qu'une usine, madame Paturot! Puis, voyons plus loin, songeons à l'avenir. Vous me portez quelque intérêt, n'est-ce pas?

— En pouvez-vous douter, Simon?

— Eh bien, raisonnons de sang froid. On a élu

de pauvres ignorants comme nous pour une fois seulement.

— Quelle supposition !

—Pour une fois, croyez-le, et rien de plus. Nous sommes tombés du ciel dans un jour de tempête : de pareils phénomènes n'arrivent pas tous les jours. On nous renverra donc les uns à nos champs, les autres à nos métiers; moi, on me rendra à mon moulin. Si c'était demain, l'inconvénient ne serait pas grand : je ne suis pas rouillé encore, et je me remettrais sans peine au travail. Je connais à fond l'état, et mes gens savent ce que je vaux. Au bout de huit jours, il n'y paraîtrait plus : le passé s'effacerait, et je redeviendrais Simon comme devant.

— Quel philosophe vous faites, mon garçon !

— Ainsi, en prenant mon congé demain, peu de dommage. Mais qu'on me le donne dans deux ans, et tout change. Pendant ces deux ans, j'aurai vécu de la vie du bourgeois et non de celle de l'ouvrier ; j'aurai porté le frac noir, dîné au restaurant, accoutumé mes bras à l'inaction. Et au bout de ce temps, il me faudrait reprendre le harnais et demander à mes muscles le rude service qu'ils faisaient autrefois ! Rien ne s'y prêtera plus, ni mon corps ni ma tête. J'aurai tout oublié et n'aurai rien appris. J'au-

rai cessé d'être un bon meunier, sans être autre chose qu'un pitoyable représentant. Voilà mes chances sans déguisement, sans illusion. Oseriez-vous encore me conseiller d'attendre?

— Mais oui, Simon.

— Alors, vous y apportez un sentiment de malveillance, madame Paturot. Quoi attendre? Et pendant ce délai, tout ira de mal en pis dans mon établissement! Il s'y fera ruines sur ruines. Et quand j'y rentrerai, ce ne sera plus avec la même autorité. On ne fait bien que ce qu'on fait assidûment. Je n'aurai plus d'un meunier que le nom. Qui le sait? j'en rougirai peut-être. Adieu ma vigueur d'autrefois! Adieu ma voix de commandement! L'oisiveté aura énervé tout cela. Je ne serai plus que l'ombre de moi-même ; mes garçons se riront de moi. Non, madame, non, je ne m'exposerai pas à un tel déshonneur. Je veux retourner au moulin avant cette déchéance. C'est mon berceau et ce sera ma tombe. Je ne suis pas fait pour un destin plus élevé.

Malvina eut beau faire, elle ne put guérir ce cœur blessé. Simon se montrait inflexible ; il voulait à toute force se démettre et aller ramener ses garçons dans le devoir. Surtout il éprouvait le besoin d'aministrer à leur suborneur une leçon mé-

morable. A l'appui de ce désir, il rappela tous ses griefs, les trente discours qui formaient sa ration quotidienne, les obsessions des importuns, l'état de son industrie et la situation déplorable de son appareil digestif. Ma femme l'écoutait avec patience et le sermonnait avec douceur. Pour le dompter, il fallut abonder dans son sens et renchérir sur sa plainte. A ce prix, elle obtint quelques jours de délai. On écrivit au préfet pour lui signaler le magister qui exaltait les meuniers avec des citations de Jean-Jacques et des sorties contre le salariat. Le commissaire de police devait le rappeler à des délassements moins subversifs. Un peu plus rassuré sur ce point, Simon se calma et se résigna à attendre.



CHAPITRE XXXVII.



Le Retour de l'Aigle.

Depuis quelques jours, le plus étrange spectacle était donné à la population de Paris. Entre huit et dix heures du soir, la partie des boulevards située entre les deux portes Saint-Denis et Saint-Martin se couvrait spontanément de groupes, où s'engageaient des débats animés. La politique en était l'aliment et toutes les opinions semblaient s'y confondre. Longtemps la République à tous crins avait été maîtresse du pavé : hier encore elle y régnait en souveraine. Seule elle agitait ses bannières au vent et remplissait l'air de ses clameurs. Cet empire exclusif venait de cesser : un autre drapeau essayait de se produire.

C'était celui d'Austerlitz et d'Iéna, le drapeau de nos grandeurs guerrières. L'empire revenait sur l'eau ; il avait ses emblèmes et ses cris ; il avait aussi ses candidats.

Cette manifestation se fit avec la rapidité de l'éclair ; jusqu'alors personne n'avait songé aux culottes de peau et à leurs dérivés. Cette race commençait à se perdre dans la nuit des temps ; l'éclat des souvenirs la rattachait aux âges mythologiques. On l'y tenait pour reléguée indéfiniment. Il en etait d'elle comme des armes des paladins, trop lourdes pour nos bras dégénérés. Tout paraissait dit sur la vieille garde et sur l'empereur ; celui-ci dormait sous la pierre des Invalides ; celle-là, sculptée sur la colonne, montait en spirale vers les cieux. Mémoires chères et sacrées, pourquoi vous troubler par de folles prétentions ? Pourquoi faire peser sur vous la responsabilité d'entreprises ridicules ? Votre plus grand honneur, votre plus beau titre, c'est de ne tenir à rien, ni dans le passé ni dans l'avenir, et de figurer dans l'histoire comme un météore terrible et lumineux.

Tout le monde ne le prenait point ainsi ; les débris de la grande armée avaient leur prétendant. Ils le portaient aux élections ; ils le soutenaient

dans les rues. Un certain bruit s'attachait à ce dessein ; il n'était question que de cela. Le peuple semblait y tremper, il va volontiers vers la nouveauté. Il faut au peuple des idoles, et les plus brillantes l'attirent surtout. Quand il en est fatigué, il les brise et s'en crée d'autres sur-le-champ. Ce sont ses menus plaisirs. Il s'enflamme et se refroidit avec la même facilité. Pourvu qu'il s'agite, le prétexte lui importe peu. Les choses en étaient là. La rue venait de changer de programme. Du jour au lendemain le mot d'ordre avait subi une complète transformation. Les émotions révolutionnaires cédaient le terrain aux émotions impériales. Vincennes s'effaçait devant le fort de Ham. Était-ce tactique? Était-ce entraînement? Mobilité ou calcul? On l'ignore. L'un et l'autre peut-être. Tactique et calcul de la part des chefs, entraînement et mobilité de la part du peuple. Peuple singulier, ami de la poudre et du bruit, qui descend dans la rue sans motif et s'y bat à outrance sans savoir pour qui ni pourquoi !

Oscar n'avait pas hésité à se jeter dans le parti nouveau : la force l'attirait. Il disait tout haut que la France veut être gouvernée et qu'elle a besoin d'un bras de fer. Il ne tarissait plus sur l'empire et sur les personnages qui en avaient fait l'ornement.

Il se vantait d'y posséder de très-belles connaissances. D'ailleurs, à l'entendre, l'empire avait été la plus grande époque des arts. Nul régime n'avait plus fait pour la brosse et le pinceau. Les grands peintres devenaient sénateurs et obtenaient des châteaux en Bohême et en Illyrie. Ils avaient leur couvert mis à la table du souverain, entraient chez lui sur le pied de l'intimité et l'aidaient à passer ses bottes à l'écuyère. Quand le grand capitaine était absent, Joséphine les recevait à la Malmaison et leur offrait des repas composés par l'archichancelier de l'empire. C'était leur moment : il n'y en avait que pour eux. De Moscou, l'empereur leur envoyait des tabatières enrichies d'émeraudes. Personne ne faisait les choses comme lui. Aussi Oscar s'était-il rallié au premier appel. Il voulait un régime ami des arts et ne s'en cachait point. Peut-être ne le séparait-il pas des dîners fins et des tabatières. La République lui paraissant mal pourvue sous ce rapport, il allait vers l'empire. Le cœur humain est ainsi fait.

L'une de nos grandes distractions était d'aller parcourir le théâtre de ses mouvements. Rien de plus original ; tout s'y exécutait avec une précision mécanique. On pouvait reconnaître là-dessous une

grande habileté de main. A sept heures le boulevard était libre; on y circulait sans embarras. Vers huit heures les groupes commençaient à se former à l'état inerte. Pas un cri, pas un mot; une immobilité absolue. A neuf heures, les orateurs paraissaient; ils engageaient et soutenaient le débat. Que de pauvretés! que d'inepties! Le bon sens du peuple, ce bon sens si vanté, n'y brillait guère. L'attitude des groupes n'avait d'ailleurs rien d'offensif: nulle colère, nulle effervescence. Seulement ils s'obstinaient à ne pas quitter le terrain. A dix heures toute circulation était devenue impossible. Les voitures abandonnaient la place, les magasins se fermaient. Il y avait atteinte à l'ordre; il fallait sévir. Les baïonnettes paraissaient à l'horizon, et un roulement de tambours annonçait l'approche de la force armée. Les groupes se dispersaient alors pour se reformer le lendemain. C'était réglé et immuable comme un cérémonial. La même pièce jouée par les mêmes acteurs. Prolongé outre mesure, ce spectacle devenait monotone et alarmait les intérêts. Aussi la patience publique commençait-elle à s'en lasser. On accusait le gouvernement d'en être complice, de s'en servir comme d'un moyen, et de vouloir régner par la misère.

Un soir que nous nous étions plongés au plus fort

des rassemblements, Oscar y fit une rencontre à laquelle il ne s'attendait pas. C'était sous la porte Saint-Denis, devant l'un des trophées d'armes qui en décorent les parois. Dans un groupe composé de blouses, il était question de l'Empire et de l'Empereur. Je sentais le peintre frémir sous mon bras, je voulus l'entraîner ; il était trop tard. Il avait pris la parole. Je dois avouer qu'il fut éloquent ; le sujet l'inspirait. Un silence profond s'établit et l'auditoire se grossit à vue d'œil. Oscar s'abandonnait ; frappée par un bec de gaz, sa barbe s'élevait aux plus grands effets de lumière. Il racontait à ce peuple attentif les merveilles du palais impérial et le baptême du roi de Rome. Ces récits en plein air n'étaient pas sans danger. La police nous entourait, et il me semblait, parmi les curieux, reconnaître quelques-uns de ses sbires. Alors je pressai le bras du peintre en guise d'avertissement. Il y avait, entre autres, sur notre droite, un homme qui portait un jonc suspendu à sa boutonnière. Cette tenue m'inquiétait.

— Assez, Oscar, lui dis-je à demi-voix.

Il était lancé et ne faisait aucun cas de mes avis. L'homme au jonc se rapprochait et paraissait ému jusqu'aux larmes. Un tel attendrissement me parut suspect. J'insistai avec plus de force.

— De grâce, Oscar, partons, dis-je en l'attirant vers moi.

Enfin il céda et consentit à me suivre. Déjà nous commencions à nous dégager, quand une main robuste s'appesantit sur l'épaule de mon compagnon. Je crus que c'était celle de la police et essayai de lui échapper à la faveur de la foule. Mais nous avions affaire à une main obstinée qui ne lâcha pas prise ainsi. Il fallut s'arrêter et capituler. C'était un ouvrier en blouse, construit de manière à commander le respect.

— Mon général, dit-il à Oscar en ôtant sa casquette et la tenant militairement à la hauteur de l'œil.

— Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il, mon ami ? répondit Oscar, ne sachant à qui il avait affaire.

— Quoi, mon général, vous ne me remettez pas ?

— A peu près, mon ami, vaguement.

— Comtois ! votre Comtois ! celui de l'Hôtel de ville ! Il est vrai qu'il faisait un peu noir là où nous nous sommes vus.

— J'y suis maintenant ! Ce cher Comtois ! Comment diable ne l'ai-je pas reconnu tout de suite? Touchez là, mon garçon, touchez là. Jérôme, je te présente mon sauveur. Sans lui, mon cher, je pourrirais sur la paille d'un donjon. Mais que faites-vous

ici, Comtois? Toujours en train de conspirer, n'est-ce pas? Remettez donc votre casquettte, mon ami!

— Pardon, excuse, mon général, répliqua l'athlète sans quitter sa position, mais c'est que j'ai une faveur à vous demander.

— Tu vois comme je les fascine, Jérôme, me dit tout bas Oscar.

Puis se tournant vers l'ouvrier avec une majesté pleine de bienveillance :

— Parlez, Comtois, parlez, lui dit-il.

— C'est que, voyez-vous, poursuivit l'ouvrier avec un embarras visible, j'ai une grâce à vous demander, et ça me gêne sensiblement.

— Remettez-vous, mon ami, et exposez votre requête. Que monsieur ne vous inquiète pas; c'est le citoyen Jérôme Paturot, honorablement connu dans son quartier.

— Eh bien, mon général, voici le fait. J'ai rompu avec le Percheron et je voudrais savoir si j'ai eu tort.

— Le motif, Comtois?

— Oh! mon général, je sais trop bien ce que je vous dois pour vous expliquer cela dans la rue. Il y a ici près un bouchon où l'on me voit d'un bon œil. Si ce n'était pas vous manquer de respect, je

vous y offrirais un verre de vin et un cabinet pour causer. Allez, j'ai bien des choses à vous dire.

— Mais, mon ami...

— Ne me refusez pas, mon général ; venez et votre compagnie aussi. Vous n'aurez pas sujet de vous en repentir. Venez, vous dis-je.

L'ouvrier joignait le geste au discours ; il entraînait Oscar d'une manière irrésistible. Bon gré, mal gré, il fallut entrer au cabaret et s'attabler à l'entresol autour d'une bouteille d'Argenteuil cacheté. A peine étions-nous assis, que le Comtois prit des airs mystérieux.

— Vous ne savez pas ce qui se passe? dit-il.

— Non, répondis-je.

— Et vous, mon général, vous n'en savez rien non plus?

— Rien, dit Oscar.

— La chose fait pourtant quelque bruit. Quatre chamoiseurs me l'ont assuré, et c'est public dans les ateliers de mégisserie.

— Mais encore, qu'est-ce, Comtois? Expliquez-vous, reprit Oscar.

— L'Empereur est de retour, dit l'ouvrier d'une voix solennelle.

— L'Empereur ! dîmes-nous à la fois.

— Lui-même, en personne; le petit Tondu, comme disait mon père. De retour depuis hier, dix heures vingt-cinq minutes du matin.

— Bah, Comtois!

— On l'a vu en voiture, près de la mare d'Auteuil. Un landau, attelé de deux chevaux blancs; tout ce qu'il y a de plus simple. Il a déclaré qu'il voulait rentrer sans bruit. Histoire d'être prudent. Un mauvais coup est bientôt fait. Ce qu'il y a de sûr et certain, c'est qu'il est rentré.

— Vraiment? lui dis-je en riant.

— Bien rentré, et avant peu on le verra. Maintenant, où se cache-t-il? personne ne le sait. Il y en a qui affirment qu'il est dans la lanterne du Panthéon, d'où il examine tout avec sa lorgnette. C'est possible, mais je ne le garantis pas. Il y en a d'autres qui assurent qu'il est descendu dans les catacombes, à la tête de quarante-deux mille Indiens. Cela me paraît plus vraisemblable. L'opinion générale, c'est qu'il a un plan pour réduire Paris en trois minutes, montre en main. Il n'y a que lui pour ces inventions-là : ce trait le peint.

L'ouvrier, en parlant ainsi, était d'une bonne foi évidente. Son visage respirait l'enthousiasme et la naïveté. Il y avait là un danger pour lui; on pou-

vait abuser de cette disposition d'esprit. J'essayai donc de me porter à son secours et de le guérir de sa chimère.

— Mais, mon ami, lui dis-je, l'Empereur est mort.

— Vous croyez? me répliqua-t-il avec un singulier sourire.

— Si bien mort, que tout Paris a pu le voir! On a ouvert son cercueil à Courbevoie! Les culottes blanches, les bas de soie, l'habit à revers, le petit chapeau, tout y était! Puis on l'a inhumé aux Invalides! Mort, mon garçon, tout ce qu'il y a de plus mort.

— Mort! Vous êtes de ceux-là, me dit l'ouvrier en promenant sur moi des regards pleins de défiance.

— Sans doute, lui dis-je.

— Et vous, mon général, vous en êtes aussi? ajouta-t-il en se retournant vers Oscar.

— C'est le sentiment public, Comtois, répondit le peintre en homme qui évite de se compromettre.

— Allons, il n'en manquera pas un. Lui, mourir! On voit bien que vous ne l'avez pas connu! Écoutez, mon général. J'en sais plus long que vous là-dessus; je n'ai pas vu l'Empereur, mais mon père

était au mieux avec lui. Jugez donc, un dragon de l'Impératrice! Il a monté cent factions à sa porte. Il l'a vu comme je vous vois, le matin, le soir, à tout instant. Il l'a suivi à l'armée, au feu, partout. Ils ne se sont jamais quittés. Eh bien, c'est mon père qui m'a fait la leçon. — Comtois, me disait-il, quand on t'annoncera que l'Empereur est mort, réponds tout de suite : Il y a une intrigue là-dessous. C'est l'Anglais qui fait courir ce bruit-là; son intérêt s'y trouve. Oui, mon fils, quand tu serais seul de ton côté, dis toujours : — Il n'est pas mort, et ajoute : Il reviendra. Dans la cour de Fontainebleau, il nous l'a promis, et il n'a jamais manqué à sa promesse. Vous comprenez, mon général, qu'après cela, il n'y a plus un mot à ajouter. Que voulez-vous de plus fort? Un dragon de l'Impératrice, une moustache qui a vieilli près de l'Empereur! C'est authentique au moins.

— Ainsi, lui dis-je en me prêtant à sa chimère, l'Empereur est de retour?

— Oui, et c'est ce qui m'a brouillé avec le Percheron. Sitôt qu'on m'a parlé du fait, je me suis déclaré. — Je passe à l'Empereur, me suis-je écrié. Là-dessus, le Percheron m'a cherché noise. Il est comme vous, il croit que l'Empereur repose sous le

monument. J'ai tenu bon, il s'est fâché et a lâché les gros mots. Je suis endurant de ma nature, mais la mort de l'Empereur me portait sur les nerfs. Juste comme du mauvais vin. Alors j'ai un peu cogné, et voilà.

Au moment où le Comtois achevait ces mots, un bruit sec retentit à sa porte. C'était comme un appel et un signal. L'ouvrier dut y reconnaître la présence d'un ami, car il se leva pour ouvrir.

— Soyez calmes, nous dit-il ; deux minutes seulement, et je reviens.

La porte resta entre-bâillée, et je pus voir à qui l'artisan avait affaire. C'était un monsieur vêtu de noir, et qui semblait appartenir aux classes élevées. Un cabriolet de maître l'attendait à la porte. L'entretien eut lieu à voix basse, et pourtant il nous en parvint quelques mots.

— A dimanche, disait la voix ; c'est le grand jour.

— Entendu, convenu, répondit le Comtois.

— Vos gens sont prêts ?

— Prêts et ficelés ! Tous en ordre ! D'un coup de sifflet je les réunis. Vous serez content, allez !

— Je le crois ; et l'Empereur aussi !

Le reste nous échappa, et c'est à peine si les

dernières paroles arrivèrent jusqu'à nos oreilles.

— Demain, ici ? dit la voix.

— Demain, et toujours, répondit Comtois.

Puis il revint prendre son siége à nos côtés. Son visage avait revêtu une expression nouvelle : la joie y brillait dans tout son éclat et tout son abandon.

— Qu'on me dise encore qu'il est mort ! s'écria-t-il en se frottant les mains et comme s'il eût répondu à une pensée intérieure ; qu'on me le soutienne ! Il n'y a plus de risque maintenant.

— Qu'est-ce donc ? lui demanda Oscar.

— Mon général, je n'y tiens plus, dit l'ouvrier ; ça m'étoufferait si je ne me dégonflais pas ; c'est trop lourd à garder.

— Parlez, Comtois ; vous avez affaire à des gens discrets.

— L'Empereur qui s'est informé de moi, dit l'athlète plongé dans une sorte d'extase, l'Empereur !

— De vous ?

— Oui, de moi, Comtois, né natif de Baume-les-Dames : il n'y a rien omis ; il sait tout ; et il a ajouté : « C'est le fils aîné d'un dragon de l'Impératrice, un de mes braves. » Voilà ses propres expressions. Et vous ne voulez pas qu'on se fasse

écharper pour un homme comme ça? Mais je serais sûr d'être haché en petits morceaux que j'irais tout de même. Oh! dimanche, dimanche! je voudrais y être déjà.

— C'est donc dimanche? demanda Oscar.

— Oui, mon général; et ça chauffe sensiblement. Il paraît que nous le sacrons à Reims le mois prochain; le pape a promis d'y venir. Puis, l'Empereur a dans sa poche quinze cents millions qu'il distribuera aux pauvres le jour de son couronnement. Le soir, il y aura grand dîner aux Tuileries, où les anciens maréchaux trouveront un million sous leurs serviettes. Quant au peuple, huit jours de gala, mâts de cocagne, et noce perpétuelle. Il n'y aura plus de mendiants, l'Empereur n'en veut plus. Vous verrez, vous verrez!

Il régnait dans ces propos une confiance si sincère et si robuste que nous ne nous sentions pas, Oscar et moi, la force de l'ébranler. Cet homme était si heureux! Il croyait si bien à son Empereur! Il avait une conviction si profonde de son existence!

— Ainsi vous le sacrez le mois prochain? lui dis-je.

— A Reims, c'est arrêté; on vide la fiole, le pape l'a promis. Il le fera en personne.

— Et d'ici là ?

— D'ici là, les plans sont faits. Tout est réglé, l'ordre et la marche. D'abord, au scrutin ! La France entière porte l'Empereur. Il sera nommé à l'unanimité de tous les citoyens. Je lui ai trouvé quatre mille suffrages pour ma part. Quatre mille en un tour de main. L'Empereur ! je voudrais bien voir que quelqu'un ne portât pas l'Empereur. Il n'y aura qu'une voix pour lui.

— Puisqu'il est vivant !

— Vivant comme vous et moi. Le voilà donc nommé. Alors il est en règle. Il a les suffrages de tous les citoyens et il dit au gouvernement : — Vous voyez bien que le peuple est en ma faveur ; videz les lieux et proprement. Si le gouvernement se rend à cette proposition, les choses vont toutes seules ; pas le moindre motif de se bûcher. On le sacre et il règne sur les Français. Si au contraire il y a résistance, alors comme alors. Les opposants trouveront du dur, je les en préviens. Pour ma part je suis décidé à cogner comme je n'ai jamais cogné de ma vie. Je sais bien que l'Anglais sèmera l'argent dans Paris afin d'empêcher l'Empereur de réussir ; mais nous avons aussi nos petits moyens et nous en userons.

— Vos petits moyens ? demanda Oscar.

— Oui, mon général. Aux derniers les bons, comme dit le proverbe. Ça va faire un fameux effet, je m'en flatte. Jugez donc. Personne ne s'y attend.

Le Comtois avait repris ses airs mystérieux et semblait craindre que ses confidences ne transpirassent au dehors. Il se leva et fit une inspection minutieuse des lieux. Quand il se fut bien assuré de notre isolement complet, il passa la main sous sa blouse et en retira un objet qu'il avait tenu caché jusque-là. C'était un aigle empaillé et monté avec soin. Son œil de verre exprimait une fierté mêlée de colère; son plumage gardait un lustre éclatant, et il portait le cou avec l'orgueil qui sied au souverain des nues. Tout trahissait en lui des projets de conquête. Il était bien de la famille des victorieux. On eût dit qu'il allait déployer ses ailes pour voler, comme son aïeul, de clocher en clocher. Il regardait l'empire comme son bien et la terre comme sa proie. Qu'il fallût pour cela déchirer dans ses serres quelques chairs vives, peu lui importait. Il ne craignait ni la vue ni l'odeur du sang : ses instincts de race n'y répugnaient pas.

— Voilà, dit le Comtois, en mettant sous nos

yeux ce chef-d'œuvre. Qu'on résiste maintenant ; on trouvera à qui parler.

— Comment l'entendez-vous, mon ami? lui demandai-je.

— C'est simple comme bonjour. Il y a lieu de se bûcher, je suppose. Très-bien ! J'aimerais mieux les voies de douceur ; mais dès le moment qu'on n'en veut pas entendre parler, en avant les poignes. Mon costume est prêt; je le tiens dans un coffre; bien net, bien brossé pour le grand jour. Ce jour arrive ! En avant donc, et à la grâce de Dieu. Je le prends pièce à pièce : la culotte de peau d'abord, la veste à revers, le casque, le sabre, les bottes de sept lieues, tout le bataclan. En moins de dix minutes, le tour est fait. C'est mon père qui revit. Un dragon de l'Impératrice en costume du temps ! Vous figurez-vous l'air que j'aurai ? C'est-à-dire qu'il n'y a pas dans l'univers une force capable de m'arrêter, quand je serai culotté et coiffé à la mode impériale. C'est-à-dire, que je me sentirais capable de prendre le Panthéon d'une main et de l'empiler sur la Madeleine. C'est-à-dire, que je ferai deux bouchées de ce gouvernement, s'il a le courage de tenir bon. Une culotte de peau et un casque ! Le casque et la culotte de peau de mon père ! Ah bien ! je suis cu-

rieux de voir ce que je démolirai là-dessous ! Les mains m'en démangent, rien que d'y penser.

L'idée, toute guerrière qu'elle fût, avait un côté bouffon qui nous frappa. Ce gros garçon, avec ses membres de lutteur, était destiné à produire un certain effet en dragon de l'Impératrice. Je doutais, pour ma part, que la culotte de peau pût y résister. Lui ne doutait de rien : il marchait vers son but avec une confiance inaltérable. Ce qu'il avait décidé une fois, il n'y renonçait plus. Dût-il marcher seul, il marcherait sur l'Hôtel de ville avec son casque et les accessoires. C'était un plan fait ; nulle puissance au monde n'y aurait rien changé.

— Et votre aigle ? lui dis-je.

— Mon aigle, répliqua-t-il avec un coup d'œil triomphant.

— Un bel oiseau, je l'avoue, et parfaitement empaillé ; emblème frappant de l'Empire !

L'épigramme glissa sur mon interlocuteur ; il ne prit la chose que dans le sens le plus direct.

— Mon aigle, répétait-il, mon aigle !

— Vous allez le montrer pour de l'argent ? lui dis-je.

— Fi ! quelle idée ! Moi, jouer avec ce grand

souvenir ! Allons donc ! Il a un bien autre emploi, monsieur : c'est notre drapeau pour le grand jour ! C'est à cela qu'on reconnaîtra les fils de l'Empire. Un poulet semblable ! un si glorieux oiseau ! Va-t-il faire courir Paris ! J'ai déjà la perche au bout de laquelle je le mettrai. Au moins ça a du cachet, mon aigle. Ne l'emprunte pas qui veut. Le drapeau tricolore, qui ne l'a pas ! Les gouvernements se le repassent l'un à l'autre. Mais l'aigle, l'aigle ! on ne l'apprivoise pas ainsi ; il n'a qu'un maître, c'est l'Empereur. L'Empereur revient, c'est le tour de l'aigle.

— Eh bien, Comtois, voilà une idée, s'écria Oscar. L'aigle, c'est l'Empereur ; l'Empereur, c'est l'aigle. Rien de plus logique et de plus vrai.

— N'est-ce pas, mon général ?

— D'ailleurs l'aigle rappelle de grands jours. C'est l'époque où les artistes se sont le mieux trouvés de la munificence souveraine. Oui, l'aigle, mon garçon, c'est un noble oiseau.

— Dites donc, mon général, il n'y a qu'à le mettre en regard du coq et l'on verra bien ! Ce pauvre coq ! est-il assez déplumé !

— Ainsi, Comtois, vous marcherez avec l'aigle ?

— Oui, mon général.

— Vous marcherez sur l'Hôtel de ville ?

— Oui, mon général. En serez-vous, cette fois?

— Nous verrons, mon garçon, nous verrons. Votre aigle me plaît. Je suis sensible au souvenir de ce temps glorieux.

— D'ailleurs, mon général, nous avons l'Empereur. Sans l'Empereur qui donc remuerait le petit doigt ? C'est lui qui met tout en branle. Dame ! de qui attendre, si ce n'est de lui ? Le commerce souffre à présent ; l'ouvrier manque de pain. Laissez venir l'Empereur et vous verrez comme il changera tout cela. Par exemple avec lui il faudra filer droit. Les raisonneurs n'auront pas leurs aises, quand il y aura la main. Eh bien, voyez le beau mal ! Est-ce que les bavards ont jamais arrangé les affaires? Depuis qu'ils s'en mêlent, rien ne va plus. Paris est sur les dents ; il sort des malheureux de chaque pavé. L'Empereur rajustera les choses comme par enchantement. Il a une étoile si heureuse ! N'est-ce pas, mon général ?

— Oui, Comtois, dit Oscar en quittant son siége, et surtout produisez votre aigle. Je persiste à trouver l'idée pleine d'à-propos.

La séance fut levée et l'ouvrier remit sous sa blouse son emblème glorieux. Il sortit, décidé plus

que jamais à lui procurer les honneurs de l'exhibition publique. On a vu comment il comprenait le complot auquel il était associé et au nom de qui il y entrait. Cette illusion fut commune dans ce temps. Plus d'un artisan de Paris, plus d'un villageois de l'Ouest crurent déposer dans l'urne électorale un vote en faveur de l'Empereur. Ce nom gardait tout son prestige, mais ne le déléguait pas. L'héritage était trop lourd à porter. Il ressemblait à la couronne de fer : personne n'y eût touché impunément. Dans ce qui se passa alors, il y eut bien des malentendus et bien des nuages ; il y eut plus d'un appel fait à l'ignorance et à la crédulité. L'aigle empaillé avait trouvé une victime; l'aigle vivant en fit d'autres. L'ambition s'en mêla aussi, et sans doute plus d'un personnage entrevit dans les perspectives du complot un avenir de grands cordons et de sénatoreries. Oscar y avait placé l'espoir de quelques commandes et de festins dignes de l'archichancelier.

Cependant l'émotion extérieure durait toujours et les boulevards étaient encombrés chaque soir d'une population parasite. Il fallut recourir aux grands moyens et comprendre dans une rafle générale les curieux et les mécontents. Par une ma-

nœuvre savante on les enferma dans un cercle de baïonnettes. Nous pûmes assister à cette scène sans en être atteints. Placés à une petite distance, nous suivions de l'œil les événements. Un instant l'émotion fut vive. Un homme se débattait seul contre une légion entière. Pressé dans une ceinture de fer, il luttait avec l'énergie et la force d'un géant. Vingt hommes le tenaient au collet, et il trouvait le moyen de s'en dégager. Enfin, dans un dernier effort il renversa ses assaillants les plus proches et s'ouvrit violemment un chemin à travers la milice étonnée. Il triomphait, il était libre, il avait les honneurs du combat. Ce fut ainsi qu'il arriva près de nous. Qu'on juge de notre surprise! c'était le Comtois. Oscar l'aborda.

— Eh bien, mon brave, lui dit-il, où en êtes-vous de vos projets?

— L'oiseau triomphe, mon général, répondit l'athlète ; il passera. Vive l'Empereur! Et au premier jour la grande affaire!

Si ce jour-là le Comtois avait son aigle sur lui, l'animal dut réclamer, le lendemain, les services d'un naturaliste.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.



CORBEIL. — IMPR. DE CRÉTÉ.

